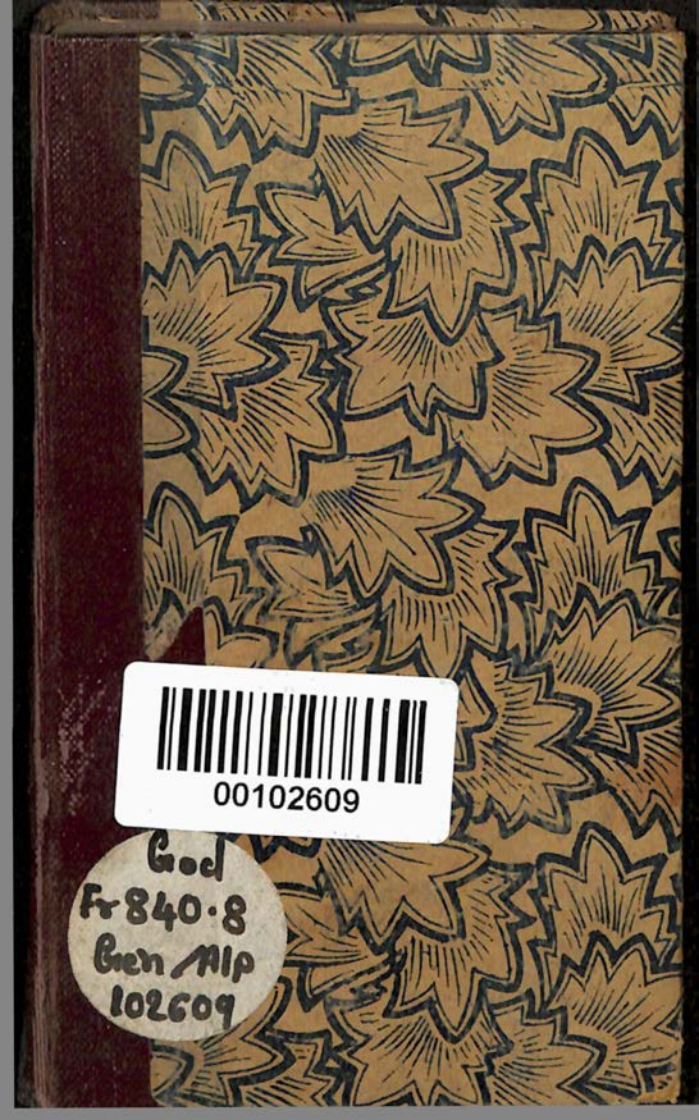
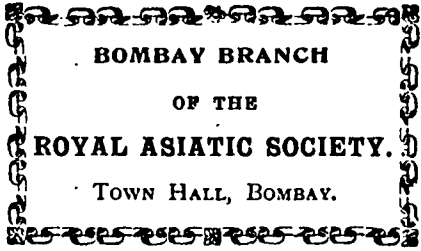

00102609
God
Fr 840·8
Ben/Alp
102609



Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 03 December, 2015

ALPHONSE,

OU

LE FILS NATUREL;

PAR Mme DE GENLIS.

« Le vice bouleverse tout, et jusqu'aux » sentimens les plus naturels ; il ne pro- » duit que malheur et désordre dans la » société, tandis que la vertu seule peut » y maintenir l'harmonie ».

Tiré de cet ouvrage même, préface, p. 1.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 9.

M, DCCCIX.

God
Fo 8/10-8
Gen/AIR
102609

PRÉFACE.

Si la vertu n'étoit qu'une chose de convention, le vice secret, et même le crime enveloppé d'un impénétrable mystère, n'auroient communément aucune influence fâcheuse sur les évènemens de la vie; mais il n'en est pas ainsi : toute mauvaise action a toujours des suites funestes; toute désobéissance à la loi divine a tôt ou tard de pernicieux résultats. Le vice bouleverse tout, et jusqu'aux sentimens les plus naturels; il ne produit que malheur et désordre dans la société, tandis que la vertu seule peut y maintenir l'harmonie. J'ai tâché, dans cet ouvrage, de développer ces vérités, non par des raisonnemens, mais par des scènes frappantes. J'ai voulu aussi conduire au bonheur les

héros de ce roman, en contrariant toutes leurs passions, et en même temps montrer le danger de s'écarter de la route tracée du devoir, pour se livrer avec enthousiasme à des vertus imaginaires et de *fantaisie*. Les belles âmes s'égarent, non en se rabaissant, mais au contraire en voulant s'élever à des hauteurs inaccessibles.

On s'est plaint souvent que la morale de mes ouvrages étoit trop *sévère* et trop *intolérante*. Qu'on me permette un mot d'explication sur ce reproche : on ne compose point avec sa conscience, et nul respect humain ne doit empêcher de condamner formellement ce qui est vicieux. C'est un crime, par exemple, lorsqu'on juge en général, de dire que la friponnerie est excusable en certains cas, et que l'adultère n'est souvent qu'une

foiblesse intéressante, etc. Quand on parle des vices, on doit être absolu, austère, rigoureux; quand on parle des *personnes*, on doit être indulgent, et trouver des excuses à leurs fautes, n'en eussent-elles point. On a vu précisément tout le contraire dans une grande partie des auteurs du siècle dernier : une excessive *indulgence* pour les vices, une extrême rigueur pour les *personnes*. L'indulgence employée ainsi, n'est autre chose qu'une morale relâchée ; et la rigueur placée de cette manière, qu'une odieuse méchanceté.

Ainsi, dans un *traité* de morale, l'auteur, parlant en général, ne peut être un moraliste estimable, qu'en montrant des principes absolus, positifs, et par conséquent austères. Dans un ouvrage d'imagination, toutes les fois que l'auteur paroît, c'est-à-

dire, quand les réflexions sur les actions et sur les personnages sont faites par lui, il ne doit être, par les mêmes raisons, qu'un juge sévère. Mais quand il fait agir et parler dans ses fictions ses héros, il doit, dans leurs rapports avec les autres personnages, et même les plus vicieux, les peindre remplis d'indulgence.

Voilà les règles que je me suis prescrites, et j'ose dire que je les ai toujours fidèlement suivies dans la société et dans tous mes ouvrages.

ALPHONSE,

OU

LE FILS NATUREL.

CHAPITRE PREMIER.

La plus brillante société de la ville de Besançon se trouvoit un soir rassemblée chez la marquise de ***, riche douairière de quarante ans, et l'une des personnes de la Franche-Comté qui jouissoit alors de la plus grande considération; car elle avoit une excellente maison, une fille unique âgée de vingt ans, élevée à Paris, et ramenée récemment du couvent de Panthemont: enfin, la

marquise faisoit à peu près tous les deux ans un voyage à Paris; elle en rapportoit ce qui cause toujours en province une admiration presqu'universelle, les modes les plus fraîches, des anecdotes sûr la Cour et sur la ville, et beaucoup d'expressions nouvelles dans le langage, qui passoient bientôt dans celui de toutes les sociétés de bon air de la ville, et qu'on y conservoit jusqu'à ce qu'un nouveau voyage de la marquise en fournît d'autres. La marquise, très-vaine de sa naissance, de sa fortune, de sa fille à marier, de ses courses *dans la capitale*, et naturellement envieuse et maligne, n'étoit point aimée, mais elle étoit là le modèle du bon ton, et beaucoup de femmes infiniment plus aimables qu'elle, gâtoient leurs manières en voulant imiter *l'aisance* des siennes, et les

saillies *piquantes* de sa conversation.

La marquise, de retour de Paris, depuis huit jours, venoit de rouvrir sa maison, et donnoit sa première assemblée. Il y avoit chez elle un monde prodigieux; mais un malaise général régnoit parmi les femmes arriérées de deux ans sur les modes, sur le ton et les manières *du jour de la cour et de la capitale.* On examinoit avec avidité la marquise et sa fille. Comme on se trouvoit mal mises en se comparant à ces vives images des dames de Versailles!.... comme on admiroit ces coiffures élégantes formées par un large tapé qui s'élevoit noblement en palissade, et que surmontoient trois longues plumes flexibles, que le moindre mouvement, en marchant, faisoit déployer et toucher aux lustres! comme

enfin on envioit ces tailles cambrées, si longues et si busquées par derrière; et ces énormes bouquets de côté, rattachés avec deux gros glands de perles; et ces robes ravissantes, garnies de fleurs sur un panier de trois aunes!.... Toute cette parure paroissoit d'un goût si parfait, que plusieurs femmes osèrent prédire que la mode enfin étoit fixée, qu'elle ne changeroit plus, parce qu'il étoit impossible que l'esprit humain pût rien imaginer de plus agréable et de plus beau.

La marquise, qui n'avoit jamais été jolie, croyoit avoir une figure expressive et piquante: c'est l'illusion ordinaire de toutes les coquettes dépourvues de beauté, qui ont des yeux noirs, la physionomie rude, et des prétentions à l'esprit. Ce soir-là, elle brilla seule dans cette nom-

breuse assemblée. On étoit trop occupé du soin de l'examiner, de l'écouter, de l'étudier; on se trouvoit trop provinciales pour oser lutter d'agrémens avec elle. Mademoiselle Aurore, sa fille, étoit une jeune personne sèche, pâle et brune, dont l'indolence et l'apathie cachoient un peu l'impertinence naturelle; car son impolitesse et son orgueilleux dédain ressembloient à la distraction et à l'insensibilité. Elle n'oublioit, dans aucun moment, qu'elle avoit eu l'honneur d'être élevée dans la plus célèbre abbaye de Paris, et dont presque toutes les pensionnaires étoient filles des plus grands seigneurs de la cour. Cette pensée habituelle lui inspiroit un profond mépris pour les jeunes personnes dont elle étoit maintenant entourée, et qui sortoient d'un couvent d'ursulines de province!...

On fit de la musique et l'on dansa : car la marquise vouloit faire briller sa fille, écolière de *Balbâtre* (1) et de *Vestris*. Il faut avouer que mademoiselle Aurore, malgré la célébrité de son maître, n'eut aucun succès sur le clavecin. Elle étoit absolument dépourvue de goût et d'oreille, et à la grande satisfaction de l'assemblée, elle fut entièrement éclipsée par une humble et timide élève de l'organiste de la cathédrale. Ce fut un triomphe pour toutes les dames de la ville, qui ne manquèrent pas d'en conclure que les organistes de Besançon étoient supérieurs à ceux de Paris. Mais, à la danse, Aurore prit sa revanche. Son dépit secret lui donna un air animé qu'elle n'avoit jamais, et son maintien triomphant,

(1) Organiste célèbre alors.

en prenant sa place, intimida toutes les autres danseuses. Mais quel fut le trouble général, quand les violons, instruits, dès la veille, par Aurore, jouèrent une contredanse inconnue à toute l'assemblée ! On reste immobile, à l'exception d'Aurore qui s'élance en avant, suivie au pas par son danseur égaré, qui ne sait ce qu'il doit faire. Aurore s'arrête avec l'expression de la surprise ; on est forcé d'avouer qu'on ne connoît ni la figure ni l'air de cette danse, et la marquise s'écrie de sa banquette que, depuis six mois, on ne danse que cela à Paris !.... Quelle consternation, quelle confusion produisirent ces terribles paroles !... Et l'on s'aperçut que la marquise et sa fille se regardoient en souriant de pitié ! Cependant on avoit tant d'envie de connoître cette contredanse si à la

mode, que l'on supplia humblement Aurore d'en enseigner la figure. Mais elle répondit gravement qu'elle étoit trop difficile. Elle en proposa vainement deux ou trois autres aussi inconnues. Alors elle affecta le plus grand découragement; il fallut se réduire à danser les *Madelon Friquet*, les *Visites*, les *Petits Paniers*, etc. Aurore, ne pouvant se résoudre à déployer tout son talent dans ces gothiques contredanses, ne fit en général que marcher avec la contenance la plus dédaigneuse et la plus nonchalante. Mais, malgré sa négligence, elle avoit un air de supériorité, des coudes élevés, des bras en l'air, une aisance, des manières qui parurent inimitables, et de temps en temps, elle exécuta quelques pas dont on ne put s'empêcher d'admirer en secret l'élégance. Les autres jeunes

personnes dansoient avec si peu d'espérance de succès, elles étoient si honteuses de ne savoir que les vieilles danses oubliées à Paris, elles craignoient tellement le regard critique et moqueur d'Aurore et de la marquise, qu'il fut impossible de former une seconde contredanse. Le bal fini, on arrangea les parties de jeu. La marquise ne joua point; elle resta au coin du feu avec quelques femmes. Elle avoit un sujet particulier de mécontentement: une personne manquoit à la fête, c'étoit le comte de Melvil. Malgré un billet d'invitation, il n'étoit point venu !.... Melvil, âgé alors de trente-quatre ans, d'une figure agréable, d'une réputation parfaite, étoit garçon encore, et l'homme le plus riche de la province. Après avoir passé sa première jeunesse à Paris dans

une extrême dissipation, dont sa santé avoit beaucoup souffert, il s'étoit dégoûté tout à coup du monde et des plaisirs tumultueux. L'héritage d'une superbe terre en Franche-Comté, et l'ordonnance des médecins qui lui prescrivoient le repos, et d'aller respirer l'air de la campagne, le déterminèrent à quitter Paris, pour aller se confiner dans sa terre. Il étoit aimé dans la société; son départ, ou pour mieux dire, sa fuite, annoncée par ses amis comme devant être sans retour, produisit une vive sensation. Les femmes l'attribuèrent à une passion malheureuse; les hommes, au dépit causé par quelques espérances d'ambition déçues; d'autres en firent honneur à la philosophie. Mais, au vrai, Melvil étoit malade et fatigué; il avoit besoin de tranquillité, de repos, et de pren-

dre le lait d'ânesse. Ces motifs n'étoient pas romanesques, et les gens du monde qui forment tant de fausses conjectures, parce qu'ils ne peuvent croire aux choses simples, qui d'ailleurs ne fournissent rien à la conversation, se creusèrent la tête pour deviner pourquoi Melvil préféroit son château à sa jolie maison de Paris : chacun là-dessus, suivant son caractère, composa une petite histoire; après avoir bien causé, bien inventé sur ce sujet pendant quelques jours, on n'y pensa plus, et Melvil fut complètement oublié. Il retrouva dans sa province la santé, et de plus des espérances de bonheur qu'il n'avoit jamais conçues. Il étoit depuis dix-huit mois en province, quand la marquise partit pour Paris, où elle resta huit mois. La marquise n'avoit rien négligé pour l'attirer chez

elle. Melvil avoit répondu à ses avances avec cette politesse aimable que l'on prend si facilement pour de l'amitié. Le cœur s'y méprend quelquefois, la vanité s'y trompe toujours. La marquise, sachant que Melvil n'avoit aucun engagement, conçut l'idée de lui faire épouser sa fille, le meilleur parti de la province. Elle lui parla d'Aurore, de son éducation, de ses talens, de sa fortune. Melvil l'écouta avec un air d'intérêt qui n'est qu'une bienséance, lorsqu'en pareil cas, on reçoit les confidences d'une mère. La marquise ne douta point que Melvil n'eût pénétré ses intentions, et, dès cet instant, l'espérance devint pour elle une certitude. Elle se hâta d'aller chercher sa fille; mais des affaires la retinrent huit mois à Paris. Elle écrivit plusieurs fois à Melvil : des réponses

remplies de grâces, lui persuadèrent qu'il étoit toujours dans les mêmes dispositions. Cependant le peu d'empressement qu'il montroit, lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Comme on l'a dit, elle ne se mit point au jeu, plusieurs personnes restèrent avec elle, entr'autres la présidente de***, la femme de Besançon la plus riche et la plus recherchée après la marquise. Ces deux personnes, toujours en rivalité depuis leur jeunesse, se haïssoient; mais pour jouir réciproquement des agrémens de leurs maisons, elles avoient toujours été liées ensemble. Elles se voyoient sans cesse, se caressoient beaucoup, ne se parloient qu'avec le ton de la familiarité la plus intime, et cependant une aigreur cachée, une ironie piquante et des intentions malignes se mêloient presque toujours à leurs entretiens,

pour peu qu'ils se prolongeassent. En même temps, de part et d'autre, on ne se fâchoit jamais ouvertement; on étoit décidé à ne point se brouiller. Pour toute vengeance, on se contentoit de médire, de se moquer l'une de l'autre, et de se donner mutuellement tous les ridicules imaginables. On crut un moment que ces deux rivales alloient se rapprocher sincèrement: la présidente avoit un fils unique, elle eût désiré pour lui avec passion la main d'Aurore. La marquise ne rejeta point des propositions indirectes; mais l'arrivée de Melvil changea subitement et fixa tous ses projets. Tout le monde s'aperçut de ses nouveaux desseins; on pensa même que la chose étoit arrangée: la marquise le laissoit entendre, et la haine de la présidente s'envenima et devint irréconciliable.

Ce n'étoit pas sans malignité que la présidente avoit fait le sacrifice d'une partie de wisk : elle se proposoit de tourmenter et d'atterrer la marquise. En effet, après quelques minutes de conversation générale : « A propos, ma chère, lui dit-elle, j'imagine que vous n'avez pas oublié d'inviter le comte de Melvil ? Il est encore dans sa terre, répondit la marquise. Bon ! dans sa terre ! reprit en riant la présidente ; je vois que vous n'êtes pas du tout au fait ; et comme vous nous apportez toutes les nouvelles de la cour, il est juste que du moins nous vous instruisions de celles de la province. L'intérêt, sans doute, ne sera pas pour vous comparable à celui qu'inspirent vos récits ; mais on s'acquitte comme on peut ». A ce début, la marquise se troubla ; chacun devina la scène qu'on lui pré-

paroit ; et comme elle étoit aussi peu aimée qu'elle étoit généralement enviée, on se promit bien en secret de seconder les vues charitables de la présidente, qui, rapprochant un peu son fauteuil comme pour conter une histoire : Il faut donc que vous sachiez, poursuivit-elle, que le sage, le philosophe Melvil est passionnément amoureux.... Amoureux ! dit la marquise avec un sourire forcé, et de qui ? — De cette jeune créole établie dans ces environs depuis deux ans. — La nièce de cet homme si sauvage qui occupe cette petite maison à six lieues d'ici ? — Précisément. — Et Melvil a pris une fantaisie pour cette petite fille ? — Oh ! il n'est pas question de fantaisie : c'est une grande passion ! la jeune personne est véritablement d'une figure ravissante.... — Des gens qui l'ont vue, m'ont dit

qu'elle avoit une sorte de beauté, mais sans aucun agrément. — Ces gens-là peut-être avoient quelque secret motif de jalousie..... Ici plusieurs personnes prirent la parole pour assurer qu'en effet, Mélanie étoit belle comme un ange. J'y consens, dit la marquise avec humeur; et quel âge a-t-elle? — Vingt et un ans. — Ni talens, ni éducation, nulle idée du monde.... il est impossible que Melvil soit réellement amoureux d'une telle personne. — Mon dieu! on peut être fort maussade avec quelques talens, et l'on peut être charmante sans tous ces brillans avantages. Enfin, c'est un fait, Melvil en a la tête tournée, et tout le monde est persuadé qu'il l'épousera. — Mais fi donc! quelle idée!..... — Comment?.... — Une fille sans nom! — Il lui donnera le sien..... — Sans

fortune !.... — Il en a pour deux. — Une espèce d'aventurière, car on ne sait d'où elle vient!..... — Pardonnez-moi, elle vient de Saint-Domingue. — Une existence mystérieuse, et par conséquent suspecte! — C'est une si jolie chose que le mystère ! il pique la curiosité, il permet de supposer le merveilleux. L'oncle étoit farouche, la nièce timide, et se cachoit; Melvil a voulu les voir, les connoître; il a trouvé le moyen de pénétrer dans leur solitude.... — Ne dit-on pas, si je m'en souviens, qu'il y a dans ce ménage un jeune homme, un bâtard?.... — Oui, un fils naturel de l'oncle.... — Et ce bâtard est là toujours en tiers entre son père et sa cousine? tout cela est d'une décence parfaite ! Quelle tournure a-t-il? — Il est charmant. — Et Melvil n'en est pas jaloux? — Point du tout,

Alphonse n'est qu'un enfant, il n'a pas quinze ans. Vous conviendrez que jusqu'ici leur intimité n'a pu être scandaleuse. — Elle le devient. — Rassurons-nous, Melvil épousera Mélanie avant qu'on en puisse parler.

Cette conversation laissa à la marquise un violent dépit et un grand ressentiment, nous en verrons les suites.

CHAPITRE II.

L'OBJET de tant d'envie et de colère, la sauvage et douce Mélanie, vivoit paisiblement dans une profonde solitude, quoiqu'à peu de distance d'une grande ville. Dormeuil, son oncle, ruiné par des malheurs indépendans de sa conduite, étoit revenu de Saint-Domingue sa patrie, depuis plus de quatorze ans; il en avoit passé dix dans nos provinces méridionales, et il s'étoit enfin fixé dans la Franche-Comté. Il se trouvoit heureux dans une jolie maison d'une élégante simplicité, entre sa nièce et le jeune Alphonse.

Mélanie joignoit à la taille souple et svelte, et à la grâce des créoles, la beauté la plus éblouissante et la plus

régulière : timide et mélancolique, elle avoit au premier abord quelque chose de craintif et d'inquiet qui, malgré sa jeunesse et sa douceur, inspiroit avec elle la réserve; mais on se sentoit attiré par une naïveté dont le charme touchant pénétroit jusqu'au fond du cœur. Mélanie, secondant de tout son pouvoir les soins que son oncle donnoit à l'éducation d'Alphonse, avoit pour ce jeune homme l'attachement le plus tendre. Alphonse, rempli d'esprit, de vivacité, né sensible et fier, mais violent, emporté, causoit à Dormeuil, par l'impétuosité de son caractère, des inquiétudes que Mélanie ne pouvoit partager; car les femmes comptent trop sur leur ascendant et sur la sensibilité qu'on leur montre; elles sont toujours prêtes à croire aux *conversions* de ceux qu'elles aiment, et

quand elles ne les voient pas, elles les espèrent et les attendent avec une étonnante sécurité. Les grands attachemens font aisément faire quelques actions éclatantes, mais ils ne changent point les caractères, la raison seule dirige la conduite; les jeunes gens passionnés ne se corrigent qu'avec le temps et l'expérience. Alphonse adoroit Mélanie, sans se rendre raison de ce sentiment, sans y donner de nom, et s'y livroit avec toute l'énergie d'une âme à la fois ardente et pure; Mélanie ne voyoit dans sa tendresse qu'une habitude formée dès l'enfance, et fortifiée par la reconnoissance: un mot d'elle suffisoit toujours pour modérer Alphonse, et pour obtenir de lui de l'application ou le sacrifice d'une fantaisie déraisonnable; elle avoit toujours sur lui l'empire du moment; mais Alphonse,

n'agissant que pour lui plaire, ne cédoit qu'à ce désir, auquel nul principe, nulle réflexion ne se mêloit, et il gardoit tous ses défauts. Melvil, dont la terre étoit à une lieue de la maison de Dormeuil, n'avoit d'abord désiré le connoître que par un simple mouvement de curiosité : les gens sauvages inspirent une sorte d'intérêt piquant, surtout quand on ignore leur histoire, et qu'ils sont tout à fait inconnus ; car alors on suppose toujours un roman, et l'espoir d'être admis dans le secret de leur solitude, présente l'idée d'une espèce de triomphe qui flatte l'amour-propre. Melvil, ayant rencontré plusieurs fois, dans ses promenades, le nègre, domestique de Dormeuil, et la fidèle Zama, négresse attachée depuis l'enfance au service de Mélanie, avoit appris d'eux que

le jeune Alphonse aimoit la chasse ; alors Alphonse reçut l'invitation de chasser sur les terres de Melvil ; il ne manqua pas d'en profiter, et sa reconnoissance introduisit enfin Melvil chez Dormeuil. Melvil vit Mélanie, en devint éperdûment amoureux, mais sans oser le lui déclarer, toujours intimidé par sa froideur et par son extrême réserve. Les choses en étoient là, quand la marquise revint de Paris ; on les croyoit beaucoup plus avancés, car on n'imaginoit pas que l'homme le plus riche de la province, avec tant de mérite, d'agrémens extérieurs, et dans la fleur de l'âge, pût craindre un refus d'une jeune personne sans fortune ; mais en amour, la seule chose qui puisse inspirer de la confiance, est l'espoir d'être aimé, et Melvil ne l'avoit point ; Mélanie ne paroissoit même pas soupçonner ses

sentimens : elle recevoit ses soins avec douceur, mais avec une simplicité désespérante; il sembloit qu'elle n'eût jamais entendu parler de l'amour, et qu'elle en ignorât l'existence. Cependant tout déceloit en elle une profonde sensibilité, son attachement pour son oncle, sa tendresse pour Alphonse, et la pitié touchante que lui inspiroient tous les infortunés. Melvil trouvoit dans son caractère et dans sa mélancolie habituelle, quelque chose de mystérieux et d'inexplicable qu'il vouloit étudier encore avant de se déclarer.

CHAPITRE III.

Tout l'hiver se passa sans que Melvil osât rompre le silence, mais il devenoit chaque jour plus assidu. Mélanie, toujours la même, ne remarquoit ni son trouble, ni son agitation; Melvil trouvoit en elle tant de modestie et d'ingénuité, elle avoit toujours vécu dans une si profonde retraite, que Melvil étoit parvenu à se persuader que jamais son imagination ne s'étoit arrêtée un instant sur une idée d'amour. En effet, elle ne faisoit que des lectures sérieuses; on voyoit, à sa conversation, qu'elle n'avoit de sa vie lu un roman; il étoit impossible de remarquer en elle le moindre mouvement de coquetterie, ou même d'envie de plaire.

Elle recevoit une louange sur sa beauté, comme on reçoit un compliment sur la manière dont on est mise; la galanterie n'étoit, à ses yeux, que de la politesse, et l'amour que de la bienveillance. A l'âge où toutes les femmes ont, à cet égard, tant de pénétration et de finesse, ce manque de tact, avec beaucoup d'esprit, donnoit à Mélanie l'originalité la plus piquante; elle remercioit froidement, ou elle prenoit avec une simplicité parfaite un air bienveillant, dans toutes les occasions où les autres femmes rougissent, se troublent, ou du moins s'embarrassent. Melvil ne vouloit pas s'adresser à Dormeuil avant d'avoir obtenu le consentement de Mélanie; il ne pouvoit même pas prendre pour son confident Alphonse, car il voyoit que ce jeune homme étoit lui-même

amoureux de Mélanie ; ce sentiment ne l'inquiétoit point, il étoit certain que Mélanie, plus âgée de sept ans qu'Alphonse, ne le partageroit jamais ; elle avoit pour Alphonse la plus tendre affection, mais la nature même de cet attachement devoit la préserver de l'amour : ayant vu Alphonse enfant, et s'étant occupée uniquement de son éducation, depuis six ans surtout, la tendresse qu'elle avoit pour lui ressembloit parfaitement à l'amour maternel ; et ne jugeant que d'après son cœur, Mélanie n'avoit pas le moindre soupçon d'un sentiment dont chaque instant accroissoit la violence ; Alphonse n'étoit, aux yeux de Mélanie, qu'un élève sensible et reconnoissant. Cependant il venoit d'atteindre sa seizième année ; il n'avoit plus la même gaîté ; il étoit souvent distrait et

rêveur; et loin d'avoir pour Melvil la vive amitié qu'il avoit montrée jusqu'alors, il étoit avec lui inégal, contrariant et désobligeant. Melvil, en pénétrant les causes de ce changement subit, ne regardoit cette rivalité que comme un enfantillage, il pensoit qu'Alphonse étoit trop jeune encore pour éprouver une passion véritable; mais que, pour prévenir les progrès de cet amour naissant, il falloit se hâter de lui ôter toute espérance. Melvil se détermina donc à déclarer enfin ses sentimens à Mélanie. Il savoit qu'elle se promenoit tous les matins dans un petit bois renfermé dans l'enceinte de son habitation; il s'y rendit une heure après le lever du soleil : Mélanie y étoit déjà. Melvil l'aperçut de loin assise au pied d'un arbre; elle lisoit, et avec tant d'attention, qu'elle ne vit

Melvil que lorsqu'il fut auprès d'elle; elle fut étonnée, fit un mouvement de frayeur; Alphonse et Dormeuil étoient à la chasse, sa première idée fut qu'il leur étoit peut-être arrivé quelqu'accident : Melvil la rassura; ensuite, après un moment de silence, il reprit la parole, et sans aucun préambule, il déclara ses sentimens; tandis qu'il parloit, Mélanie le regardoit avec l'expression de la surprise et d'une sorte d'effroi, et lorsqu'il lui demanda sa main, elle pâlit, en disant : Vous voulez me tromper! — O ciel, s'écria Melvil, moi, vous tromper!.... Quoi! reprit Mélanie, vous m'aimez! En prononçant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes..... Melvil saisit sa main avec transport; son attendrissement lui donnoit les plus douces espérances. Ah! que je vous plains! poursuivit-elle.... — Comment? — Je ne

répondrai jamais à vos sentimens..... — Que me dites-vous!.... êtes-vous engagée? — Non. — Votre cœur n'est plus libre? — Je ne puis plus aimer!... — Vous avez donc connu l'amour? — Je n'ai connu que le malheur!..... jamais l'amour n'occupa ma pensée!.... — Est-il possible qu'avec tant de sensibilité, vous ne puissiez partager un amour pur et légitime? — Je ne vous dis pas tout, mais tout ce que je vous dis est vrai. — Vous ne nourrissez pas en secret une passion malheureuse? — Non. Je n'en ai jamais eu, et je n'en aurai jamais. — Eh bien! votre amitié peut suffire à mon bonheur. Ne soyez que mon amie, et que je sois votre époux; ne serai-je pas trop heureux! — Non, non, l'hymen n'est pas fait pour moi. — Mais pourquoi? — Voilà mon secret. — Vous me déses-

pérez..... et ce secret étonnant, ne le saurai-je jamais? — Toute confiance m'est interdite? — Dans quel trouble affreux vous me jetez!..... du moins, me laissez-vous l'espoir d'obtenir votre amitié? — De ce jour, elle vous est acquise. En disant ces paroles, Mélanie lui tendit la main avec une expression angélique de douceur et de sensibilité : Melvil, ému jusqu'au fond de l'âme, pressa cette main dans les siennes; trop touché pour lui répondre, il resta un moment les yeux fixés sur elle; ensuite il se leva, et s'arrachant d'auprès d'elle, il sortit précipitamment du bois pour aller se renfermer chez lui. Cet entretien, en excitant sa curiosité, ajouta la plus tendre estime à la passion qu'il avoit pour elle; on peut deviner les secrets d'une femme jeune et belle, qui laisse en-

trevoir une passion malheureuse ; mais Mélanie, la candeur même ; Mélanie, incapable de faire un mensonge, venoit de protester qu'elle n'avoit jamais connu l'amour !..... Quel étoit donc ce secret incompréhensible qu'elle ne pouvoit révéler, et qui éloignoit d'elle toute idée de mariage ? Melvil se perdoit dans sa conjecture, et après mille réflexions inutiles, il connut seulement que ce mystère étoit impénétrable.

CHAPITRE IV.

Alphonse apprit que Mélanie avoit refusé la main de Melvil, il en montra la joie la plus vive. Je ne le haïrai plus, dit-il; je ne me battrai pas avec lui..... Comment? dit Mélanie, et pourquoi Alphonse, haïriez-vous celui que j'épouserois? Parce qu'on aime un mari de préférence à tout, répondit Alphonse. Mélanie sourit, elle ne vit dans cette réponse que l'expression enfantine d'une vive amitié, qu'elle méritoit si bien par ses soins et sa tendresse. Cependant Melvil, après avoir fait encore auprès de Mélanie plusieurs tentatives infructueuses, résolut de s'éloigner du moins pour quelque temps, et il partit subitement pour Paris. Ce dé-

part précipité fit une grande sensation dans la ville de Besançon; la présidente assura que Melvil lui-même disoit que Mélanie avoit refusé de l'épouser, et que néanmoins il conservoit pour elle l'attachement le plus passionné..... A ces discours, la marquise haussoit les épaules, en laissant entendre qu'elle étoit mieux informée; et beaucoup de fables injurieuses sur la pauvre Mélanie se répandoient dans les sociétés de la ville, et noircissoient sa réputation, malgré leurs contradictions et leur absurdité. La méchanceté trouve toujours le moyen de tout concilier, afin de croire à toutes les calomnies. On ne pouvoit nier le goût de Mélanie pour la solitude, et que Melvil avoit eu beaucoup de peine à s'introduire chez Dormeuil, mais on n'en faisoit pas moins de Dormeuil un intrigant,

et de Mélanie une personne artificieuse, exercée dans l'art de tromper et de séduire. Melvil croit que Mélanie ne vouloit pas se marier; mais c'étoit un mensonge généreux. On ne doutoit pas qu'il n'eût découvert quelque tache dans la vie de Mélanie..... C'est ainsi que la plus profonde retraite, et même le dénûment total de prétentions et d'ambition, ne sauroient mettre à l'abri des traits de la calomnie.....

Mélanie, ne voyant que le curé de sa paroisse, ignoroit toutes ces mechancetés. Alphonse, dans ce moment, l'occupoit uniquement. Il reprenoit une violence, une hauteur, qui n'éclatoient jamais en présence de Mélanie, mais qui, loin de ses yeux, devenoient insupportables. Dormeuil résolut d'avoir un long entretien avec lui; il le fit venir un

matin dans son cabinet, et après lui avoir fait quelques représentations sur l'emportement de son caractère: Mon cher Alphonse, poursuivit-il, vous avez seize ans, vous n'êtes plus un enfant; il est temps de vous parler sérieusement sur votre situation, ce ne sera point sans embarras que je vous en ferai connoître tout le malheur!.... — *Le malheur!*.... — Oui, votre naissance en est un..... — Et vous êtes mon père! — Mais votre mère ne fut point mon épouse.... je n'ai jamais été marié!.... — Ainsi je suis un enfant illégitime!.... Je dois rougir de ma naissance!.... Ah! pourquoi m'avez-vous donné la vie!.... — Ce fut une faute, j'en ai dû gémir, et j'ose espérer, mon fils, que vos vertus seront ma consolation..... — Qu'est devenue ma malheureuse mère? — Elle n'est plus! Je n'ai

point de fortune à vous laisser; vous ne pouvez, mon fils, qu'à force de vertus, vous assurer une existence heureuse; vous devez concevoir combien la hauteur, toujours condamnable dans toutes les situations, seroit surtout déplacée dans la vôtre. — Le sort veut en vain m'abaisser, il ne me contraindra jamais à m'humilier moi-même; au contraire, sa rigueur me révolte, et je saurai la braver. S'il m'eût placé dans un rang honorable, j'aurois pu, sans effort, devenir patient et modeste; mais si la fierté de l'âme est un tort, et peut-être un ridicule, du moins je sens, et je suis bien sûr qu'elle me préservera du mépris..... — Vous aurez besoin de tout le monde. — Je suis décidé à n'implorer personne. Je prendrai le parti des armes; je servirai..... — Le malheur de votre nais-

sance s'y oppose (1). — Quoi! la faute de mes parens m'ôte le droit de verser mon sang pour la patrie, de la défendre si elle est en danger?.... — Dans ce cas, tout homme est armé par la nature et par l'honneur, mais alors on combat comme citoyen, et non comme militaire. — Et m'accordera-t-on le titre de citoyen? — Dans toute autre profession, vous ne serez point obligé de déclarer le secret de votre naissance. — Je vous promets de l'application, de l'ardeur et de la constance dans mes études; je veux parvenir par la pureté de ma conduite et par mes talens..... — Il faut encore des protecteurs..... — C'est

(1) Avant la révolution, les bâtards n'étoient pas admis dans les armées avec le grade d'officiers, à moins d'une faveur particulière.

afin de m'en passer, que je m'engage à travailler sans relâche. Ainsi donc, Alphonse, vous comptez pour rien mes conseils? — Non, sans doute; mais je ne puis vous faire de fausses promesses, j'aime mieux vous paroître indocile que de vous tromper. Nous reprendrons cet entretien, dit Dormeuil; en attendant, réfléchissez-y, et songez que, sans un caractère aimable, les talens ne mènent jamais à la fortune.

Alphonse vola près de Mélanie, et déposa ses peines dans son sein: Jusqu'à ce jour, lui disoit-il, j'avois cru seulement que j'étois le fruit d'un mariage clandestin que mon père craignoit d'avouer, et dont il évitoit de parler, parce qu'il rougissoit d'un choix désapprouvé par ses parens; mais il n'a jamais été marié!..... ma mère fut sans doute une de ces viles

traires, opprobre de leur sexe.... Non, Alphonse, interrompit Mélanie, je sais que cette infortunée ne fut point méprisable..... — Mon père fut donc un séducteur?.... Ah! Mélanie! cette odieuse confidence a bouleversé tous mes sentimens! oui, tout, jusqu'à mon respect pour mon père! Ce titre sacré, je ne puis le lui donner désormais qu'en rougissant, et surtout pour lui; peut-il le recevoir sans se rappeler une foiblesse coupable qui souilla sa jeunesse et qui flétrit la mienne!..... — Cher Alphonse, ne le jugez point.... — Il s'est jugé lui-même, en me dévoilant le secret honteux de ma naissance. — Songez que vous êtes son fils..... — Puis-je oublier que je suis aussi sa victime!..... — Vous avez l'âme si sensible, Alphonse, plaignez ceux qui vous ont donné le jour!.... — Je

plains ma malheureuse mère, le chagrin sans doute abrégea sa vie!.... — La regrettez-vous? — Oui, je sens que je l'aurois aimée. — Ne puis-je vous en tenir lieu?..... — D'une mère! vous! Mélanie..... Ah! vous êtes trop jeune, et..... Ici Alphonse rougit et s'arrêta. Mon enfant, reprit Mélanie, croyez que je suis assez âgée pour vous aimer maternellement. A ces mots, Alphonse mit ses mains sur ses yeux pour cacher son trouble, et des larmes qui s'échappoient malgré lui..... Mélanie s'attendrit, et Alphonse reprenant la parole: Du moins, dit-il, puis-je croire que vous n'avez point ce préjugé barbare qui fait confondre l'innocent avec les coupables!..... Méprisez-vous le fruit infortuné d'une union illégitime? Moi, vous mépriser, Alphonse! s'écria Mélanie, ne connoissez-vous

plus de cœur de votre amie! Oh! si vous pouviez lire dans le mien! reprit Alphonse d'une voix étouffée. En disant ces mots, il se leva et la quitta brusquement.

CHAPITRE V.

C'est un si grand secret, que celui d'un premier amour! Que d'embarras pour le confier à l'amitié, et que de craintes mortelles pour en faire l'aveu!..... Alphonse se trouvoit encore trop jeune pour oser déclarer ses sentimens à Mélanie; il remarquoit avec autant de dépit que de chagrin, qu'elle le regardoit toujours comme un enfant. Afin d'éloigner cette idée, il affectoit de mépriser tous les amusemens de la première jeunesse. Il ne jouoit plus qu'aux échecs et aux

dames polonaises ; il pouvoit, sans effort, ne plus montrer la gaîté de son âge, car il l'avoit perdue ; mais afin de paroître raisonnable, il étoit souvent d'une pédanterie d'autant plus ridicule, qu'il avoit naturellement la simplicité la plus aimable.

Après une absence de six mois, Melvil revint sur la fin du printemps, ne rapportant de son voyage que la certitude qu'il ne pourroit jamais se détacher de Mélanie. Il la revit, et la retrouva la même, mélancolique, silencieuse et distraite. Cependant elle lui montroit de l'amitié ; et de temps en temps, Melvil reprenoit malgré lui de l'espérance. Un jour, se trouvant seul avec elle, il lui dit que ses amis avoient voulu le marier à une jeune personne charmante, héritière d'une grande fortune : plusieurs obstacles s'opposoient à ce ma-

Hélas, poursuivit-il, la jeune personne est destinée au fils de son tuteur, le comte d'Olmène; mais on prétend qu'elle a la volonté la plus décidée de ne jamais former cette union : on m'assuroit encore que ma recherche ne lui seroit pas désagréable, cependant..... Mon dieu, qu'avez-vous? s'écria Melvil, en interrompant son récit; quelle pâleur se répand sur tous vos traits!.... Je me trouve mal, répondit Mélanie; de grâce appelez Zama.... A ces mots, ses yeux se fermèrent, et elle perdit connoissance..... Melvil, effrayé, se précipite sur la sonnette; Zama accourt aussitôt; les secours prodigués rendirent promptement à Mélanie l'usage de ses sens, mais elle quitta Melvil et se retira dans sa chambre.

Alphonse, ayant repris toute son amitié pour Melvil, se décida bientôt

à lui ouvrir son cœur; la confidence de ses sentimens pour Mélanie n'étonna point Melvil, il connoissoit cette passion secrète, mais il ne la regardoit que comme une folie d'enfant qui passeroit sûrement avec l'âge; il n'épargna rien pour lui faire comprendre que la seule disproportion de l'âge empêcheroit toujours Mélanie de répondre à son amour. Mais quoi! reprenoit Alphonse, elle n'a que six ans de plus que moi. — Elle est sans doute beaucoup trop jeune pour vous regarder comme son fils en pensant à vos âges mais elle se rappelle seulement qu'elle vous a donné des soins de mère, et que vous avez été sur ses genoux; elle a pris pour vous des sentimens maternels, jamais elle ne partagera les vôtres.

Toutes ces raisons et beaucoup

d'autres ne purent ébranler la résolution d'Alphonse, il pensa seulement que son confident pourroit bien être encore son rival. Il lui demanda le secret, Melvil le promit et le garda fidèlement.

Deux mois après, Alphonse, un matin, dit à Melvil : J'ai aujourd'hui dix-sept ans, je suis décidé à lui déclarer mon amour. Mon père va faire un petit voyage, il ne sera pas ici pour me sermonner; Mélanie et moi, nous allons passer plusieurs journées tête à tête, l'occasion est favorable, je veux la saisir. — Quand ferez-vous votre déclaration? — Demain matin, à l'heure de la promenade de Mélanie dans le petit bois.... ce soir peut-être, mais sûrement avant le retour de mon père.

CHAPITRE VI.

Le lendemain matin, Alphonse se rendit au petit bois, à l'heure de la promenade de Mélanie : elle étoit seule, Alphonse l'aborde en tremblant, lui donne le bras, et se promène avec elle plus d'une demi-heure sans oser laisser échapper son secret; enfin Mélanie s'assied sur un tertre de gazon. Alphonse se met à ses pieds, Mélanie veut le faire placer à côté d'elle : Non, non, dit-il vivement, c'est ici que je veux rester, c'est dans cette attitude que je dois vous ouvrir mon cœur..... A ces mots, il se jette à ses genoux..... O ciel ! interrompit Mélanie, avec une extrême inquiétude, qu'avez-vous à me confier ?..... A cette question, Alphonse

prend la parole avec véhémence, et déclare son amour dans les termes les plus passionnés..... Mélanie, éperdue, pâlit aussitôt, elle se lève et veut fuir; Alphonse la retient fortement par sa robe, en protestant, avec une énergie effrayante, que ni ses dédains, ni sa rigueur, ni sa haine, n'arracheront de son âme un sentiment qu'il nourrit en secret depuis deux ans, et qu'il veut conserver jusqu'au tombeau.....

Alphonse, dit Mélanie, connoissez mieux votre cœur, et rappelez votre raison.... Je sais, interrompit-il, tout ce que vous allez me dire, cette légère différence de nos âges.... — Vous ne la connoissez pas cette différence; apprenez qu'un intérêt puissant m'a forcé de dissimuler mon âge dans ce pays où nous sommes inconnus; j'ai trente et un ans.....

— En eussiez-vous quarante, je ne puis aimer que vous. — Un instinct secret et touchant t'abuse : oh ! ne donne point un nom exécrable au sentiment que je t'inspire.... — Quoi, mon amour !.... — Ce mot dans ta bouche est horrible lorsqu'il m'est adressé.... — Comment ?.... — Dormeuil n'est point ton père, il n'en a pris le titre que pour cacher ma honte.... — Que suis-je donc, grand dieu ?.... O mon fils, s'écria Mélanie, en fondant en larmes, mon *fils*, connois enfin ta malheureuse mère.... A ces paroles inattendues, Alphonse croit être frappé de la foudre, il tombe anéanti sur l'herbe..... Mélanie veut saisir sa main, il la repoussé en frémissant : J'ai profané, lui dit-il, le plus pur de tous les sentimens; fuyez, abandonnez un misérable dévoué à la honte avant sa

naissance, et conduit au crime dès les premiers ans de sa vie!... Ah!... pourquoi me l'avez-vous caché ce funeste secret?.... Écoutez, poursuivit-il, avec l'accent d'une fureur concentrée, vous pouvez me procurer une seule consolation; nommez-moi le barbare qui a pu vous séduire et vous abandonner, j'irai lui percer le sein..... —Il n'existe plus!..... — Périsse à jamais sa mémoire!.... — Oh! laisse en paix sa cendre!.... — Je veux le maudire....—Mon fils!.... — Oubliez-moi, adieu.... —Où vas-tu? — Chercher la fin d'une existence abhorrée.... A ces mots, l'infortunée Mélanie se précipite sur son fils, il se trouve avec horreur dans ses bras, il se débat; Mélanie le retient avec une force surnaturelle, mais enfin il s'échappe. Mélanie, désespérée, fait retentir le bois

de ses cris ; dans ce moment elle voit accourir Melvil : O Melvil, s'écrie-t-elle, c'est mon fils, c'est mon fils, suivez-le, arrêtez-le, sauvez-le.... C'est mon fils. Melvil, hors de lui, vole sur les traces d'Alphonse, l'atteint, le saisit, et malgré sa résistance, l'entraîne hors du bois. Mélanie qui les suivoit de loin, les voit ensemble, et moins épouvantée, elle n'a plus la force de marcher, elle tombe au pied d'un arbre : au bout de quelques minutes, la fidèle Zama vient la rejoindre, et la trouve presque sans connoissance ; elle la prend dans ses bras, et la porte à la maison. Mélanie revient à elle, et son premier mouvement est de demander Alphonse ; on court, on s'informe, toute la maison est en mouvement ; enfin, on vient dire qu'on l'a vu monter dans la voiture de

Melvil ; et partir avec ce dernier ; et Mélanie respire. Une heure après, elle reçut de Melvil un billet qui contenoit ces mots :

« Il est chez moi, et déjà plus » raisonnable ; l'attendrissement a » succédé à la fureur. Bannissez » toute inquiétude ; il pleure, et mes » larmes coulent avec les siennes : il » reste chez moi, je ne le quitterai » que pour vous aller voir demain.... » O Mélanie ! je me rendrai digne » de votre confiance ; reposez-vous » sur mon cœur, du plus cher in- » térêt du vôtre ».

Ce billet calma les mortelles inquiétudes de Mélanie ; mais ne pouvant espérer un instant de repos, elle ne se coucha point : elle passa une partie de la nuit à écrire à Alphonse et à Melvil, elle fit partir ces lettres à la pointe du jour ; celle

d'Alphonse étoit conçue en ces termes :

« N'appelez point un crime, un » instinct de la nature que votre » erreur vous a fait méconnoître. Je » ne vous avois point dévoilé ce funeste mystère, parce que mon » oncle, mon bienfaiteur et le vôtre, » me l'avoit défendu : cependant il » m'est permis de dire que je suis » à plaindre et non coupable:..... » lorsque je devins mère, je n'avois » pas encore atteint ma quatorzième » année..... Ce ne fut point un fol » amour qui m'entraîna dans cet » abîme, mon ignorance et ma crédulité ont seules causé ma perte. » Mais, je vous le répète, votre père » n'existe plus.....

» Alphonse, j'ai bien souffert !.... » et depuis, dix-sept ans, je ne respire que pour vous ! Je ne suis

» plus rien à mes propres yeux, je
» n'ai plus d'autre destinée que la
» vôtre! Il a fallu le cacher, ce sen-
» timent maternel. Ah! croyez, Al-
» phonse, que vous n'avez jamais
» pu vous-même le connoître!....
» La tendresse de mère m'a tenu lieu
» d'expérience, elle a subitement
» formé mon esprit et développé ma
» sensibilité; c'est elle qui me fit
» passer tout à coup de l'enfance à
» la raison de l'âge mûr. Je vis mon
» existence souillée par un malheur
» irréparable, et mon sort irrévo-
» cablement fixé, puisque toute af-
» fection, à l'exception d'une seule,
» m'étoit interdite..... Vous devîntes
» l'unique objet de mes craintes, de
» mes vœux et de mes espérances:
» les yeux toujours fixés sur votre
» avenir, j'ai pu, sans effort, m'ou-
» blier moi-même..... vous m'avez

» préservé de toutes les illusions
» de la jeunesse..... Pour attendrir
» votre cœur, je ne vous rappellerai
» point que je suis votre mère; je
» vous dirai seulement, je vous aime
» et je n'ai jamais aimé que vous. Je
» sais trop que je n'ai pas le droit
» de disposer de vous; mais vous
» êtes généreux, je puis du moins,
» avec confiance, implorer votre
» pitié. Songez que rien ne peut
» rompre le lien qui m'attache à vous:
» songez que vos fautes me déchi-
» reroient le cœur, que vos succès
» m'inspireront les seules joies que
» je puisse éprouver! songez enfin
» que je ne puis être heureuse ou
» malheureuse que par vous, et que
» je vous ai rendu l'unique dépo-
» sitaire de mon bonheur et de ma
» vie ».

Mélanie attendit la réponse d'Al-

phonse avec autant d'inquiétude que d'impatience ; deux heures après, un courrier, venu à toute bride, lui remit des lettres de Melvil et d'Alphonse ; elle ouvrit en tremblant celle de son fils, elle y trouva ce qui suit : « Aviez-vous besoin de » me dire ces mots : *Je ne suis point* » *coupable !* Ah ! ne sais-je pas qu'une » enfant de treize ans, et que Mélanie surtout n'a pu l'être !..... » Vous n'êtes à mes yeux que la victime la plus touchante et la plus » respectable ; sans l'horrible égare- » ment causé par mon ignorance, » je m'enorgueillirois de vous devoir le jour. Oui, malgré le sort » qui nous opprime, je ne puis voir » la honte, quand je vois ma destinée » unie à jamais à la vôtre..... Ne » croyez pas qu'au nom chéri, au » nom sacré de mère, ce cœur formé

» par vous ait pu regretter son
» erreur; non, les remords seuls
» ont produit mon désespoir; celui
» qui venoit de vous déclarer un
» amour incestueux, n'avoit plus le
» droit de se jeter dans vos bras!
» mais à l'instant même où vous
» m'avez tout révélé, ce cœur égaré
» fut purifié par la tendresse fi-
» liale.... O ma mère! le sentiment
» que je vous dois pourroit-il ne
» pas me rendre heureux! ce senti-
» ment sacré est le plus durable de
» tous. Il commence avec la vie, et
» se conserve toujours aussi pur—
» aussi tendre jusqu'au tombeau.
» Ah! je bénis le ciel qui m'ordonne
» de vous aimer ainsi, il a formé
» mon cœur pour lui obéir. Bonté
» divine et suprême, qui fis une vertu
» du penchant le plus naturel!....
» Toutes les années écoulées de ma

» vie sont perdues, je les ai passées
» sans connoître ce que je vous de-
» vois de soins, d'attachement, de
» respect et de reconnoissance. Ce-
» pendant il faut m'éloigner de vous,
» je le dois!..... je craindrois que,
» dans ces premiers momens, un
» odieux souvenir ne vous rendît
» suspects les témoignages de mon
» affection.... Il faut, hélas! que tous
» mes droits me soient rendus par
» une longue absence, et par ma
» conduite..... Prescrivez-moi le lieu
» de mon exil volontaire, mais sé-
» parez-vous de moi sans inquié-
» tude : durant une absence si dou-
» loureuse, ma seule consolation
» sera de me rappeler vos conseils,
» et de vous obéir.... Je vous ai pré-
» servé, me dites-vous, des erreurs
» de la jeunesse; et moi, me seroit-
» il possible de souiller l'avenir où

» vous avez placé toutes vos espé-
» rances! Ma mère, ne gémissez plus
» sur un sort dont vous disposez.
» En me confiant votre bonheur,
» vous m'avez fixé pour jamais dans
» la route de la vertu; puisque je
» ne pourrois m'en écarter sans vous
» rendre malheureuse, et sans m'é-
» loigner de vous ».

O langage consolateur du sentiment et de la reconnoissance, quel est votre pouvoir suprême! s'écria Mélanie après avoir lu cette lettre; c'en est fait, mes peines, mes regrets, mes craintes, ma confusion, tout est effacé, tout est payé par des promesses si chères!....

En effet, Mélanie reprit tout son courage; pour la première fois elle vit avec certitude le bonheur dans l'avenir; Alphonse le lui promettoit! et quel oracle peut paroître plus

infaillible que la première promesse de l'objet qu'on aime uniquement!

A midi, Melvil vint seul comme il l'avoit annoncé : le trouble et l'embarras de Mélanie furent extrêmes, en revoyant le confident de ses malheurs. Elle mit ses deux mains sur son visage, et ses pleurs coulèrent. Eh quoi! lui dit Melvil, avec une profonde émotion, craindriez-vous de revoir l'homme que vous avez honoré d'une confiance si noble et si touchante? Ah! reprit Mélanie, il est affreux de rougir aux yeux de ceux qu'on estime! Vous, rougir! s'écria Melvil; eh! votre justification n'est-elle pas toute entière dans votre âge!..... Je ne puis rien cacher au protecteur d'Alphonse, dit Mélanie, vous saurez ma triste histoire, et vous verrez à quel point on abusa de mon innocence et de ma simpli-

cité. Maintenant ne parlons que d'Alphonse. Alphonse, repartit Melvil, est digne de toute votre tendresse; j'ai vu dans son âme une sensibilité, une délicatesse, une élévation qui m'attachent à lui pour la vie. Alphonse est devenu mon enfant d'adoption.... confiez-moi vos droits, et remettez son sort entre mes mains..... Je l'emmenerai à Paris, j'y finirai son éducation, je le ferai entrer dans le monde, j'y guiderai ses premiers pas; dans deux ans, je vous le ramenerai, nous déciderons ensemble l'état qu'il sera convenable de lui donner, on lui achetera une charge, ensuite nous nous occuperons du soin de son établissement.... — Mais Alphonse n'a point de fortune, mon oncle ne possède que ce petit fief et une rente viagère.... — Qu'importe, puisque je suis riche?.. A ces mots,

les yeux de Mélanie se remplirent de larmes : Ah! Melvil, dit-elle, je me flatte que vous lisez dans mon cœur, et que vous y voyez toute la reconnoissance dont je suis pénétrée..... cependant je dois refuser de tels bienfaits ... — Que dites-vous? ô ciel! je ne puis donc compter sur l'amitié que vous m'avez promise?.... — Si vous n'aviez pour moi que l'attachement que j'ai pour vous, je profiterois sans balancer de vos offres généreuses, j'accepterois tout d'un ami, mon cœur pourroit m'acquitter; mais je ne veux point d'un amant pour bienfaiteur.... Je suis bien malheureux, dit Melvil, avec un profond sentiment de douleur, et votre cruelle délicatesse n'auroit quelque fondement que si je vous demandois de l'espérance pour l'avenir; je n'en ai point,.... Écoutez, Melvil, inter-

rompit Mélanie, je vais vous parler avec toute la franchise d'une amie véritable.... l'évènement qui a souillé mon existence, ne fut point une séduction d'amour; quand vous saurez mon histoire, vous verrez que, malgré cette tache ineffaçable, je ne suis point indigne de votre estime, et ma confiance, loin de vous guérir d'une passion malheureuse, ne peut que la rendre plus tendre, en ajoutant à l'amour tout l'intérêt d'une trop juste compassion; je ne suis point méprisable, mais je suis déshonorée, et vous ne pourriez qu'en vous abaissant, donner le titre de votre épouse à la mère d'Alphonse: cependant, quand vous connoîtrez toute mon innocence, il est possible que cet honneur sévère qui nous sépare, ne soit plus à vos yeux qu'un odieux préjugé; alors vous repren-

driez de l'espoir, et voilà ce que je ne veux point autoriser en vous donnant sur mon fils tous les droits d'un père : incapable de répondre à votre amour, irrévocablement décidée à ne jamais me marier, je ne veux point devoir le sort de mon fils à des sentimens que je ne partagerai jamais ; je ne veux ni donner à mon ami de fausses espérances, ni m'exposer au chagrin de refuser la main du bienfaiteur et du père adoptif d'Alphonse. J'espère, poursuivit-elle, que vous m'estimez assez pour penser qu'il seroit inutile d'essayer de faire changer une résolution fondée sur des principes qui tiennent à la probité. Il suffit, interrompit Melvil, vous venez de m'ôter pour jamais tout espoir de bonheur, vous devez être satisfaite. Mais ne permettez-vous pas qu'Alphonse devienne mon ami ?....

— Ah! soyez toujours son protecteur et son guide! je ne pourrois le confier qu'à vous seul. Daignez l'emmener à Paris, et tâchez de lui procurer une place honorable. Une place! reprit Melvil, j'y avois pensé avant de savoir à quel point Alphonse devoit vous être cher; il me seroit facile de le placer convenablement chez un très-grand seigneur, qui sera sûrement nommé sous peu de mois ambassadeur à Vienne; Alphonse, en s'attachant à lui, entreroit de bonne heure dans cette carrière..... Et quel est le nom de ce grand seigneur? demanda Mélanie d'un air inquiet. Je crois vous avoir déjà parlé de lui, répondit Melvil, c'est le duc d'Olmène..... Oh! jamais, jamais!.... s'écria Mélanie en frémissant..... — Et pourquoi? — Connoissez mon sort tout entier..... apprenez

mon secret le plus intime..... — Ah! Mélanie, achevez d'ouvrir votre cœur à l'ami le plus fidèle et le plus dévoué!..... — L'auteur de ma perte n'est point mort..... — O ciel!..... — Cet homme dont vous venez de me parler..... — Le duc d'Olmène?..... — Est le père d'Alphonse..... — Grand Dieu!.... malheureuse et chère Mélanie! En disant ces paroles, Melvil fondit en pleurs, Mélanie ne répandit pas une larme, le nom abhorré que l'on venoit de prononcer, avoit produit en elle une impression terrible qui suspendoit toute sa sensibilité: Alphonse, dit-elle, a déjà maudit celui qui lui donna le jour, et pourtant il ignore les détails de ma funeste histoire, et j'aime mieux qu'il me soupçonne d'une foiblesse dont je ne suis pas coupable, que d'apprendre toute l'atrocité de son père, dût-il,

comme je l'espère, ne le jamais connoître. Mais il sait quel est mon âge, et il méprise avec raison le séducteur d'une enfant de treize ans; s'il existoit, m'a-t-il dit, il iroit lui percer le sein. Ce qu'a dit Alphonse dans un premier mouvement de surprise et de douleur, reprit Melvil, ne prouve rien, et vous êtes bien certaine que, rendu à lui-même, l'idée d'un parricide lui feroit horreur. Assurément, répondit Mélanie; cependant il le haïroit, car il ne lui pardonneroit jamais sa honte et la mienne! — Sans doute, et je pense comme vous, qu'il faut à jamais lui cacher que son père existe. Le duc ignore-t-il que vous êtes en France, et qu'Alphonse est son fils? — Non. Il m'a fait offrir, dans l'enfance d'Alphonse, une pension considérable pour son éducation, et depuis, il

a proposé de se charger de lui; j'ai tout refusé. — Vous n'en aviez pas le droit, et vous pensez trop bien pour sacrifier la fortune d'Alphonse à vos ressentimens, quelque fondés qu'ils puissent être. A ces mots, Mélanie se récria avec véhémence; Melvil, trop ému pour prolonger cet entretien, le termina, en se promettant intérieurement de le reprendre lorsqu'il auroit réfléchi à toutes les raisons qui pourroient déterminer Mélanie. Il prit congé d'elle, en s'engageant de revenir le lendemain à la même heure.

CHAPITRE VII.

Lorsque Melvil se retrouva seul avec Mélanie, il lui dit que plus il avoit réfléchi à sa situation, plus il pensoit qu'elle ne pouvoit, sans manquer au devoir le plus sacré, refuser pour son fils une fortune assurée. C'est l'opinion de mon oncle, répondit Mélanie, mais je ne me déciderai jamais à remettre mon fils entre les mains du plus dépravé de tous les hommes..... Je sais que, par des arrangemens particuliers, le duc ne doit garder que peu de temps cette ambassade, et qu'il ne restera que deux ans à Vienne; j'irai, durant tout ce temps, m'établir dans cette ville, j'y serai le surveillant d'Alphonse.... — Généreux Melvil!.... si

vous connoissiez l'homme affreux que vous voulez charger du destin d'Alphonse!.... — Il vous a trompée, je le connois assez. Au reste, je n'ai jamais eu bonne opinion de lui; il a du crédit, une grande représentation, et cependant il n'est ni aimé, ni estimé. On peut dissimuler beaucoup de vices, mais on ne cache point la fausseté. Exact observateur de toutes les bienséances, le duc d'Olmène paroît être irrépréhensible dans sa conduite, il montre constamment dans la conversation les principes les plus austères, il y soutient les thèses les plus nobles, mais il n'a jamais l'air que de suivre un plan politique et de jouer un rôle. On sent toujours qu'il parle, et qu'il agit par intérêt et pour les spectateurs. On cite de lui plusieurs actions éclatantes, on n'en a jamais découvert une bonne.

On ne peut qu'approuver froidement ce qu'il a fait de mieux, sans l'en estimer davantage; j'ai entendu quelquefois vanter de lui un beau procédé, je n'ai jamais entendu louer son caractère. Enfin, il y a contre lui un tel instinct de mépris, que, malgré sa prudence et la régularité de sa conduite, malgré sa faveur et sa fortune, il n'a ni admirateurs, ni envieux. Mais, poursuivit Melvil, on peut tirer pour Alphonse un grand parti de son hypocrisie; certainement il ne trahira point un secret qui le déshonoreroit, et vous devez être bien certaine qu'il vous secondera parfaitement dans le soin de le cacher toujours à Alphonse. En remettant Alphonse dans ses mains, je lui dirai la vérité; il sera très-bon qu'il sache que je suis votre unique confident: maître de ce secret, j'aurai sur lui

le plus grand empire, et j'en profiterai pour les intérêts d'Alphonse; ainsi la fortune de cet enfant chéri est assurée, si vous le voulez, l'intérêt et la vanité du duc vous en répondent.

Ce discours ébranla les résolutions de Mélanie; elle promit de se décider lorsque Melvil sauroit son histoire, et lorsque son oncle seroit de retour. En attendant, il fut décidé qu'Alphonse, qui ne pouvoit se résoudre à la revoir dans ces premiers moments, partiroit dans tous les cas pour Paris avec Melvil, le lendemain de l'arrivée de Dormeuil.

CHAPITRE VIII.

Il étoit vrai qu'Alphonse n'auroit pu se décider à revoir si promptement sa mère, il lui falloit du temps pour oser se livrer sans trouble et sans embarras à la tendresse filiale : mais Melvil cachoit à Mélanie qu'Alphonse étoit retenu au lit par une fièvre brûlante, causée par la cruelle agitation qu'il avoit éprouvée ; cependant son état n'avoit rien de dangereux ; il écrivoit tous les matins à Mélanie, qui n'avoit pas la moindre inquiétude sur sa santé.

Le troisième jour, Mélanie, suivant sa promesse, consentit à conter enfin au vertueux Melvil sa déplorable histoire ; ils se rendirent l'un et l'autre dans le petit bois, et s'as-

s'assirent sur des siéges de mousse. Alors Mélanie baissa sur son visage un long voile de mousseline, pour cacher sa rougeur et sa confusion, et d'une voix foible et timide, elle prit la parole en ces termes :

« Je naquis à Saint-Domingue ; » ma mère mourut en me donnant » le jour. Mon père, possesseur d'une » superbe habitation, étoit le frère » aîné du sage Dormeuil : ces deux » frères offroient par leur affection » mutuelle le modèle le plus parfait » de l'amitié fraternelle. Malheureu- » sement pour mon oncle, ils con- » fondirent ensemble leurs proprié- » tés, et par des arrangemens irré- » vocables, ils réunirent à jamais » tous leurs intérêts de fortune. » Cette espèce de traité se fit trois » ans après la mort de ma mère ; » mon père, qui l'avoit adorée, jura

» de ne jamais se remarier ; mon
» oncle qui avoit toujours voulu
» conserver sa liberté, fit le serre-
» ment de ne jamais prendre d'en-
» gagement, et je devins l'objet de
» la vive tendresse et de toutes les
» espérances de bonheur des deux
» frères.

» Je fus élevée dans l'habitation
» de mon père, à peu de distance
» du Cap. Une tante de ma mère
» qui demeuroit avec nous, se char-
» gea de mon éducation. Elle avoit
» fait avec succès celle de ma mère ;
» mon père ne désiroit pas que j'eusse
» plus d'instruction et de talens que
» celle qui l'avoit rendu si heureux,
» et je fus élevée dans les mêmes
» principes. Ma tante étoit bonne,
» pieuse et vertueuse ; mais n'ayant
» jamais été mariée, ayant toujours
» vécu dans la retraite, elle n'avoit

» nulle connoissance du monde. Son
» esprit étoit peu cultivé, quoiqu'elle
» eût beaucoup de sagesse et de
» raison. Elle s'appliqua surtout à
» former mon caractère, à le rendre
» doux, égal, docile, et à me con-
» server la plus parfaite innocence.
» Le livre divin dans lequel elle m'ap-
» prit à lire, la Bible, composoit
» toute notre bibliothèque, et jus-
» qu'à sa mort je n'en ai jamais lu
» d'autres.

» Je n'avois que six ou sept ans,
» lorsque mon père fut obligé de
» passer en France. Ce fatal voyage
» fut beaucoup plus long qu'il n'au-
» roit dû l'être!.... Le dangereux
» séjour de Paris fit oublier à mon
» infortuné père et Saint-Domingue
» et sa famille! En moins de six ans,
» il se ruina, et le chagrin le con-
» duisit promptement aux portes du

» tombeau..... Mon oncle qui étoit
» resté avec nous, voulut, en appre-
» nant ces tristes nouvelles, aller
» rejoindre son malheureux frère;
» car on lui mandoit qu'il avoit une
» maladie de langueur qui n'étoit
» pas sans ressource : mon oncle
» s'embarqua pour la France. J'avois
» alors douze ans et demi, je restai
» entre les mains de ma tante. Peu
» de temps après le départ de mon
» oncle, un nouveau gouverneur de
» Saint-Domingue arriva dans l'île.
» Il avoit amené avec lui son neveu,
» unique héritier de son nom et de
» sa fortune, qui avoit voulu le
» suivre, pour lui donner une preuve
» d'attachement, ou pour mieux
» dire, afin de satisfaire sa curiosité,
» et de voir cette belle partie du
» monde. Mais ne comptant faire
» qu'un séjour très-court..... Vous

» devinez le nom de ce neveu du
» gouverneur.... il n'avoit que le titre
» de comte d'Olmène..... Le gou-
» verneur établi au Cap donna de
» superbes fêtes..... Une de nos pa-
» rentes fit tant d'instances à ma
» tante pour en obtenir la permis-
» sion de me mener à l'une de ces
» fêtes, que ma tante, quoiqu'à re-
» gret, ne put s'en défendre : on me
» conduisit au Cap dans le palais du
» gouverneur. Je venois d'atteindre
» ma treizième année, et j'étois par
» l'innocence et la simplicité fort
» au-dessous de cet âge. Ma naïveté
» et l'enfance de mon caractère for-
» moient un contraste singulier avec
» ma figure qui étoit tout à fait for-
» mée; chose très-commune sous
» ce climat brûlant. Cependant mes
» traits avoient encore toute la dé-
» licatesse de mon âge; mon visage

» étoit celui d'un enfant ; mais ma
» taille paroissoit être celle d'une
» personne de dix-sept ans. Je n'y
» fus que trop remarquée à cette fête !
» mais je n'y fus occupée que du
» spectacle magnifique et si nouveau
» pour moi qu'elle me présentoit :
» je n'y entendis que la musique, je
» n'y vis que les beaux habits, les
» décorations, les illuminations et
» les danses. La fête finit très-tard,
» et je couchai au Cap. Je retournai
» le lendemain à notre habitation :
» un affreux spectacle m'y attendoit ;
» ma tante venoit de tomber en
» apoplexie ! Cependant de prompts
» secours la rendirent à la vie, et
» deux jours après elle recouvra la
» parole ; mais elle avoit perdu la
» mémoire et une partie de ses fa-
» cultés intellectuelles. En même
» temps elle conservoit assez de rai-

» son pour sentir son état, et assez
» d'amour-propre et d'intelligence
» pour chercher et pour réussir sou-
» vent à le déguiser. Par exemple,
» elle feignoit avec beaucoup d'art
» de se rappeler des choses qu'elle
» avoit complètement oubliées, et
» j'étois sans cesse la dupe de cet
» artifice; de sorte que je n'aper-
» cevois en elle aucun changement
» moral, quoiqu'elle fût devenue
» absolument incapable de conduire
» une maison, et moins encore en
» état de me guider. Comme elle
» étoit toujours souffrante et con-
» tinuellement assoupie, elle ne s'oc-
» cupoit plus du tout de moi, et
» je me trouvois à treize ans entière-
» ment livrée à l'autorité d'une né-
» gresse esclave, qui m'avoit nourrie.
» Sanite, c'étoit son nom, âgée de
» trente ans, née en Afrique, et

» vendue à mon père dans sa pre-
» mière enfance, n'avoit jamais pris
» part aux travaux des autres escla-
» ves. Réservée pour le service de la
» chambre, élevée avec douceur, elle
» avoit pu s'attacher à ses maîtres.
» Avec toute l'ignorance d'une es-
» clave, elle avoit de l'esprit naturel,
» elle s'exprimoit bien, et souvent,
» lorsqu'elle étoit animée, elle parloit
» avec une sorte d'éloquence remplie
» de chaleur et de véhémence. Son
» cœur étoit sensible, son caractère
» énergique, et sa vanité excessive.
» Mais dans sa situation, ne pou-
» vant diriger son orgueil vers de
» grandes choses, elle l'appliquoit à
» des puérilités. Elle m'a fait con-
» noître qu'on ne doit pas s'étonner
» de la disproportion qui se trouve
» si souvent entre la véhémence de
» nos désirs et la frivolité des objets

» qui les excitent. Car on ne peut
» désirer avec violence que ce qu'il
» est possible d'obtenir, c'est pour-
» quoi les passions impétueuses ne
» manquent jamais d'occasions pour
» se développer : quand elles ne peu-
» vent déployer leur énergie dans
» de grands intérêts, elles la pro-
» diguent dans des minuties. Enfin
» Sanite, avec d'excellentes qualités
» dans une esclave, avoit aussi les
» vices qui viennent de la servitude :
» de l'artifice, de la souplesse, de la
» dissimulation, auxquelles s'unissoit
» un fonds de férocité africaine.

» Un matin que je me trouvois
» seule avec ma tante, qui, plus
» souffrante que de coutume, étoit
» couchée sur un canapé, nous en-
» tendîmes un grand mouvement
» dans notre pavillon, et Sanite,
» avec beaucoup d'émotion, vint

» nous annoncer la visite du comte
» d'Olmène, neveu du gouverneur.
» Un moment après le comte entra.
» Sur-le-champ il dit à ma tante qu'il
» désiroit l'entretenir en particulier.
» Je me retirai dans un cabinet voi-
» sin, mais qui, n'étant séparé de la
» chambre que par une mince cloi-
» son, me permit d'entendre et de
» ne pas perdre un seul mot de cet
» étrange entretien. Le comte com-
» mença par s'excuser de n'être pas
» venu plutôt, étant chargé, dit-
» il, par mon père des plus impor-
» tantes dépêches; et il remit à ma
» tante une lettre en effet de mon
» père, et qui contenoit ces mots :
» *Croyez M. le comte d'Olmène*
» *sur tout ce qu'il vous dira : sa-*
» *chant que mon frère se dispose*
» *à venir me rejoindre, c'est à*
» *vous que j'envoie ma procura-*

» *tion. L'état déplorable de ma*
» *santé ne me permet pas d'écrire*
» *plus longuement; mais vous de-*
» *vez être au fait. Mon frère, ins-*
» *truit par mes lettres, m'a mandé*
» *qu'il vous avoit tout appris avec*
» *le plus grand détail. Concluez*
» *le plutôt possible.*

» Ce billet embarrassa ma tante;
» car elle ne se ressouvenoit nulle-
» ment de ce que lui avoit dit mon
» oncle. Le comte, prévenu secrète-
» ment de son état et de sa manie,
» sut en tirer parti : Vous vous rap-
» pelez, Madame, lui dit-il, la con-
» fidence que vous fit avant son
» départ M. Dormeuil? Assurément!
» répondit ma tante avec embarras.
» Eh bien! Madame, reprit le comte,
» me voilà prêt à remplir l'engage-
» ment conditionnel que j'avois pris,
» comme vous savez, avec M. votre

» neveu; j'ai vu mademoiselle Méla-
» nie; j'ai vu qu'il n'y avoit aucune
» exagération dans le portrait que
» m'en avoit fait monsieur son père,
» et je suis décidé à l'épouser..... A ce
» mot, la surprise de ma tante ne
» fut assurément pas plus grande que
» la mienne;.... et à cet étonnement
» se joignit en moi un sentiment
» très-douloureux. Je n'avois fait
» qu'entrevoir cet homme qui s'an-
» nonçoit comme un époux, et sa
» figure rude, colossale et désa-
» gréable, m'avoit extrêmement dé-
» plu; et maintenant le seul souvenir
» de son maintien, de sa physiono-
» mie et de son regard, me cause un
» effroi inexprimable!... Comment!
» s'écria ma tante, marier déjà Mé-
» lanie!... elle n'a que treize ans!...
» Je le sais, reprit le comte; mais
» il n'est pas rare dans ce pays de se

» marier à cet âge. Au reste, Ma-
» dame, vous n'ignorez pas qu'il est
» convenu que je dois la laisser deux
» ans encore dans vos mains. Ces pa-
» roles rassurèrent ma tante, qui
» alors se récria sur l'honneur que
» nous faisoit une telle alliance. Mais
» je vous en conjure, Madame, dit
» le comte, gardez bien le secret,
» ainsi que vous l'avez promis..... —
» Quel secret?..... — De cet hymen.
» Je suis mon maître, puisque j'ai
» vingt-huit ans. Je suis certain,
» quand cette union sera formée, de
» la faire approuver en peu de mois
» à mon oncle. Jusque-là gardons
» le silence. Ma tante voulut là-des-
» sus faire une objection; le comte
» l'arrêta, en lui soutenant qu'elle
» avoit déjà approuvé tout ce plan,
» et ma pauvre tante dit qu'elle
» s'en ressouvenoit parfaitement. Le

» comte lui fit relire la lettre et la
» procuration de mon père ; ensuite
» il la pria de me rappeler, et de le
» présenter comme l'époux qui m'é-
» toit destiné, et qui sous peu de
» jours devoit recevoir ma main. Ces
» paroles me firent frissonner..... On
» vint me chercher ; je rentrai dans
» le salon avec une contenance qui
» exprimoit mon trouble et ma con-
» fusion.... Ma tante me parla comme
» le comte le lui avoit prescrit, je ne
» répondis que par des larmes.... Au
» bout d'un quart d'heure il nous
» quitta, en disant qu'il reviendroit
» le lendemain. Je passai le reste du
» jour et la nuit presqu'entière à
» pleurer ! Outre que j'éprouvois
» une invincible antipathie pour cet
» étranger qu'on m'ordonnoit d'ai-
» mer, et qui alloit disposer de mon
» sort, je n'envisageois qu'avec dé-

» sespoir la nécessité de renoncer
» à ma patrie : on m'avoit vanté
» depuis ma première enfance la
» beauté de notre climat; je regar-
» dois notre île comme un séjour
» favorisé des cieux, et préférable à
» toutes les autres parties du monde,
» et surtout à l'Europe; je me faisois
» de la France l'idée la plus triste :
» en vain Sanite, pour laquelle je
» n'avois rien de caché, me parloit
» avec enthousiasme des avantages
» de cette brillante alliance; en vain
» elle tâchoit de combattre mon aver-
» sion pour le comte, en me sou-
» tenant qu'il étoit beau, spirituel,
» aimable, magnifique.

» Ces discours ne me faisoient au-
» cune impression, car je voyois bien
» qu'ils étoient dictés par l'intérêt.
» Sanite, comme presque toutes nos
» esclaves, ne pouvoit résister à la

» séduction des présens ; et elle
» m'avoit montré avec pompe un
» très-beau mouchoir des Indes
» brodé à Paris, le don le plus pré-
» cieux qu'une négresse puisse rece-
» voir, et que le comte, me dit-elle,
» lui avoit offert en s'en allant. Mais,
» en ceci, Sanite se gardoit bien de
» me dire l'entière vérité. Elle avoit
» reçu ce fatal mouchoir avant que
» le comte nous eût fait sa visite.
» Après m'avoir vue à la fête donnée
» au Cap, il étoit venu secrètement
» et déguisé dans notre habitation ;
» il avoit fait à Sanite la fable qui
» abusa ma tante ; Sanite, naturel-
» lement crédule, et d'ailleurs sé-
» duite par le don du magnifique
» mouchoir, fut aisément la dupe
» de sa duplicité, et promit de servir
» de tout son pouvoir, auprès de
» moi, l'amant qu'elle croyoit prêt

» à devenir mon époux. Elle con-
» sentit à tout ce qu'il exigea d'elle,
» et ce fut ainsi que je devins la
» victime de l'horrible passion d'un
» imposteur !.....

» Le comte revint le lendemain
» au déclin du jour : ma tante avoit
» si peu sa tête, qu'elle ne le re-
» connut point, et qu'il fut obligé
» de recommencer toute l'histoire
» qu'il avoit faite la veille, et de
» montrer encore la lettre de mon
» père ; ensuite il déploya un nouvel
» écrit rédigé, dit-il, au Cap, et
» passé pardevant notaire : c'étoit,
» poursuivit-il, notre contrat de
» mariage, et il pria ma tante de le
» signer. Comme elle y étoit auto-
» risée par la procuration de mon
» père qu'il lui avoit remise, ma
» tante, dans l'état d'imbécillité où
» elle étoit, ne fit pas une objec-

» tion, et, par son ordre, je mis
» sur ce faux acte ma signature avec
» la sienne. Alors le comte, se tour-
» nant vers moi, s'écria : Vous êtes
» donc à moi!..... Ces paroles et
» l'expression de sa figure me firent
» frémir! Il est certain qu'il y eut
» quelque chose d'insultant et de bar-
» bare dans cet odieux transport : un
» instinct de droiture me le fit sen-
» tir, quoiqu'assurément je n'eusse
» aucun soupçon de son atroce per-
» fidie. Il me présenta un écrin ouvert
» qui contenoit des perles, des dia-
» mans et des bijoux : ma tante me
» commanda de recevoir ce présent;
» je le posai sur une table, et rien
» ne put m'engager à l'examiner. Le
» comte annonça qu'il resteroit en-
» core avec nous jusqu'au lende-
» main; on lui prépara un apparte-
» ment, et je pensai avec un chagrin

» inexprimable, que j'allois passer la
» soirée entière avec lui!....
» Tout étoit préparé pour ma
» perte! Nulle main secourable ne
» pouvoit m'empêcher de tomber
» dans cet abîme! le crime, en for-
» mant ce ténébreux complot, avoit
» tout prévu! Depuis trois jours, Sa-
» nite, gagnée par le comte, défen-
» doit, au nom de ma tante, à toute
» personne étrangère l'entrée de l'ha-
» bitation; rien ne pouvoit nous
» éclairer..... et je me trouvois, à
» treize ans, sans guide et sans con-
» seil, sous la tutelle d'une femme
» tombée en enfance, qui me livroit
» aux soins mercenaires d'une es-
» clave féroce subornée par un scé-
» lérat!..... Ma tante, suivant sa
» coutume, se mit au lit de bonne
» heure, et aussitôt après j'allai me
» coucher.

» L'étonnement douloureux que
» me laissoit cette pénible journée,
» une inquiétude vague et les plus
» tristes pensées, ne me permirent
» pas de m'endormir : j'étois couchée
» depuis plus de trois heures, sans
» avoir pu fermer l'œil, lorsque j'en-
» tendis ouvrir doucement ma porte :
» j'imaginai que ma tante étoit plus
» mal, et qu'on venoit me réveiller :
» Est-ce vous, Sanite ? demandai-
» je en entr'ouvrant ma *mousticaire*
» de gaze..... En disant ces paroles,
» je regardai dans la chambre. Quel
» fut mon effroi en apercevant, à
» la lueur de ma lampe, le comte
» qui s'avançoit précipitamment vers
» moi !..... Je pousse un cri perçant,
» je m'élance hors de mon lit, et je
» cours à la porte du cabinet où cou-
» choit Sanite, près de moi, en l'ap-
» pelant de toutes mes forces : la

» porte étoit fermée, et personne
» ne répondit. Mon barbare persé-
» cuteur, certain que sa proie ne
» pouvoit lui échapper, s'étoit arrêté
» au milieu de la chambre en me
» disant : C'est en vain que vous
» fuyez votre époux, Sanite ne vien-
» dra point, et vos cris ne seront
» entendus ni d'elle, ni de qui que
» ce soit au monde. Calmez-vous,
» venez causer tranquillement avec
» moi, je ne veux rien entreprendre
» qui puisse vous déplaire, fiez-vous
» à celui qui a reçu votre foi..... Non,
» non, m'écriai-je, celui qui ose
» s'introduire ainsi dans ma cham-
» bre, est indigne de ma confiance.
» Si vous voulez regagner mon es-
» time, sortez à l'instant même.....
» sortez!.... A ces mots, il fit un
» horrible sourire : Je ne recule ja-
» mais, dit-il, je vous le répète,

» vous êtes à moi, et je saurai, s'il
» le faut, maintenir mes droits par
» la force..... Dieu, Dieu! m'écriai-
» je en me précipitant vers la fenê-
» tre, dans l'intention de l'ouvrir,
» et de me jeter dans le jardin; car
» je n'avois plus que ce moyen de
» lui échapper; il tenoit la clef de ma
» porte d'entrée.... Mais tandis que,
» hors d'haleine, et d'une main trem-
» blante, je tâchois vainement d'ou-
» vrir cette fenêtre qu'on avoit eu
» soin de condamner, je sentis deux
» bras formidables me saisir!.....
» L'horreur et l'épouvante me gla-
» cèrent!..... Mon sang cessa tout à
» coup de circuler dans mes veines:
» je m'évanouis!..... Une scélératesse
» inouïe abusa de cet état d'anéan-
» tissement, et je perdis l'honneur
» sans perdre l'innocence.... ».

Ici la voix oppressée de Mélanie

s'arrêta, elle cessa de parler, et Melvil, baigné de larmes, se prosterna à ses pieds; elle lui tendit la main pour le faire relever: Non, lui dit-il, laissez-moi là, ce n'est point un transport d'amour qui m'y place, c'est la vénération et la tendresse la plus pure..... Oh! la plus intéressante des victimes, le ciel, n'en doutez pas, vous vengera d'un monstre, et vous dédommagera de tout ce que vous avez souffert!.... Ah! dit Mélanie, qu'il bénisse Alphonse!....

Après quelques momens d'entretien, la triste Mélanie reprit ainsi son récit:

« Le barbare, en sortant de ma » chambre, m'envoya Sanite.... Pour » lui, il monta à cheval et disparut » pour jamais.... Sanite me trouva » mourante, sans mouvement, les » yeux fixes, et n'ayant plus ma tête.

» Je restai dans cet état presque lé-
» thargique pendant plusieurs jours,
» ensuite j'eus une longue maladie
» avec un délire continuel, et je ne
» fus hors de danger qu'au bout d'un
» mois !.... Durant tout le temps de
» ma maladie, elle me prodigua les
» soins les plus affectionnés ; elle ne
» se coucha point, ne quitta pas le
» chevet de mon lit, déclarant hau-
» tement que, si je mourois, elle n'hé-
» siteroit point à me suivre au tom-
» beau ; ce qu'elle eût fait sans doute.
» Cette femme qui m'avoit vendue
» pour un mouchoir des Indes, m'ai-
» moit passionnément, et n'auroit
» pu me survivre !.... Tant il est vrai
» qu'il n'est désirable d'inspirer un
» grand attachement, de quelque
» genre qu'il puisse être, qu'aux âmes
» vertueuses guidées par des prin-
» cipes invariables.

» Je ne repris ma raison que len-
» tement; je me ressouvins d'abord
» confusément, mais avec épou-
» vante, qu'un homme que je haïs-
» sois mortellement, devoit m'épou-
» ser. Je craignois toujours de le
» voir paroître, et je pâlissois dès
» que j'entendois ouvrir la porte de
» ma chambre.... Sanite connut enfin
» la cause de mon effroi, et me calma
» en m'assurant *qu'il étoit parti*,
» *et qu'il ne reviendroit pas.* En-
» suite, renouant peu à peu le fil
» rompu de mes idées, je me rap-
» pelai l'horrible scène nocturne,
» mais je ne me la retraçai que comme
» un songe obscur et terrible, dont
» tous les détails étoient effacés de
» ma mémoire..... Je questionnai
» Sanite, qui, éludant de me ré-
» pondre, me dit seulement que mes
» frayeurs ne se renouvelleroient

» jamais, et qu'il ne falloit plus y
» penser. Je cessai d'en parler, et
» bientôt les évènemens les plus dou-
» loureux vinrent m'occuper toute
» entière : ma tante qui dépérissoit
» chaque jour, succomba enfin à ses
» maux, elle rendit son dernier sou-
» pir dans mes bras. Je n'oublierai
» jamais la scène déchirante qui
» précéda ses funérailles ! ma tante
» avoit toujours été de ce que toutes
» les femmes doivent être dans nos
» habitations, l'ange tutélaire des
» nègres ; elle avoit sans cesse im-
» ploré pour eux les sentimens reli-
» gieux et l'humanité, et mille fois
» ses prières obtinrent grâce, ou du
» moins adoucirent la rigueur des
» châtimens. Son appartement, sanc-
» tifié par la clémence et par la com-
» passion, fut, durant toute sa vie,
» le refuge de l'esclave menacé.....

» aussi tous les nègres l'adoroient.
» Le jour de ses funérailles, j'étois,
» suivant l'usage, à la suite de l'au-
» mônier, appuyée sur le bras de
» l'économe, et je conduisis tous les
» nègres dans la chambre tendue de
» noir de la défunte, où l'on avoit
» posé son cercueil. Les nègres,
» entrant dans cette chambre, re-
» grettèrent à la fois leur protectrice
» et leur asile. La maison retentit
» de leurs cris, car leur douleur,
» que ne réprime aucune bienséance,
» s'exprime avec une énergie dont
» on n'a point d'idée en Europe.
» Néanmoins il semble que l'extrême
» véhémence ne puisse s'allier avec
» la sensibilité; ils ne pleuroient pas,
» leur affliction ne ressembloit qu'à
» la fureur. Tous ces esclaves noirs,
» ces figures de bronze, légèrement
» drapés de deuil dans cette chambre

102609

» lugubre, et poussant d'affreux gé-
» missemens, formoient la pompe
» funèbre la plus sauvage et la plus
» frappante. Le doyen des nègres
» s'agenouilla devant le cercueil,
» en prononçant ces paroles : *Bon*
» *Dieu, fais miséricorde à celle*
» *qui pardonna toujours.* En par-
» lant ainsi, il rompit sur le cercueil
» une canne à sucre, et y répandit
» du riz ; chaque nègre imita cet
» exemple, en disant : *Paix et gloire*
» *à toi dans l'éternité !* et moi-
» même, fermant la marche après
» l'avoir ouverte, je répétai *paix*
» *et gloire*.... Pieux souhaits, qu'on
» ne peut former que pour l'âme
» dégagée de ses liens terrestres, et
» qui ne se réaliseront jamais dans
» cette vie !.... Peu de jours après
» cette triste cérémonie, des lettres
» de France m'annoncèrent la mort

» de mon père !..... Ces lettres, en
» même temps, m'apprenoient que
» mon oncle, mon seul appui sur
» la terre, se disposoit à revenir à
» Saint-Domingue. En attendant,
» l'économe de l'habitation me servit
» de tuteur; c'étoit un vieillard hors
» d'état de veiller sur moi, et qui
» n'étoit capable que de présider aux
» travaux des nègres, et de gérer
» les biens dont l'administration lui
» étoit confiée. Ainsi je restai sous
» la seule garde de l'esclave africaine,
» complice du crime qui bouleversoit
» mon existence....

» Il semble qu'un grand chagrin
» mûrisse tout à coup la raison.
» Hélas! quand le cœur est capable
» de souffrir profondément, il est
» formé !....

» La douleur que me causoit la
» perte de mon père et celle de ma

» tante, me rendit entièrement à
» moi-même; incapable de me livrer
» à la moindre dissipation, je passois
» les journées entières à réfléchir
» tristement sur ma situation, et
» je me rappelai distinctement que
» Sanite avoit favorisé la criminelle
» entreprise de l'objet de toute ma
» haine, qu'elle n'avoit pas répondu
» à mes cris, et que sa porte étoit
» fermée.... Ce souvenir me rendit
» odieuse cette esclave coupable;
» néanmoins je résolus de dissimuler
» jusqu'au retour de mon oncle, dé-
» cidée non à l'accuser, mais à de-
» mander une autre esclave pour
» me servir. Quant à cet hymen qui
» m'inspiroit tant d'horreur, je ne
» me flattois pas qu'il fût rompu; je
» pensai que l'on attendoit, pour
» le conclure, le retour de mon
» oncle; mais je pris la ferme ré-

» solution d'y refuser mon consen-
» tement.

» Quatre mois s'étoient écoulés
» depuis le jour affreux où je tombai
» malade !.... Un matin, Sanite me
» conjura d'entrer un moment dans
» sa chambre; je la suivis.... Lorsque
» j'y fus, elle ferma la porte avec
» soin, et quand elle se retourna,
» je fus effrayée de l'expression de
» sa physionomie..... En avançant
» dans la chambre, je vis avec sur-
» prise un grand brasier allumé.....
» Le funeste mouchoir brodé des
» Indes, étoit posé sur une table;
» Sanite le prit d'un air solennel, et
» l'élevant au-dessus de la flamme:
» Périsse, dit-elle d'une voix ter-
» rible, le don fatal de l'étranger !....
» et puisse cet imposteur lui-même
» être ainsi consumé par les feux
» vengeurs du ciel !.... Puisse la fou-

» dre tomber sur son navire, et l'en-
» gloutir sous les flots soulevés con-
» tre lui ! puisse-t-il, en expirant,
» se retracer son crime avec épou-
» vante et sans repentir ! qu'il meure
» en réprouvé ! qu'il soit précipité
» des gouffres de l'océan dans les
» abîmes de l'enfer ! qu'il passe pour
» jamais des ondes orageuses dans les
» flammes éternelles !....

» Cette horrible imprécation, le
» ton énergique et la figure égarée,
» menaçante et furieuse de cette
» Africaine, me firent frémir.... Ar-
» rêtez, Sanite, m'écriai-je, arrêtez,
» je ne veux pas entendre maudire....
» Infortunée, reprit Sanite, vous ne
» connoissez ni ce scélérat, ni votre
» malheur; je vais vous éclaircir, et
» je puis vous sauver.... Ecoutez-
» moi, et n'hésitez pas à suivre mes
» conseils, ou nous sommes per-

» dues.... Eh quoi ! dis-je, il n'est
» donc pas embarqué ? ou bien doit-
» il revenir promptement ?. .... —
» Oui, sans doute, le perfide est
» embarqué, mais il nous a trompés
» tous ;... il étoit marié... A ces mots,
» je n'éprouvai qu'un mouvement
» de joie, en pensant que j'étois
» débarrassée de ses odieuses pour-
» suites..... Qu'ai-je donc à crain-
» dre ? répliquai-je.... — Toute la
» fureur de mon maître. — Pour-
» quoi ? — Depuis quatre mois, j'ob-
» serve, avec autant de soin que d'in-
» quiétude, l'état de votre santé....
» — Eh bien ? — Eh bien ! dans cinq
» mois vous serez mère.... — Moi !
» grand Dieu !.... — Oui, j'en suis
» sûre.

» Sanite eut beaucoup de peine
» à me faire croire une chose qui,
» de toutes manières, me paroissoit

» si inconcevable; mais enfin, quand
» elle m'eût persuadée, et qu'elle eut
» ajouté que, malgré mon igno-
» rance, j'étois à jamais déshonorée,
» si l'on connoissoit ma situation,
» je fondis en larmes. — Je vous le
» répète, poursuivit-elle, nous som-
» mes perdues, si vous ne vous
» laissez pas guider par moi; mon
» maître va revenir, il me tuera, et
» il vous fera enfermer pour le reste
» de vos jours.... — Pourtant mon
» oncle est bon, et je suis inno-
» cente.... — N'importe, sa fureur
» n'aura point de bornes..... mais vous
» pouvez cacher votre secret et sau-
» ver votre réputation.... — Com-
» ment? — En prenant ce breuvage
» que j'ai préparé..... A ces mots,
» elle me présenta un vase rempli
» d'une liqueur noire. Un breuvage!
» repris-je, qu'en résultera-t-il? —

» Que vous anéantirez l'enfant que
» vous portez dans votre sein, et
» que, sous peu de jours, vous en
» serez délivrée. — L'anéantir !.....
» c'est le tuer ?..... — Allons, ne
» balancez pas, ayez ce courage....
» Malheureuse! m'écriai-je, en ren-
» versant le vase que sa main crimi-
» nelle osoit me présenter; tu me
» proposes un meurtre!..... Je ne
» crains ni le monde, ni mon oncle,
» car je n'ai rien à me reprocher.
» Je serai mère si je dois le devenir,
» et j'aimerai ce pauvre enfant....
» C'est à toi de trembler, puisque
» tu m'as livrée à ce méchant homme;
» laisse-moi, je resterai seule sans
» frayeur, seule avec Dieu et mon
» enfant..... En disant ces paroles,
» je me levai pour sortir; Sanite me
» retint par ma robe, en me regar-
» dant fixement avec des yeux étin-

» celans; la colère la suffoquoit et
» l'empêchoit de parler; elle me glaça
» de terreur, je crus qu'elle alloit
» m'assassiner! Sanite, lui dis-je
» d'une voix tremblante, soyez sûre
» que je ne veux point votre perte;
» je n'ai pas oublié que vous m'avez
» nourrie de votre lait..... Je vous
» défendrai auprès de mon oncle,
» j'obtiendrai votre grâce..... Ma
» grâce! me dit-elle, je n'en veux
» point..... Elle réfléchit un moment;
» puis lâchant ma robe, et tombant
» sur une chaise: Allez, dit-elle....
» Je m'échappai aussitôt, et je cou-
» rus m'enfermer dans ma chambre.
» L'image effrayante de cette femme
» m'y poursuivit; je me représentois
» ses affreux regards, et je craignois
» tout de sa colère et de son ressen-
» timent. Je passai le reste de la
» journée dans un effroi continuel;

» je m'entourai de plusieurs négres-
» ses que je fis coucher dans ma
» chambre. Le lendemain matin, le
» chirurgien des nègres vint me dire
» que Sanite mourante demandoit
» à me voir. A cette nouvelle, mon
» saisissement fut extrême, car j'avois
» tendrement aimé cette esclave; je
» questionnai le chirurgien, qui me
» dit qu'il croyoit que cette malheu-
» reuse s'étoit empoisonnée (évène-
» ment trop commun parmi les nè-
» gres esclaves); il ajouta qu'elle ne
» vouloit pas en convenir, mais qu'il
» étoit certain qu'elle n'avoit pas
» deux heures à vivre. Tremblante
» et pénétrée de douleur, j'allai,
» suivie du chirurgien, dans la cham-
» bre de la malade; elle étoit dans
» son lit, et je vis qu'en effet elle
» touchoit à ses derniers momens:
» elle me dit qu'elle vouloit me par-

» ler sans témoins ; j'y consentis,
» mais j'éprouvai une terreur inex-
» primable en me trouvant seule
» avec elle.... L'infortunée tira de
» son sein une lettre adressée à mon
» oncle, qu'elle me remit : Cet écrit,
» me dit-elle, contient tout le dé-
» tail de la vérité.... Je m'accuse jus-
» tement, et je vous justifie comme
» je le dois.... Il est vrai, j'ai favo-
» risé la passion de ce fourbe, mais
» je croyois vous livrer à votre
» époux ; j'avois vu signer le contrat
» de mariage..... N'oubliez pas
» surtout, qu'avant d'avoir formé
» le projet de mourir, j'avois expié
» ma faute en sacrifiant le don qui
» m'a séduite.... Enfin, vous avez
» rejeté mes conseils, vous m'avez
» chassée ;.... je me suis punie, le
» poison vous a vengée.... O Sanite !
» m'écriai-je, appelons des secours...

» Il n'en est plus pour moi, inter-
» rompit-elle, je vais mourir.... —
» Oh! repentez-vous! il en est temps
» encore..... implorez la miséricorde
» divine, songez aux peines éter-
» nelles.... Oui, reprit-elle, depuis
» quinze heures que ce poison cir-
» cule dans mes veines, j'ai pensé
» plus d'une fois aux tourmens de
» l'enfer; mais je suis sûre, du moins,
» d'y goûter une grande joie.— Que
» dites-vous?.... — Celle d'y trouver
» ou d'y voir un jour cet imposteur
» abhorré, auteur de ma perte!....
» L'atrocité de ce sentiment me fit
» dresser les cheveux à la tête, et
» me pétrifia d'horreur..... Cepen-
» dant je repris la parole pour la
» conjurer de voir un prêtre; elle y
» consentit enfin; et comme j'appe-
» lois pour donner l'ordre d'aller
» chercher l'aumônier, elle eut une

» affreuse convulsion, et elle ex-
» pira !.... Peu de temps après ce dé-
» plorable évènement, j'eus des nou-
» velles certaines de la prochaine
» arrivée de mon oncle ; je désirois
» et je craignois également de le re-
» voir ; je ne redoutois pas ses re-
» proches ; je savois que je n'en mé-
» ritois point, mais je me faisois une
» idée accablante de sa surprise et
» de son affliction ; et je connus que,
» malgré la pureté de l'âme et l'in-
» nocence, on peut rougir du mal-
» heur. Mon oncle arriva plutôt en-
» core qu'on ne s'y attendoit. Je me
» retrouvai dans ses bras avec autant
» de joie que de saisissement : orphe-
» line infortunée, je n'avois plus
» que lui sur la terre !.... Nous ré-
» pandîmes beaucoup de larmes : Ma
» Mélanie, me dit-il, le sort vous a
» tout enlevé, vous avez perdu un

» bon père; vous etiez née pour avoir
» une grande fortune, et vous êtes
» ruinée ! Mon malheureux frère
» s'étoit engagé dans de mauvaises
» affaires; il a laissé des dettes im-
» menses; j'ai tout acquitté, du
» moins sa mémoire reste irrépro-
» chable... Mais, mon enfant, pour-
» suivit-il, avec les dons que vous
» avez reçus de la nature, et une
» réputation sans tache, vous ferez
» un excellent établissement. J'ai
» rencontré, en passant au Cap, l'un
» de nos plus riches colons, qui vous
» a vue à la fête donnée par le gou-
» verneur; et quoiqu'il sache que
» vous êtes ruinée, il m'a protesté
» qu'il n'auroit jamais d'autre épouse
» que vous. O mon oncle! m'écriai-
» je, ne le croyez pas, il a voulu vous
» tromper.... Eh quoi! reprit mon-
» oncle étonné, qui peut vous dé-

» ner cette opinion du plus honnête
» homme ?.... — Je ne le connois
» pas ; j'ignore même de qui vous
» voulez parler ; mais.... Je ne pus
» achever, un déluge de pleurs me
» coupa la parole. Mon oncle me
» questionna vainement.... enfin je
» me levai, je lui présentai la lettre
» de Sanite, et je le quittai précipi-
» tamment.

» Vous imaginez facilement quelle
» impression terrible produisit sur
» mon oncle la lecture de cette lettre
» qui contenoit avec une scrupu-
» leuse exactitude tous les détails de
» ma déplorable aventure !.... Trois
» heures après, il vint me trouver
» dans ma chambre, il étoit pâle et
» tremblant ; aussitôt que je le vis
» paroître, je fondis en larmes, et
» je cachai mon visage avec mon
» mouchoir. Mon oncle s'assit près

» de moi, et prenant une de mes
» mains qu'il serra affectueusement
» dans les siennes : Innocente créa-
» ture!.... dit-il, tu seras vengée,
» j'en jure par l'honneur.... tu n'as
» rien à te reprocher, console-toi,
» et ne vois en moi qu'un protec-
» teur et un père.... Cette habitation
» est déjà vendue, nous allons la
» quitter et nous retirer dans un
» coin solitaire de cette île.... Là,
» avec le plus profond mystère, tu
» seras délivrée du malheureux fruit
» de l'imposture et de la violence;
» nous laisserons pour jamais cet en-
» fant dans cette partie du monde
» que nous quitterons sans retour....
» et ton secret ne sera ni pénétré,
» ni soupçonné....

» Je ne répondis que par mes lar-
» mes, mon oncle y mêla les siennes,
» et au bout d'un moment, repre-

» nant la parole : Voici comment,
» dit-il, l'infâme neveu du gouver-
» neur avoit entre les mains une
» lettre et la procuration de mon
» frère. Avant mon départ, mon
» frère m'écrivit qu'il vouloit vendre
» cette habitation, et que le gouver-
» neur nommé par la cour désiroit
» en faire l'acquisition. Votre tante
» qui avoit alors toute sa raison et
» toute sa tête, fut instruite par moi
» de tous les détails de cette affaire :
» je partis; quand j'arrivai en France,
» le gouverneur étoit déjà embar-
» qué, avec son indigne neveu, qui
» avoit négocié l'affaire de la vente
» avec mon frère, et qui se chargea
» de la procuration et de la lettre;
» il sut que votre tante étoit tombée
» en enfance, et qu'elle ne pourroit
» rien conclure; il vous vit pour
» votre malheur, et sa détestable

» passion lui suggéra l'idée de se
» servir de la lettre de votre père
» pour vous tromper, en lui donnant
» un autre sens. Un mois après son
» crime, il s'est rembarqué pour
» retourner en France, et moi, en
» passant au Cap, j'ai terminé enfin
» avec le gouverneur l'affaire de la
» vente.

» Après ce récit de mon oncle, je
» fus chercher l'écrin rempli de pier-
» reries que j'avois été forcée de
» recevoir, et je le remis à mon on-
» cle, en lui disant que je l'aurois
» depuis long-temps fait jeter à la
» mer, si je n'avois pas pensé qu'il
» falloit le rendre, afin de n'être pas
» soupçonnée de l'avoir gardé. Oui,
» oui, dit mon oncle, il sera rendu,
» et j'en serai le porteur!....

» Peu de jours après, nous quit-
» tâmes pour jamais notre habita-

» tion ; j'y étois née, c'étoit pour
» moi la patrie, et je ne l'abandonnai
» pas sans répandre des larmes....
» Mon oncle me conduisit dans une
» demeure obscure et sauvage, où
» nous n'avions pour nous servir
» qu'un vieux nègre et une négresse,
» et l'un et l'autre m'étoient incon-
» nus : nous étions là, sous des noms
» supposés, et nous ne devions y
» rester que cinq ou six mois.

» Il y a dans les maisons opulentes
» un bruit, une vie, un mouvement
» qui plaisent surtout à la jeunesse ;
» la demeure du pauvre, ainsi que
» celle du sage, est solitaire et silen-
» cieuse. La retraite est agréable
» lorsqu'on s'y fixe par goût et par
» choix ; tout alors y présente la
» douce image du repos et de la
» paix ; mais qu'elle paroît triste et
» morne quand la honte et le mal-

» heur contraignent d'aller y cher-
» cher un refuge !

» Cependant le temps s'écouloit,
» j'allois bientôt devenir mère ; je
» sentois mon enfant s'agiter dans
» mon sein, et chacun de ses mou-
» vemens qui m'assuroit de son exis-
» tence, imprimoit au fond de mon
» cœur un sentiment maternel ! En-
» fant malheureux ! me disois-je,
» une esclave féroce vouloit te dé-
» truire, et mon oncle te rejette !
» tu n'as pour appui qu'une mère
» dans une entière dépendance, et
» qui n'a point d'asile sur la terre !
» Les lois décident que je suis trop
» jeune pour t'élever et pour te pro-
» téger, l'honneur m'ordonne de
» t'éloigner de moi ; mais, malgré
» mon âge et ma foiblesse, j'aurai
» le courage de te défendre ! Mon
» pauvre enfant, je ne t'abandon-

» nerai point! non, je ne passerai
» pas les mers sans toi, je ne te lais-
» serai pas dans cette île. J'ai déjà
» renoncé à tous les jeux de l'en-
» fance, je suis devenue assez rai-
» sonnable pour te soigner!....

» Ces pensées m'occupoient uni-
» quement, et me causoient les plus
» douloureuses inquiétudes.

» Enfin le terme à la fois attendu
» avec impatience, et pourtant re-
» douté, arriva; je mis au jour cet
» enfant, objet de tant d'alarmes
» et de tant d'amour!... Trop jeune,
» même dans nos climats, pour sup-
» porter sans danger les douleurs de
» l'enfantement, je fus à la mort
» après la naissance de mon fils.....
» Dans cette extrémité, je conservai
» toute ma tête, et je demandai mon
» enfant, que je serrai dans mes
» bras en silence, car je n'avois pas

» la force de parler.... Au bout de
» quelques heures, on voulut me
» l'ôter ; je joignis les mains d'un
» air suppliant, et mon visage se
» couvrit de larmes ; mon oncle,
» désolé de l'état où j'étois, se mit à
» genoux près de mon lit, en me
» disant doucement avec une pro-
» fonde émotion : Il est nécessaire
» de te l'ôter pour le soigner, mais
» il ne sortira pas de ta chambre,
» il restera sous tes yeux.... Alors
» je consentis à ce qu'on désiroit ;
» mais me tournant du côté de mon
» enfant, je fixai sur lui mes regards,
» insensible d'ailleurs à tout ce qui
» se passoit autour de moi. On plaça
» son berceau près de mon lit ; j'é-
» tendis une de mes mains pour le
» toucher, et dans cette attitude je
» restai parfaitement tranquille. Ma
» fièvre devint si violente le troi-

» sième jour, que l'on crut que je
» n'avois pas vingt-quatre heures à
» vivre. Je demandai un prêtre; on
» m'amena le pasteur du lieu. Je
» reçus tous mes sacremens, ensuite
» je donnai ma bénédiction à mon
» fils, et le prenant dans mes bras,
» j'appelai mon oncle. O mon père,
» lui dis-je, faites-moi descendre en
» paix dans le tombeau, vous le
» pouvez; recevez ce pauvre orphe-
» lin, ne vous en séparez jamais....
» Je te le promets, répondit mon
» oncle, je l'adopte; si je te perds,
» ma seule consolation sera de lui
» consacrer tous les instans de ma
» vie!.... A ces mots, je saisis avec
» transport la main de mon oncle,
» je la baignai de larmes, et ce mou-
» vement de reconnoissance fut si
» passionné, qu'il acheva d'épuiser
» mes forces; peu de minutes après,

» je perdis la parole, et ma tête
» s'embarrassa. Mais l'amour mater-
» nel veilloit toujours en moi, mes
» yeux étoient sans cesse attachés
» sur mon fils : et si je m'assoupis-
» sois quelques momens, je me ré-
» veillois en tressaillant, et en le
» cherchant, car j'avois toujours
» machinalement la crainte qu'on
» ne me l'ôtât. Cet état dura plu-
» sieurs jours, ensuite je repris toute
» ma connoissance. La joie de mon
» oncle fut inexprimable en me
» voyant bientôt hors de tout danger.
» Je profitai de ce premier moment
» d'attendrissement et de bonheur,
» pour lui rappeler qu'il m'avoit pro-
» mis d'adopter mon fils; il me réitéra
» sa promesse, et je bénis le ciel qui
» me rendoit à la vie.

» Lorsque je fus tout à fait réta-
» blie, mon oncle me protesta de

» nouveau qu'il ne me séparerait
» jamais de mon enfant; mais c'est
» à condition, poursuivit-il, que
» vous garderez fidèlement le secret
» fatal de sa naissance. Nous irons
» nous établir en France: là, je dirai
» que je suis le père de cet enfant;
» mais comme je n'ai jamais été ma-
» rié, il ne pourra passer que pour
» mon fils naturel; d'ailleurs, il ne
» faut pas qu'il puisse un jour se
» faire illusion sur son sort; de cette
» manière il connoîtra le malheur
» de sa naissance, sans savoir que
» vous êtes sa mère, chose que j'exige
» positivement que vous lui cachiez
» toujours.

» Mon oncle me laissoit mon en-
» fant, je promis tout avec joie. Nous
» restâmes dans notre solitude jus-
» qu'au moment où mon petit Al-
» phonse fut sevré; alors mon oncle

» m'emmena dans une autre habi-
» tation ; là, il acheta une jeune né-
» gresse de mon âge, qui est cette
» Zama qui me sert aujourd'hui ; il
» fit venir du Cap son fidèle Nar-
» cisse, qu'il avoit laissé là pour ter-
» miner quelques affaires, et qui est
» le même nègre que vous lui voyez
» aujourd'hui : ces deux domesti-
» ques ne furent point mis dans
» notre confidence, ils croient l'un
» et l'autre qu'Alphonse est le fils
» de mon oncle. Toutes ces choses
» arrangées, nous nous embarquâ-
» mes pour la France. J'emportois
» avec moi ce qui me tenoit lieu de
» patrie, de fortune, ce qui me
» consoloit de tout ; je tenois mon
» fils dans mes bras, où j'étois assise
» à côté de son berceau, et je me
» trouvois heureuse.

» Nous essuyâmes une affreuse

» tempête, et durant un jour en-
» tier, nous fûmes dans le plus
» éminent danger : au moment de
» plus violent de l'orage, je me trou-
» vai seule avec mon enfant dans
» la petite chambre du vaisseau ; j'en-
» tendis un bruit si tumultueux,
» aux cris de la manœuvre se mê-
» loient des cris de frayeur si pé-
» nétrans et si terribles, le balan-
» cement du vaisseau devenoit si ra-
» pide, que je crus que nous allions
» périr ! Mon enfant sembloit par-
» tager l'effroi universel, il s'agitoit
» en pleurant, j'avois une peine ex-
» trême à le tenir dans mes bras ;
» mon cœur se déchiroit en regar-
» dant cette innocente et douce
» créature prête à s'abîmer dans les
» flots : la mort s'offroit à moi sous
» la forme la plus horrible, elle me-
» naçoit les jours de mon fils, elle

» m'ôtoit tout espoir de me sur-
» vivre à moi-même dans l'objet de
» ma plus tendre affection. L'univers
» entier alloit se dissoudre pour moi ;
» j'alloit périr avec mon père adoptif
» et mon enfant !..... Oh ! combien
» je regrettois la tranquillité de notre
» dernier asile ! combien je trouvois
» barbare cet inflexible honneur qui
» me forçoit de quitter ma patrie
» pour mieux cacher un crime dont
» j'étois victime, et non complice !
» avec quel courage j'aurois bravé
» l'injuste mépris du monde pour
» sauver la vie de mon enfant, ou
» pour assurer son bonheur !

» Tout à coup mon oncle, suivi
» de Narcisse, vint me retrouver ;
» il étoit sans bottes et sans souliers,
» il n'avoit pour tout vêtement qu'un
» simple caleçon de toile..... Comme
» je savois qu'il nage parfaitement,

» j'eus dans l'instant l'idée qu'il se
» préparoit au naufrage..... Viens,
» me dit-il, remets l'enfant à Nar-
» cissee, donne-moi le bras. Et ne
» me quitte plus..... Non, non,
» m'écriai-je avec véhémence, Nar-
» cisse ne nage pas aussi bien que
» vous; non, il se chargera de moi,
» c'est à vous seul que je remettrai
» l'enfant....." — C'est toi que je
» veux secourir..... — C'est l'enfant
» qu'il faut sauver! — L'intérêt de
» ta vie peut seul me donner la force
» et la présence d'esprit nécessaires...
» — Ma vie est dans cet enfant....
» — Viens..... — Jamais. Sauvez l'en-
» fant, sauvez l'enfant, ou je meurs
» à vos yeux, ou je refuse tout se-
» cours. Sauvez l'enfant!....

» Ce débat fut très-long; mon
» oncle à la fin céda à la fermeté de
» ma volonté, car j'étois décidée à

» ne pas profiter de son odieuse pré-
» férence; je lui remis l'enfant, et
» je pris le bras de Narcisse. Nous
» allâmes sur le tillac; la tempête
» commençoit à s'appaiser un peu,
» et deux heures après, nous fûmes
» quittes de toute inquiétude.

» Nous débarquâmes à Brest; mon
» oncle m'y déposa dans la famille
» d'un de ses correspondans, et il
» partit pour Paris. Je n'avois pas
» encore quinze ans, et là, mon
» oncle commença à me rajeunir,
» en disant que je n'avois que treize
» ans, ce qui ne laissoit pas la pos-
» sibilité d'imaginer que je fusse la
» mère d'un enfant de dix mois. La
» veille de son départ, mon oncle
» me dit qu'il alloit rendre au comte
» d'Olmène l'écrin et les pierreries.
» Ces paroles me firent tressaillir;
» je me rappelai que mon oncle,

» dans les premiers mouvemens de
» sa juste colère, avoit juré de me
» venger, et cette idée me fit hor-
» reur. Je le conjurai de remettre au
» Ciel le soin de notre vengeance ;
» il me répondit avec l'intention de
» me rassurer, mais vaguement, et
» il me laissa les plus vives inquié-
» tudes. Je me représentois toujours
» le comte d'Olmène sous les traits
» les plus odieux, il étoit toujours
» à mes yeux l'objet le plus mépri-
» sable ; mais depuis la naissance
» d'Alphonse, ma haine pour lui
» s'étoit éteinte, je ne pouvois haïr
» le père de cet enfant adoré ; il me
» sembloit même que je deviendrois
» criminelle envers mon fils, si j'étois
» la cause de la perte de celui auquel
» il devoit la vie ; je me reprochois
» amèrement de n'avoir pas fait tous
» mes efforts pour suivre mon oncle.

» J'avois toujours devant les yeux » toutes les horreurs d'un duel, je » tremblois pour les jours de mon » oncle ; la seule pensée du succès » de sa vengeance me faisoit frémir, » et je maudissois cet honneur in- » conséquent, bizarre et sangui- » naire, qui permet d'admirer la clé- » mence, en commandant le meur- » tre, pour punir une offense, et » qui croit se purifier en outrageant » la religion, l'humanité, en com- » mettant un homicide!....

» Mes craintes mortelles n'étoient » que trop fondées!.... Aussitôt que » mon oncle fut arrivé à Paris, il » envoya à notre cruel ennemi, de- » venu duc d'Olmène, les pierreries » avec un billet qui contenoit ces » mots :

» Reprenez ces dons outrageans » et détestés ; et si vous n'êtes pas

» aussi lâche que fourbe et barbare,
» trouvez-vous demain matin, à la
» pointe du jour, dans la grande
» allée du bois de Vincennes. Comme
» offensé, j'ai le choix des armes; je
» porterai des pistolets, je n'aurai
» pour témoin que mon nègre.

» Je veux vous apprendre que
» l'esclave coupable, corrompue par
» vous, s'est punie en se donnant la
» mort. Elle vous a chargé de ma-
» lédictions en expirant. Dieu, ven-
» geur des crimes réfléchis, exaucera
» tôt ou tard, n'en doutez pas, les
» derniers vœux de cette infortunée.
» Réponse précise.

» Le même soir, le duc écrivit
» qu'il acceptoit le rendez-vous, et
» qu'il n'auroit pour témoin que son
» valet de chambre. Le lendemain
» matin, mon oncle étoit dans le
» bois de Vincennes aux premiers

» rayons du jour; peu de minutes
» après, le duc y arriva. Sans se dire
» un seul mot, ils chargèrent à balles
» leurs pistolets en présence l'un de
» l'autre.... Ensuite on mesura l'es-
» pace qui devoit les séparer. Le duc
» étoit excessivement pâle; mais il
» dit d'un ton ferme : Vous êtes l'of-
» fensé, tirez le premier. Mon oncle
» tira; il atteignit son adversaire à
» l'épaule gauche, et le blessa grièv-
» vement. Alors le duc tira son coup
» de pistolet en l'air : cette généro-
» sité inattendue mit mon oncle dans
» l'impossibilité de demander à re-
» commencer le combat; d'ailleurs
» le duc étoit blessé, son sang cou-
» loit; son valet de chambre accourut
» à son secours. Mon oncle jeta son
» pistolet, en disant : Désormais je
» n'admirerai plus la valeur, puis-
» qu'elle peut s'allier à de tels vices!

» A ces mots, il lui tourna le dos,
» remonta à cheval et s'éloigna. Le
» duc avoit reçu, quatre ou cinq
» mois après son départ de Saint-
» Domingue, une lettre de Sanite,
» dans laquelle cette esclave lui re-
» prochoit son crime, et lui en ap-
» prenoit les suites.... Le duc écrivit
» à mon oncle pour le questionner
» à ce sujet : mon oncle ne crut pas
» devoir lui cacher l'existence d'Al-
» phonse. Le duc récrivit encore,
» il offrit une pension de douze mille
» francs pour l'éducation de cet en-
» fant. Mon oncle répondit qu'il me
» feroit part de cette proposition,
» en me laissant la liberté de l'ac-
» cepter ou de la rejeter. Je n'hé-
» sitai pas à refuser avec le plus
» profond dédain cette offre plu-
» sieurs fois renouvelée depuis. Mon
» oncle qui me conta tous les détails

» du combat, me dit que, dans ses
» lettres, il avoit instruit le duc des
» précautions prises pour cacher un
» secret dont la révélation, lui avoit-
» il mandé, le couvriroit d'oppro-
» bre, et ne seroit pour nous qu'un
» malheur. Le duc, dans ses répon-
» ses, avoit paru mettre à ce mystère
» toute l'importance qu'il y devoit
» naturellement attacher.

» Nous passâmes deux ans à Brest;
» ensuite nous voyageâmes dans les
» provinces méridionales, et nous
» fixâmes notre séjour dans une so-
» litude charmante aux environs de
» Béziers. Là, entièrement livrée aux
» soins qu'exigeoit l'éducation d'Al-
» phonse, je consacrai tous mes mo-
» mens aux études les plus sérieuses.
» Mon oncle en a fait d'excellentes;
» je devins son écolière, afin de me
» mettre en état de le seconder un

» jour dans les leçons qu'il donneroit
» à mon fils. L'amour maternel
» m'enflammoit d'une ardeur que
» n'inspirera jamais l'amour de la
» gloire. Je fis des progrès surpre-
» nans dans l'étude de l'histoire et
» de la géographie, et dans celle des
» langues grecque et latine. Ces oc-
» cupations graves et constantes don-
» nèrent à mon esprit un tour sé-
» rieux qui m'a préservée de toutes
» les frivolités de la jeunesse. J'ai
» su penser et réfléchir de bonne
» heure. Mais n'ayant nulle connois-
» sance du monde, mes réflexions
» n'ont pu se porter que sur les dé-
» voirs positifs imposés par la raison,
» et en même temps épurés et for-
» tifiés par la religion. Il en a ré-
» sulté, suivant mon oncle, une
» doctrine trop absolue, une mo-
» rale trop rigoureuse, pour qu'elle

» puisse être praticable dans la so-
» ciété. Ce mot seul m'a donné pour
» le monde un invincible dégoût.
» On m'avouoit que le vice y dés-
» honore ; mais on prétendoit qu'il
» falloit, pour y réussir, s'y prêter
» à de certaines foiblesses : ainsi
» donc, on s'y trouve entre deux
» écueils, la honte et le ridicule ; et
» comment alors suivre, sans s'é-
» carter et sans foiblir, une ligne
» droite ? Comment avoir cette force,
» cette ardeur infatigable, cette fran-
» chise, si nécessaires à quiconque
» veut marcher d'un pas ferme dans
» le noble sentier de la vertu ? Cette
» connoissance vague du monde,
» loin de m'engager à donner à mon
» fils cette souplesse qui porte à
» l'imitation, et qui se prête à tout,
» me décida au contraire à redoubler
» de soins pour fortifier ses prin-

» cipes et son âme. Je ne cherchois
» point à lui préparer de vains suc-
» cès; je voulois l'armer pour le plus
» glorieux des combats. Son carac-
» tère, naturellement ferme et fier,
» est devenu inflexible, il a même de
» l'âpreté; mais ses principes ont une
» base solide; j'ose croire qu'ils se-
» ront invariables. Il réussira plus
» lentement qu'un autre, parce qu'il
» rejettera une infinité de moyens;
» mais je suis sûre qu'il fera un che-
» min honorable: un honnête homme
» est utile dans trop de choses essen-
» tielles, pour ne pas parvenir, sur-
» tout avec de puissans protecteurs.

» La retraite où nous vivions,
» fut troublée, au bout de sept ou
» huit ans, par la passion que prit
» pour moi un jeune homme qui
» venoit d'hériter d'une belle terre
» dans ces environs. J'ai eu lieu de

» croire que ses intentions n'étoient
» pas légitimes, surtout dans les com-
» mencemens. Ma funeste aventure
» m'avoit donné une extrême mé-
» fiance de tous les hommes. Je leur
» supposois à tous le projet de trom-
» per : d'ailleurs j'étois irrévocable-
» ment décidée à ne jamais me ma-
» rier. Les poursuites de ce jeune
» homme me devinrent si odieuses
» et me causèrent tant de frayeur,
» que mon oncle se décida à quitter
» cette province. Vous savez le reste,
» et vous devez concevoir mainte-
» nant combien il m'en coûtera de
» remettre mon fils entre les mains
» de l'homme que j'ai le plus de rai-
» sons de haïr et de mépriser ; et
» certainement je n'y consentirois
» jamais, sans la promesse formelle
» que vous me faites de veiller en
» père sur la conduite d'Alphonse.

» Je ne crains point que le duc tra-
» hisse jamais un secret qu'il a tant
» d'intérêt de garder ; mais je ne
» vous en recommande pas moins de
» bien persuader à mon fils que son
» père est mort, il y a long-temps.
» J'insiste sur ce point comme sur la
» chose du monde la plus impor-
» tante au repos de ma vie ».

CHAPITRE IX.

Lorsque Mélanie eut achevé son histoire, Melvil fut si profondément touché, qu'il ne trouva point d'expressions pour rendre ce qu'il éprouvoit; il contemploit Mélanie avec saisissement, et garda le silence pendant quelques minutes. Enfin voulant la rassurer sur l'espèce d crainte qu'elle venoit de montrer : Soyez tranquille,

lui dit-il ; car je sens comme vous-même, combien il est important qu'Alphonse ne sache jamais que son père existe : il faut lui épargner le tourment d'abhorrer l'auteur de ses jours ; et cela est d'autant plus facile qu'il doit naturellement penser que son père fut un Américain. Mais il faut aussi qu'il connoisse toute votre innocence..... et l'on ne doit pas lui cacher que la violence seule vous a rendue mère. Pour lui laisser un souvenir moins affreux de son père, nous lui cacherons qu'il étoit marié ; nous lui dirons qu'il étoit dans la première jeunesse, et qu'il fut tué en duel par un de vos parens.

En effet, Melvil débita cette fable à Alphonse, mais vaguement et en peu de mots : il n'insista que sur la parfaite innocence de Mélanie. Il conta avec détail et avec la plus

scrupuleuse fidélité la scène nocturne, la maladie qui en fut la suite, et la mort de l'esclave. Enfin il instruisit Alphonse de tout ce que sa mère avoit fait pour lui, et le trait d'amour maternel pendant la tempête sur mer, ne fut pas oublié. Durant ces récits, des larmes brûlantes inondoient le visage d'Alphonse; la tendresse filiale la plus exaltée n'étoit encore pour lui qu'un tourment insupportable, après la passion violente qu'il avoit eue pour Mélanie. Il jugeoit en secret que les sentimens qu'elle lui inspiroit devoient être suspects; et se calomniant ainsi lui-même par un excès de délicatesse, il se faisoit un crime de la reconnoissance et de l'affection la plus pure. Néanmoins il cachoit soigneusement ce trouble intérieur si cruel. Il ne parloit point de sa tendresse, il

n'osoit parler que de son admiration. Il ne pouvoit étouffer des remords confus, mais déchirans, qu'en rendant un éclatant hommage à la vertu sublime de Mélanie. En louant avec enthousiasme l'élévation et la candeur de son âme, il croyoit purifier la sienne.

Au milieu de ces entretiens, il dit un jour à Melvil : Je me flatte que vos sentimens et vos vœux ne sont point changés, et que la main de Mélanie vous honoreroit toujours? N'en doutez pas, mon cher Alphonse, répondit Melvil : la confiance de Mélanie n'a pu qu'augmenter mon amour et ma vénération pour elle; je l'épouserois avec orgueil, quand ses malheurs seroient connus de l'univers entier.... A ces mots, Alphonse serra la main de Melvil avec transport. Cette assurance qui relevoit à

ses yeux le sort de Mélanie, flattoit sa fierté. Cependant il désiroit au fond de l'âme, que Mélanie persistât dans ses refus; mais il ne s'en promit pas moins de protéger de tout son pouvoir la passion de Melvil.

CHAPITRE X.

Dormeuil revint de son voyage. Il fut étrangement surpris en apprenant tout ce qui s'étoit passé dans son absence; il acheva de décider Mélanie à confier Alphonse au duc d'Olmène, sous la surveillance de Melvil, et ce dernier prépara tout pour son départ. Dormeuil alla faire ses adieux, et donner sa bénédiction à Alphonse, que rien ne put engager à revoir Mélanie. Alphonse convalescent, foible encore, et d'une pâleur

extrême, partit avec son généreux ami. Ils montèrent en voiture un peu avant le jour; ils passèrent devant le petit bois de Mélanie, au moment où l'aurore commençoit à paroître. A cette vue, Melvil s'attendrit, Alphonse pâlit; il se rappeloit, en frémissant, sa reconnoissance avec sa mère!.... Lieux révérés! dit-il, dont j'ai seul troublé la paix, je vous regrette! et cependant vous ne me retracez qu'un souvenir qui m'oppresse!.... Un instinct et des vœux égarés souillèrent les premiers jours de ma jeunesse!.... Je dois expier une funeste erreur.... Adieu, séjour solitaire et chéri! adieu, adieu!..... je reviendrai digne de vous habiter!.... A ces mots, il baissa la tête sur sa poitrine, et il tomba dans une morne et profonde rêverie. Un quart d'heure après, Melvil, pour le distraire, lui

parla de Paris : Avec l'esprit que vous avez, mon cher Alphonse, lui dit-il, n'êtes-vous pas curieux de voir ce monde qui vous est inconnu, et d'en observer les travers et les singularités? Point du tout, répondit Alphonse; il faut, je crois, pour bien observer, un esprit libre, et le mien ne l'est pas. D'ailleurs, qu'importe la société, quand on n'en est qu'un membre proscrit et rejeté par elle? je l'étudierois avec humeur, mes jugemens peut-être seroient injustes.... Pourquoi, mon ami? reprit Melvil; vous y plairez, vous y réussirez sûrement, si vous voulez; on ne s'informera point de votre naissance; soyez aimable, c'est tout ce qu'on vous demandera pour vous accueillir. — Le mépris de la naissance rejaillit toujours sur la personne. — On pourroit cacher la vôtre.... — Non, je dois

sans doute à jamais taire le nom de celle qui me donna le jour ; mais je veux que tous ceux qui me connoîtront, sachent aussi que je suis un enfant illégitime ; du moins s'ils m'interrogent, je le dirai sans détour ; le dissimuler, seroit manquer de courage ; je m'irrite du malheur qui m'a placé si bas, mais je n'en rougis point. — Alphonse, ne vous livrez point à la misanthropie, ne vous plaignez point d'avance de la société ; soyez sûr qu'elle vous traitera bien. — Je ne veux point de ses faveurs, je ne lui demanderai que de l'équité. — Elle la refuse à ceux qui ne cherchent pas à lui plaire. — Alors je la mépriserai, et j'en serai charmé, car je suis disposé à la haïr. — Vous êtes injuste. — C'est la faute des lois ; l'homme injustement dégradé ne sauroit être bienveillant pour les au-

tres. — Alphonse, je suis certain qu'avec un peu de réflexion, vous ne manquerez jamais d'équité. — Non, sans doute; car je n'agirai point sans vous consulter. A ces mots, Melvil serra la main d'Alphonse en disant : Mon enfant, je prévois que votre caractère vous causera des chagrins; mais j'ose croire qu'il ne vous donnera jamais de torts. Vous avez une décision, une fierté, une causticité qui seroient bien alarmantes à votre âge, si vous n'aviez pas une âme aussi sensible et aussi généreuse. On ne se laisse mener par son humeur que lorsqu'on n'a pas un bon cœur; le vôtre corrigera tous vos défauts.

CHAPITRE XI.

Le départ de Melvil avec Alphonse produisit dans les sociétés de Besançon une véritable rumeur. Ce fait démentoit toutes les fables sur la prétendue brouillerie de Melvil avec Mélanie et Dormeuil. Mais rien n'embarrasse les inventeurs dans ce genre; ils composent sur-le-champ de nouvelles histoires, ils les débitent avec la même assurance, ils sont écoutés avec la même crédulité. La présidente étoit rayonnante de joie et de malice; on savoit que Melvil alloit de nouveau s'établir à Paris; ainsi la marquise étoit dans l'impossibilité de conserver la moindre espérance sur le mariage d'Aurore avec Melvil.

En même temps, la présidente reprit les siennes pour son fils, ce qui l'engagea à modérer ses épigrammes, et à traiter la marquise avec ménagement; mais sa malignité perçoit malgré elle; nul intérêt n'étoit assez puissant pour la contenir. La marquise, outrée contre Melvil, le haïssoit avec toute l'énergie de la vanité déçue et blessée. Elle se consoloit en faisant tous ses efforts pour le couvrir de ridicule : elle soupa chez la présidente le lendemain du départ de Melvil; on ne parla que de la nouvelle du jour; la marquise affecta cette gaîté moqueuse et satirique qui croit déguiser le dépit, et qui ne sert qu'à le mieux montrer. Véritablement, dit-elle, je ne connois pas d'histoire plus divertissante que celle-là; qu'on soit amoureux, qu'on soit trompé, cela est tout simple et très-

commun; mais qu'après s'être brouillé avec sa maîtresse, parce qu'on a découvert son intrigue avec un autre, on finisse par s'emparer de son rival, par l'enlever, et par se déclarer son mentor, j'avoue que cela me paroît charmant..... Mais, ma chère, dit la présidente, que contez-vous donc là? vous gâtez le plus joli roman du monde....—Oui, un *roman comique*, et *très-comique*.—Mais pas du tout, mon cœur, vous êtes très-mal informée, il n'y a point d'intrigue; Melvil adore Mélanie, cette jeune personne ne veut point se marier, et dès la première déclaration, elle a refusé nettement la main de Melvil.....—Cela est vraisemblable!....—Il peut vous paroître incompréhensible que l'on refuse d'épouser un homme de qualité, jeune, aimable, et riche; mais c'est un fait....—Je suis sûre du

contraire.... — Quoi! que c'est Mélanie qui a fait une déclaration d'amour, et que Melvil lui a ôté toute espérance? Voilà *le contraire*..... Communément, reprit la marquise avec une extrême sécheresse, je ne dis pas des choses ridicules. — Mais, ma chère, vous êtes d'une telle gaîté ce soir, qu'une folie pourroit fort bien vous échapper. — Je dis seulement que Melvil n'a jamais eu le projet d'épouser cette aventurière. Moi, je ne suis point l'amie de Melvil, je puis me permettre une moquerie quand il y donnera lieu par une extravagance; mais il suffit qu'il ait été admis chez moi, pour que je me croie obligée de le défendre lorsqu'on l'accusera d'une chose avilissante.... — Voilà de grands principes, et néanmoins avec des intentions si pures et si généreuses, vous faites

contre Melvil la satire la plus sanglante; car il est reconnu de tout le monde, qu'il a voulu et qu'il voudroit encore épouser Mélanie; demandez à ces messieurs. A ces mots, trois ou quatre voix s'élevèrent pour affirmer que rien n'étoit plus vrai, et un homme très-considéré dans la ville, assura que Melvil le lui avoit dit à lui-même. Eh bien! s'écria la marquise, il est devenu imbécille. Et pourquoi donc, Madame? dit le même homme; cette jeune personne est belle comme un ange; elle mène un genre de vie très-solitaire; par conséquent sa conduite est remplie de modestie et de réserve, sa condition n'a rien d'abject; Melvil dit qu'elle a reçu la plus parfaite éducation..... A Saint-Domingue? demanda la marquise avec un sourire amer et dénigrant. Cette question épigram-

matique fit éclater de rire mademoiselle Aurore, qui étoit bien persuadée qu'on ne pouvoit recevoir une telle éducation que dans *l'abbaye royale de Panthemont.* Malgré son apathie naturelle, mademoiselle Aurore partageoit en secret le dépit de sa mère, car elle n'ignoroit pas les vues qu'avoit eues la marquise; elle regrettoit Melvil, et elle détestoit cette belle Mélanie qui lui enlevoit le meilleur parti de la province. Son éclat de rire fit une sorte de sensation dans l'assemblée; c'étoit la première fois qu'on l'entendoit rire, et qu'on la voyoit prendre part à la conversation. Cette espèce de moquerie mit en colère l'homme auquel elle s'adressoit; en province, on ne se fâche pas plus facilement qu'à Paris, mais on le témoigne avec moins de finesse,

c'est-à-dire, avec plus de franchise. L'homme piqué, déconcerté un moment, reprit vivement la parole; et s'adressant à Aurore : Oui, Mademoiselle, dit-il, une *éducation parfaite* peut se recevoir dans tous les pays; car on peut acquérir partout un caractère obligeant et doux, des manières simples et modestes, de la bienveillance sans coquetterie, de la dignité sans morgue et sans sécheresse, et une instruction solide, et tout cela vaut bien des talens frivoles, dont il est vrai que les meilleurs maîtres n'existent qu'à Paris. Par exemple, cette charmante créole sait parfaitement le grec et le latin.... Bon Dieu! le grec et le latin! s'écria la marquise avec un rire aussi bruyant que forcé : cela est admirable! Le grec et le latin! voilà Melvil tout à fait justifié. Comment résister à une

telle séduction! le grec et le latin!... Écoutez-donc, marquise, interrompit la présidente, écoutez à votre tour mon joli roman, je suis sûre qu'il vous charmera. Comme nous vous le disons, Melvil, refusé, a conservé tout son amour, toute son admiration; il part pour Paris, dans l'espoir de se guérir; rien n'y fait, il revient avec sa grande passion, mais il trouve un rival dans ce jeune Alphonse....—Ah! je savois cela....—Vous le savez mal; car Mélanie, loin de former *une intrigue* avec ce jeune homme, charge Melvil de lui parler raison, de lui faire entendre qu'elle ne fera jamais la folie d'épouser un enfant....—Elle charge Melvil de lui dire cela? Joli manége! et bien fin!.... — Melvil parle au jeune homme, ce jeune homme tombe dans une frénésie de jalousie, dans une vraie

rage..... — On lui avoit ordonné de jouer ce rôle-là, pour ranimer l'amour éteint de Melvil..... — Il *joue* si bien le jaloux, qu'il insulte Melvil et le force de se battre.... — J'imagine qu'il n'y a pas eu de sang répandu.... — Pardonnez-moi, le jeune Alphonse s'est précipité sur Melvil avec une telle fureur, qu'il s'est enferré dans son épée; il est tombé dangereusement blessé et baigné dans son sang. — Une femme cause d'un duel! quelle horreur!... Madame, permettez, dit la vieille comtesse de*** en s'adressant à la présidente, *permettez*, l'histoire est parfaitement vraie, je le sais de bonne part; mais il me semble que c'est au pistolet qu'ils se sont battus..... — Eh! non, Madame, jamais Melvil n'auroit voulu tirer sur un enfant de dix-sept ans..... Mais, Madame, reprit la com-

tesse, voilà le beau, Melvil a jeté son pistolet dans un fossé..... — Mais, Madame, Alphonse a été grièvement blessé.... — *Permettez*, le pistolet jeté est parti; la balle, par ricochet, a atteint le jeune homme..... — La balle s'est élancée du fond d'un fossé.... *Permettez*, Madame, reprit la comtesse avec humeur, cela est possible.... Cette discussion qui interrompoit une histoire intéressante, impatienta tout le monde, à l'exception de la marquise et de sa fille, qui en firent beaucoup de moqueries; on engagea, non sans peine, la comtesse à se taire, rien ne put l'empêcher de murmurer, et de répéter tout bas à ses voisins, qu'elle étoit certaine qu'Alphonse et Melvil s'étoient battus au pistolet; et la présidente reprenant son récit : Melvil, dit-elle, se conduisant en vrai chevalier français, a pris Al-

phonse évanoui dans ses bras, l'a porté dans sa voiture, et l'a conduit dans son château; là, il lui a prodigué les plus tendres soins : les deux rivaux, réunis par un amour également malheureux, sont devenus amis intimes; ils ont pris la résolution de s'éloigner pour long-temps de l'objet d'une passion sans espérance; Melvil se charge de la fortune d'Alphonse, et l'emmène à Paris. Tout cela est sublime, dit la marquise, il n'y manque qu'un peu plus de vraisemblance. On m'a conté cette histoire, poursuivit-elle, d'une manière fort différente; on assure que Dormeuil, ayant découvert l'intrigue de sa nièce et de son fils, a prié Melvil d'emmener ce jeune homme à Paris, et que de là on doit l'envoyer aux îles. Quoique cette histoire ne fût ni croyable, ni romanesque, elle fut appuyée par

deux ou trois jeunes femmes, que le bruit de la beauté de Mélanie importunoit. Quelques hommes prirent le parti de la charmante créole; les médisances, les contes calomnieux dégénérèrent en dispute, et c'est ce qui se passe tous les jours à Paris, ainsi qu'en province.

CHAPITRE XII.

Melvil et son jeune ami arrivèrent à Paris, un dimanche, à trois heures après-midi, sur la fin du mois de juillet; ils traversèrent Paris sans qu'Alphonse donnât un seul signe d'admiration ou de surprise; le chagrin et la fierté blessée le rendoient également misanthrope et dédaigneux. La maison de Melvil étoit

située aux Champs-Élysées; et Melvil montrant à Alphonse les Tuileries : Regardez donc, lui dit-il, le palais de nos rois, et le plus beau de l'Europe. *De nos rois?* dites-vous, reprit Alphonse avec un sourire amer; moi, je n'ai point de roi, les proscrits n'ont ni souverains, ni patrie.... — Cependant il faut, dans toutes les situations, servir l'un et l'autre....— On me le défend, on rejette mes services. — Il est plus d'une manière d'être utile à son pays; à l'exception d'une seule, vous les aurez toutes. — Convenez qu'une seule exclusion dans ce genre est odieuse, insupportable.... — Et même, très-mauvaise en politique. Comme je vous dirai toujours la vérité, comme vous savez que je voudrois pouvoir vous adopter publiquement pour mon fils, je ne vous dissimulerai pas mes opi-

nions. Je trouve que, pour l'intérêt des bonnes mœurs, la loi doit être sévère pour les enfans naturels, c'est-à-dire, qu'elle doit les priver de tous les droits, de toutes les relations de parenté et de famille. Il me paroît juste qu'ils ne soient d'aucune manière assimilés aux enfans légitimes, et qu'ils apportent en naissant une tache originelle, relativement à toute la famille de leurs père et mère; car leur naissance est un tort et un outrage des auteurs de leurs jours à l'égard de ces familles. Cette disgrâce trop fondée doit jeter une sorte de défaveur dans le monde sur ces enfans malheureux : d'ailleurs, si les fautes graves d'un père ne peuvent influer sur le sort des enfans, il faut aussi, par une conséquence nécessaire, dire que l'infamie même des parens ne sauroit rejaillir sur leurs

descendans. Voilà un beau droit accordé aux fils des banquerontiers, et à ceux dont les pères exercent les plus viles et les plus odieuses professions. En même temps, voilà un noble héritage enlevé aux enfans des héros et à ceux des bienfaiteurs du genre humain; car qui ne se ressent en rien du blâme qu'a mérité son père, ne sauroit participer à la gloire qu'il peut acquérir; mais le malheur des enfans illégitimes doit s'arrêter là: disgraciés dans leurs familles, ils ne devroient pas l'être dans l'état. Le souverain, père des orphelins, doit l'être aussi de ceux que n'osent reconnoître leurs parens; ils sont ses sujets, et ont droit comme les autres à sa protection: la justice et la politique prescrivent également d'accepter les services qu'ils sont en état de rendre à la patrie. Alphonse ne ré-

pondit rien, on entroit dans la maison de Melvil.

Le moment le plus triste, après une séparation douloureuse, est celui où l'on arrive dans le lieu où l'on doit se fixer : on a été distrait durant la route; mais parvenu au terme du voyage, on mesure avec effroi l'étendue entière de la distance; tout paroît morne et froid dans l'habitation nouvelle où l'on va passer ce temps d'exil, tout y serre le cœur, parce que rien n'y ressemble au séjour chéri qu'on a quitté!.... Comme on s'y trouve appesanti, désœuvré! il semble qu'on n'y reprendra jamais le goût de l'occupation.... Alphonse erroit tristement dans son appartement, pour se soustraire au chagrin de voir défaire ses malles, car tout cet appareil d'un long établissement lui perçoit l'âme. Le fidèle Narcisse

qu'avoit voulu lui donner Mélanie, s'emparoit des armoires et des commodes; il jouissoit seul du plaisir de parcourir et d'admirer le plus charmant logement; son air satisfait, affairé, augmentoit encore l'humeur d'Alphonse. Finissez donc, lui disoit Alphonse, vous remplissez toutes les chambres; je ne sais où me placer, je vous trouve partout.... Mais, Monsieur, dit Narcisse, si vous alliez dans votre petit cabinet qui est tout arrangé et si joli!.... Vous n'y êtes pas encore entré.... — Un cabinet à Paris?.... comme je m'y déplairai, en me rappelant celui que j'avois!.... — Ah! Monsieur, celui-ci vaut bien mieux, et la vue en est si belle, si gaie!.... Dans notre petit bois on n'y rencontroit personne, et dans ces Champs-Élysées il passe un monde!... Ah! que c'est beau!.... A ces mots,

Alphonse haussa les épaules, il soupira et tourna le dos à Narcisse. Cependant, pour se débarrasser de lui, il alla dans ce cabinet si vanté : en entrant, le premier objet qui frappa ses regards, fut une petite table à écrire, neuve et très-simple, mais absolument semblable à celle qu'il avoit laissée en Franche-Comté dans son cabinet, don précieux de Mélanie!.... même forme, même couleur, même mécanique inventée par Mélanie ; un pupître et une écritoire tenant à la table.... Alphonse, étonné, s'approche, il voit une inscription tracée en lettres d'or sur l'écritoire, et il lit ces mots : *Pour l'amitié et pour l'étude*..... Il reconnoît Mélanie, mais il ne conçoit pas comment elle a pu faire transporter cette table si promptement à Paris. Comme il réfléchissoit là-dessus, en contem-

plant la table avec attendrissement, il entendit derrière lui un grand éclat de rire; c'étoit Narcisse qui s'avança en disant: Eh bien! Monsieur, vous doutiez-vous de cela? — Mais, Narcisse, comment a-t-on pu transporter cette table? — Dans votre malle, Monsieur. — Dans une malle? — Oui, Monsieur, elle a été faite pour cela, les pieds se démontent, ils sont à vis, le dessus se partage en deux.... Tenez, vous allez voir.... A ces mots, Narcisse saisit la table, et rien ne peut l'empêcher de la démonter entièrement, ce qui fut assez long; car, à chaque pièce qu'il détachoit, il s'arrêtoit en regardant son maître pour jouir de son étonnement; ensuite il remonta la table. Alphonse le renvoya, s'assit devant cette table, et moins irrité, moins mécontent, plus attendri, il se mit à écrire à Mélanie!...

CHAPITRE XIII.

Le lendemain de bonne heure, Melvil entra dans sa chambre: Mon ami, lui dit-il, je viens vous proposer une chose qui vous paroîtra bien frivole, mais qui cependant est nécessaire; c'est de prendre un maître de danse.... Vous savez, dit Alphonse, que je n'ai nulle envie de plaire.... — Oui, mais il faut ne pas déplaire. — Quoi! je déplairai parce que je ne saurai pas danser? Quelle idée vous me donnez du monde!.... — Écoutez, mon cher Alphonse, si vous voulez avoir l'esprit toujours juste, ne vous pressez jamais de juger sur un premier aperçu. Soyez certain d'une chose, c'est qu'en général, les esprits satiriques sont faux, parce

qu'ils ne veulent voir que le côté ridicule des objets ; et quand le ridicule manque, ils savent le créer, ce qui est toujours facile et sans danger ; car l'injustice qui fait rire, trouve un grand nombre d'approbateurs, et ne révolte personne. La proposition que je viens de vous faire, vous donne du grand monde la plus mauvaise opinion ; mais dites-moi, si, méprisant tout usage, vous paroissiez dans un cercle avec un habit gothique, de la forme de ceux qu'on portoit du temps de Louis XIV, pensez-vous qu'on eût tort de se moquer de vous ? — Non, sans doute. — On peut dire pourtant qu'il est *bien frivole* de se moquer d'un habit. Quoique le principe au fond soit vrai, un bon esprit n'en sentira pas moins qu'il faut se conformer aux usages universellement reçus,

et qu'il est puéril et ridicule de se faire remarquer par de petites singularités bizarres ou désagréables. Revenons au maître de danse : par une convention générale, il est reçu qu'une certaine manière de marcher, de saluer, de se présenter dans un salon, un certain maintien, annoncent de la réserve, de la douceur, de la politesse, de la modestie et une bonne éducation ; il est donc désirable d'avoir ce maintien et ces manières qui préviennent favorablement, et c'est ce qu'un bon maître à danser sait donner. Si vous aviez quarante ans, vous pourriez paroître dans le monde sans y être aperçu, il suffiroit de vous tenir à l'écart ; mais vous êtes dans la première fleur de la jeunesse, vous avez une jolie figure, on vous regardera, on vous examinera ; il faut donc que votre personne n'offre

rien d'extraordinaire : sans aucun désir de plaire, on doit au moins désirer de ne pas donner de soi une opinion désavantageuse. — J'entends, cet extérieur de convention, cet extérieur uniforme sert à voiler des défauts et des vices, et à tromper les observateurs. — Le monde n'a-t-il pas raison d'exiger les apparences des qualités sociales ? et n'a-t-il pas une bienveillance aimable, lorsqu'il veut bien juger sur ces apparences, et conserver cette opinion jusqu'à ce que la conduite les démente ? — Vous aimez le monde. — Je l'avois quitté avant de vous connoître, et je n'y rentre que dans l'espoir de vous être utile. D'ailleurs, j'ai reconnu que presque tous les moralistes et ceux qui se piquent le plus de bien connoître le monde, le voient beaucoup trop en noir, et

le calomnient souvent. — N'êtes-vous pas sûr que je suivrai toujours vos conseils?.... Je prendrai un maître de danse.

Le soir, Melvil conduisit Alphonse à l'Opéra; ce spectacle magique fit une vive impression sur Alphonse; mais la musique attriste les cœurs souffrans, elle augmenta la mélancolie d'Alphonse, et ce spectacle brillant ne servit qu'à lui faire regretter davantage l'innocence et le charme des plaisirs qu'il avoit goûtés dans la solitude dont on venoit de l'arracher. Le lendemain, on le mena à la Comédie française; on jouoit Cinna. Ce fut alors qu'Alphonse éprouva un véritable étonnement; transporté, hors de lui, il jouit du plaisir inexprimable d'entendre, pour la première fois, et avec toute sa raison, ce chef-d'œuvre (c'étoit pour

lui une première représentation), et l'élévation de son âme lui en fit sentir toute la sublimité. Combien de fois les impressions qu'il recevoit lui retracèrent le souvenir de Mélanie ! Le cœur peut-il s'émouvoir et s'élever, sans s'élancer par un mouvement naturel vers l'objet qu'on aime ? Sentir fortement de quelque manière que ce puisse être, c'est se le rappeler. Pour les âmes vulgaires, les plaisirs sont des distractions et produisent l'oubli ; pour les âmes capables d'un grand attachement, toutes les émotions violentes sont des souvenirs.

CHAPITRE XIV.

MELVIL, en arrivant à Paris, s'étoit rendu chez le duc d'Olmène; mais ce dernier étoit dans une de ses terres, et ne devoit revenir que dans deux mois. Melvil, qui vouloit, non lui écrire, mais lui parler, résolut de l'attendre. Pour accoutumer un peu Alphonse au monde, Melvil le mena dans deux ou trois maisons; il le présenta comme un jeune homme qu'il chérissoit, dont il s'étoit chargé, et qui alloit être placé d'une manière honorable et avantageuse. Alphonse fut parfaitement accueilli; on demanda avec insouciance quels étoient ses parens: Melvil répondit seulement qu'ils étoient créoles; on ne

poussa pas plus loin les questions. En province, où la dissipation est moins grande, où les prétentions à l'esprit et aux talens sont moins étendues qu'à Paris, on est fort curieux des origines ; à Paris, on ne les recherche, que dans les cas de rivalité, d'intérêt ou de prétentions. En tout temps, dans les sociétés particulières du grand monde, on a été fort indifférent sur la naissance de ceux qu'on y voyoit débuter ; il s'agissoit, pour être bien traité, de montrer des sentimens nobles, d'avoir un bon ton, du naturel et une conversation aimable. Rien ne rapproche des principes sur l'*égalité*, comme le désir de plaire, de s'amuser, et comme la manie du bel esprit et des arts. Nos aïeux mettoient un grand prix à la naissance ; c'est qu'ils n'écrivoient pas, ne faisoient

point de vers, et ne se piquoient nullement d'être connoisseurs en musique et en peinture : les prétentions dans ce genre, fondées ou non, ont beaucoup plus servi à rapprocher et à confondre les diverses classes de la société, que tous les systêmes philosophiques et politiques. Cependant le duc d'Olmène, comme on l'avoit annoncé, revint à la fin du mois de septembre. Melvil aussitôt lui écrivit pour lui demander un rendez-vous, qui lui fut accordé sans délai : Melvil, sans préambule, dit au duc qu'ayant voulu épouser Mélanie, il avoit reçu d'elle la confidence de sa situation. Néanmoins Melvil eut l'air d'ignorer entièrement tous les détails de cette histoire déplorable ; il assura que Mélanie lui avoit seulement révélé le secret de la naissance d'Alphonse. A ce dis-

cours, le duc parut aussi surpris qu'embarrassé ; il se vanta beaucoup des offres qu'il avoit fait faire à Dormeuil, relativement au jeune Alphonse, et même il en exagéra prodigieusement la générosité. Melvil feignit de le croire, et lui dit qu'enfin Dormeuil et Mélanie acceptoient ces offres, et lui envoyoient Alphonse dont ils remettoient le sort et la fortune entre ses mains. A ces mots, le duc fronça le sourcil ; Melvil poursuivant son récit : Vous avez, dit-il, à acquitter une dette bien sacrée, et il est bien juste que votre générosité répare, autant qu'il est possible, une séduction qui a dû vous coûter tant de remords, puisque la jeune personne si bien née qui en fut l'objet, n'avoit que treize ans !.... Assurément, reprit le duc avec une extrême confusion ; cette faute, la

seule de ma vie, m'a causé de cuisans regrets.... — Vos sentimens religieux et votre probité m'en assurent : ainsi, je suis certain que vous recevrez ce jeune homme avec attendrissement ; d'ailleurs il est charmant, rempli d'esprit et de vertus. Vous pouvez, en l'attachant à vous, en l'emmenant à Vienne, le faire entrer dans la carrière diplomatique. — Je me flatte qu'il ignore que je suis son père ? — Il sait seulement que Mélanie est sa mère ; cette mère infortunée lui a persuadé que l'auteur de ses jours n'existe plus depuis longtemps, et elle désire, par-dessus toutes choses, qu'il conserve toujours cette erreur ; de mon côté, j'ai promis sur ce point le plus inviolable secret, et vous êtes bien certain que je serai fidèle à ma parole. — Ce secret est de la plus haute importance

pour l'honneur de la famille de Dormeuil, et pour le repos de la mienne. Et pour votre réputation, ajouta Melvil indigné; mais soyez sans inquiétude, poursuivit-il en se levant, Mélanie a reçu ma parole d'honneur, et je vous la donne.... Il suffit, dit le duc, j'y compte.... Je vous amènerai demain matin le jeune homme, reprit Melvil..... — Demain ?..... — Vous le verrez, j'en suis sûr, avec émotion.... — Ah ! sans doute.... — Ainsi, à demain, à dix heures précises. En disant ces paroles, Melvil, sans attendre de réponse, se hâta de sortir du cabinet, laissant le duc outré de se trouver engagé, aussi directement, à se charger de cet enfant illégitime, pour lequel son âme ardente, mais dépravée, n'éprouvoit aucun sentiment; et l'idée qu'un homme tel que Melvil, connoissoit

l'une des plus mauvaises actions de sa vie, mettoit le comble à son chagrin.

Le duc d'Olmène, corrompu dès sa première jeunesse, avoit cette vivacité de sensations, cette ardeur dans le sang, que tant de gens prennent pour une grande sensibilité. Il étoit susceptible d'engouement, d'enthousiasme et de sentimens très-passionnés, mais dont la source n'étoit pas dans son cœur; la vanité seule pouvoit enflammer son imagination. Il joignoit, depuis quinze ans, à tous ces vices la plus odieuse de toutes les faussetés; un intérêt puissant l'avoit jeté dans une horrible hypocrisie. Il avoit eu un frère aîné, possesseur d'une grande fortune, homme vertueux, d'une extrême dévotion, qui, devenu veuf de bonne heure, et portant toute

son affection sur une fille unique, avoit montré hautement la ferme décision de n'accepter pour gendre qu'un jeune homme élevé dans ses principes. Le duc, qui dans son cœur dévoroit l'immense héritage de son frère, affecta, dès l'enfance de la jeune Herminie (c'étoit le nom de sa nièce), une austère réforme dans ses mœurs et dans sa conduite. Il avoit un fils unique, plus jeune de deux ans qu'Herminie; le duc s'embarrassa fort peu de lui donner les principes qui forment la base d'une véritable piété, mais il le fit élever dans l'observance exacte de toutes les pratiques religieuses. Ce fut ainsi que le duc séduisit son frère, qui, en mourant, lui confia la tutelle de sa fille, et sans prescrire le mariage avec le jeune d'Olmène, témoigna dans son testament le désir de cette

alliance. Cependant il exhortoit sa fille à n'épouser son cousin que lorsque ce dernier auroit atteint l'âge de vingt et un ou vingt-deux ans, afin qu'elle fût en état de juger si sa conduite dans le monde répondoit à l'éducation qu'il recevoit. Ce jeune homme, quand son oncle mourut, n'avoit que quatorze ans. Herminie venoit d'atteindre sa seizième année. D'après le testament de son père, elle se remit entre les mains du duc d'Olmène, son oncle et son tuteur. Elle y étoit depuis cinq ans, et elle avoit vingt et un ans lorsque Alphonse arriva à Paris. Le lendemain matin, Alphonse, prévenu qu'un grand seigneur, prêt à partir pour Vienne, alloit l'attacher à cette ambassade, se laissa conduire par Melvil, et fut présenté au duc d'Olmène. Ce dernier, s'apercevant que Melvil l'exa-

minoit avec curiosité, feignit une sorte d'attendrissement, mais de manière cependant à ne pas étonner Alphonse. Au fond, en voyant ce beau jeune homme d'une figure si noble et si intéressante, il eut un mouvement de vanité qu'il prit pour un sentiment paternel : il parla à Alphonse de la manière la plus obligeante ; Alphonse répondit d'un ton glacial, mais modeste et respectueux ; et il fut convenu qu'Alphonse viendroit, sous trois jours, s'établir chez le duc. Lorsqu'Alphonse et Melvil se retrouvèrent en voiture, Melvil demanda à son ami s'il étoit content du duc. Il m'a bien traité, répondit Alphonse ; mais il a une physionomie repoussante ; son regard a quelque chose de faux et de sinistre. — Il a beaucoup de mérite ; quand vous le connoîtrez, vous vous attacherez à

lui. — Je ne le crois pas, et je vous avoue que c'est avec une répugnance extrême que je vous quitterai pour aller m'établir dans cette maison étrangère, où tous les habitans me sont inconnus. — J'ai obtenu pour vous ce que le duc ne feroit pour aucun autre jeune homme : vous aurez le titre de secrétaire attaché à l'ambassade, vous serez logé chez lui, vous mangerez à sa table, quoiqu'il ait dans sa maison deux jeunes personnes qui devroient naturellement en écarter (du moins de l'intimité) un homme de votre âge. J'ai répondu non-seulement de vos mœurs, mais de votre parfaite réserve. — Vous pouvez être assuré que je ne jetterai pas les yeux sur ces jeunes personnes, et que je n'approcherai pas d'elles. Qui sont-elles ?

L'une est la nièce et la pupille du

duc, destinée à épouser le jeune comte d'Olmène. Elle a vingt et un ans; sans être belle, elle a une figure agréable et une taille élégante et noble. Elle a beaucoup d'esprit, un caractère tout à fait formé et très-décidé : on l'appelle Herminie. L'autre, nommée Zoé, est une parente à un degré très-éloigné de la duchesse: elle n'a que quinze ans; elle est naïve et jolie; la duchesse l'a recueillie et l'élève par bienfaisance. — Et le fils du duc, le comte d'Olmène, quel caractère a-t-il? — Je le connois peu. On vante la décence de sa conduite; d'ailleurs il a une belle figure, un ton parfait et des manières fort distinguées. Enfin vous trouverez encore là le gouverneur du jeune d'Olmène, un homme de lettres très-instruit. Voilà l'intérieur de la maison.... — Je prévois que je ne me

plairai point avec tous ces gens-là ; mais n'importe, j'y ferai mon devoir.

CHAPITRE XV.

Alphonse, conduit par son ami, fut enfin installé chez le duc. Melvil, à une heure après-midi, le laissa tête à tête avec le duc. Alphonse se sentit embarrassé, le duc lui fit signe de s'asseoir, et ensuite il le questionna sur son éducation. On m'a dit, poursuivit-il, que vous savez parfaitement le grec; l'abbé, gouverneur de mon fils, est un homme très-savant; voulez-vous en ma présence expliquer quelque chose avec lui ? Volontiers, répondit Alphonse. A ces mots, le duc sonne; l'abbé est demandé, avec un livre grec. Il arrive sans

livre, en disant qu'il n'en a plus dans cette langue, depuis que M. le comte a fini ses études. Eh bien ! dit en riant le duc à Alphonse, parlez-lui grec. Aussitôt Alphonse se met à parler grec avec une extrême facilité. L'abbé ne peut répondre, ni même comprendre : il soutient qu'il est fort inutile de parler une langue morte, et que d'ailleurs Alphonse prononce mal. Voilà de quoi vous ne pouvez juger, dit le duc, puisque vous ne parlez point cette langue. Mais ; Alphonse, poursuivit-il, savez-vous écrire le grec ? Pour toute réponse, Alphonse s'approche du bureau du duc, prend une plume, un morceau de papier, et il écrit rapidement quelques lignes ; ensuite il les présente à l'abbé, et lui dit : Voilà des vers d'Homère ; j'imagine, Monsieur, ajouta-t-il en souriant malignement,

que vous ne les trouverez pas lisibles. Non certainement, s'écria l'abbé outré de dépit, non-ils ne le sont pas; il m'est impossible d'en lire un seul mot. Je n'en doutois, repartit froidement Alphonse. Mais, poursuivit-il en s'adressant au duc, je vous supplie, Monsieur, de montrer ces vers à quelqu'un qui sache le grec; on vous dira que les caractères en sont très-régulièrement formés. C'étoit en effet ce que pensoit l'abbé lui-même; mais n'étant pas sûr de les bien expliquer, il aima mieux dire qu'il ne pouvoit les lire. La réponse d'Alphonse mit le comble à sa colère; le duc prit une grande admiration pour la science de ce jeune homme, qui confondoit un grave instituteur. En même temps il étoit un peu piqué de voir ainsi déjoué celui dont il avoit tant vanté le

profond savoir, et qui avoit eu l'honneur d'élever et de former l'héritier de sa maison. Enfin, en voyant que l'abbé n'étoit rien moins qu'un bon *helléniste*, il avoit aussi le chagrin de découvrir que le comte d'Olmène ne savoit sûrement pas le grec. Néanmoins il se rappeloit avec assez de complaisance dans ce moment qu'il étoit le père de ce jeune homme qui paroissoit avoir fait de si bonnes études. Allons, l'abbé, dit-il en souriant, vous voilà battu par un écolier. L'abbé répondit avec aigreur en niant la victoire d'Alphonse ; et ce fut ainsi que ce dernier, en débutant dans cette maison, s'y fit un ennemi irréconciliable ; car un pédant humilié ne pardonne jamais. Un quart d'heure avant le dîner, le duc se rendit chez la duchesse, et lui présenta Alphonse. Elle en étoit pré-

vente, et de l'intérêt extrême que prenoit à lui Melvil. Comme elle n'avoit pas approuvé que le duc attachât à l'ambassade un aussi jeune homme, elle l'accueillit très-froidement, c'est-à-dire qu'elle se contenta de soulever la tête, et elle se remit à faire de la tapisserie. Cependant, quoiqu'elle l'eût à peine regardé, elle avoit fort bien remarqué sa bonne mine et sa jolie figure : c'est une chose que les femmes aperçoivent toujours en un clin-d'œil. La duchesse fut très-scandalisée de voir s'établir chez elle un jeune homme d'une tournure aussi noble et aussi élégante que celle de son fils ; elle se piquoit d'austérité, et elle se promit bien de défendre à Herminie et à Zoé de parler à cet étranger. En attendant la défense, les deux jeunes personnes, assises auprès de la du-

vait qu'un domestique sans livrée; je jugeai que son rang n'avait rien qui méritât un respect particulier, elle me paraissait jeune & belle, il n'en fallut pas davantage pour m'assurer de mon sort. Souvent Lord Clarendon, en lui donnant la main, s'arrêtait un moment sur le perron & lui parlait à l'oreille, quelquefois il se trouvait dans la cour pour la recevoir..... Hélas! qu'il était loin de penser, que noyée dans les pleurs, accablée de désespoir, j'épiais ainsi, dans le calme de la nuit, ses actions secrettes! Le supplice de la jalousie me donna de nouveau le besoin de parler; je ne pouvais rien savoir de mes gens qui n'avaient plus de communication avec ceux de Lord Clarendon, ils m'apprirent seulement que l'on fesait souvent de la musique chez lui; il ne m'était pas possible de l'entendre; Lord Clarendon avait changé d'appartement, & logeait à l'autre extrêmité de la maison; mais avertie des jours où se donnaient les concerts, jobservai qu'alors

la Dame inconnue venait toujours, & je ne doutai point qu'elle ne fût l'objet de ces fêtes. Je ne pus me taire avec le Comte d'Elby, je l'interrogeai sur la personne qui troublait mon repos, je la lui dépeignis parfaitement, &, sans lui faire de confidence, je hasardai quelques questions. Il sentit bien mes motifs, il parut craindre de me répondre, & comme j'insistais, que me demandez-vous, dit-il, le nom seul de cette femme va vous porter un coup mortel. Je m'attends à tout, m'écriai-je, parlez, je l'exige. Eh bien, reprit-il, c'est Ophélia !.. O ciel, interrompis-je, une courtisanne !.. Je n'en pus dire davntage, un ruisseau de pleurs me coupa la parole. Le Comte, loin de chercher à me consoler, acheva par son silence de me confirmer mon malheur. Eh quoi ! repris-je, c'est Ophélia qui me remplace dans le cœur de Lord Clarendon ? *Vous remplacer !* répondit le Comte, ah ! sans doute, vous ne pouvez le croire ; mais cette femme aussi dangereuse que célèbre peut acquérir

facilement un empire passager.... Oui, je sais, interrompis-je, qu'elle joint l'esprit à la beauté, & qu'elle possède les talens les plus séduisans; mais comment une personne d'un tel caractère peut elle inspirer une grande passion? & comment les sœurs de Lord Clarendon peuvent-elles approuver un semblable égarement? car elles l'autorisent par leur présence, elles sont les témoins & sans doute les confidentes de cette criminelle intrigue; & tandis qu'elles blâment la conduite de leur infortunée belle-sœur, elles se trouvent à toutes les fêtes que leur frère donne à sa maîtresse. J'ai vu même la tante de Lord Clarendon, l'austère Lady Névil, venir à ces scandaleux soupers.... A ces mots, le Comte d'Elby prit la parole pour me protester qu'il ne croyait pas qu'Ophélia fût encore la maîtresse de Lord Clarendon, & que l'on n'avait commencé à soupçonner les sentimens de ce dernier que depuis fort peu de tems; il ajouta que ses soupers ne paraissaient arrangés que pour l'amusement

des femmes de la société de Lord Clarendon ; qu'Ophélia reçue & accueillie dans beaucoup de maisons comme femme à talent, n'avait été admise qu'en cette qualité, qu'elle y apportait une grande décence extérieure, & ne semblait se trouver là que pour chanter & jouer du clavecin ; qu'ainsi, loin qu'elle eût l'air de recevoir des hommages, c'était elle qui fesait tous les fraix de l'agrément de ces soirées, & que ces fêtes ne paraissaient être données qu'aux femmes amusées par ses talens. Au reste, poursuivit le Comte, il y a long-tems que ces soupers me déplaisent, & que j'ai cessé de m'y trouver. Une explication si peu satisfesante ne fit qu'irriter ma douleur, afin de m'y livrer sans contrainte, j'inventai bientôt un prétexte pour me débarasser du Comte d'Elby. Je passai plus de huit jours sans vouloir le recevoir ; je trouvais un funeste plaisir à m'abreuver de mes larmes, à me désespérer sans distraction & sans mesure ; je me peignais Lord Clarendon,

cet objet uniquement aimé, me rejetant, me sacrifiant, m'oubliant, pour s'abandonner tout entier à la passion la plus avilissante ; je me le représentais aux pieds de ma rivale, aussi tendre, aussi heureux que je l'avais vu jadis aux miens. Son idée ne s'offrait plus à moi que sous cette image cruelle ; & malgré sa barbarie, son inconstance & tous ses torts, je ne pouvais ni me guérir, ni même encore en former le projet. Etrange sentiment que l'amour ! il ne peut naître sans l'estime, & cependant il lui survit. Si je n'avais pas cru Lord Clarendon plus sensible encore qu'il ne me paraissait aimable, il est bien certain que je ne l'aurais jamais aimé, & le moment qui lui ravit à mes yeux tout ce qui m'avait attaché, me détrompa sans me guérir. Noble & sainte amitié, si tu t'égares dans tes choix, du moins la raison ne t'offre pas en vain ses clarté-salutaires ! Lorsqu'on ouvre les yeux sur la conduite d'un infidèle ami, l'on peut donner des larmes à l'erreur si chère qu'on

a perdue, mais on cesse d'aimer; voilà le sentiment de tous les tems, de tous les âges, lorsqu'il est approuvé par la raison, il est inaltérable & pur comme la vertu qui le produit.

Parmi tous les regrets qui déchiraient mon cœur, j'en éprouvais un sur-tout bien amer, celui d'avoir depuis long-tems négligé des talens pour lesquels Lord Clarendon avait un goût passionné. La jalousie me donna le desir de surpasser ma rivale; cette émulation dénuée d'espérance, ne pouvait que me distraire & non me consoler. Je fis accorder mon clavecin, & je repris mes pinceaux. Je travaillais sans relâche, & la présence même du Comte d'Elby ne pouvait m'empêcher de me livrer toute entière à ces occupations. Un jour qu'il admirait un tableau que je venais de finir, je lui demandai en rougissant, s'il ne connaissait point de femme qui peignit mieux. Non, répondit-il, Ophélia ne peint pas mieux, & ne compose pas aussi bien. Ah! repris-je en soupirant, vous répondez à ma pensée,

mais votre amitié me flatte peut-être. Il n'est pas possible, dit-il, d'avoir le projet de vous tromper, & si jamais je devenais coupable d'un tel crime, loin que ce fût l'effet d'un dessein prémédité, ce ne serait que le résultat d'une suite d'erreurs & de mal-entendus. Cette réponse me parut fort simple, j'étais bien loin d'en comprendre le véritable sens.

Je continuais toujours de passer une partie des nuits à ma fenêtre, & j'observai avec plaisir qu'Ophélia ne paraissait plus. J'en parlai au Comte qui me dit qu'elle était à Bath. La joie que me causa cette nouvelle, ne fut pas de longue durée, car quelques jours après, j'appris que Lord Clarendon venait aussi de partir pour Bath, & qu'il y resterait un mois. Cette confirmation de mon malheur acheva de m'accabler; dans l'excès de ma douleur, je formais successivement mille projets extravagans, qui se détruisaient les uns les autres; enfin il me prit tout-à-coup un violent desir de visiter le cabinet de Lord Clarendon pen-

dant son absence. Ce cabinet situé au rez-de-chaussée près d'un petit jardin & à côté du sallon, avait toujours été le lieu d'étude de Lord Clarendon, même avant qu'il eût changé d'appartement. Il n'y recevait personne, & dans un tems plus heureux ; j'avais seule la permission d'y entrer, J'en possédais encore une clé ; j'imaginai que pouvant s'y enfermer par des verroux, on n'aurait pas eu la précaution d'en faire changer les serrures, & je me décidai à y aller la nuit même. J'avais vu placer mon portrait dans ce cabinet, je voulais sur-tout savoir s'il y était encore. Lorsque je supposai tous les domestiques profondément endormis, je pris une lanterne sourde, j'ôtai mes souliers, & n'ayant pour vêtement qu'un corset & un jupon de mousseline, je descendis doucement l'escalier ; il fallait traverser le sallon que je trouvai ouvert. Arrivée dans cette pièce, j'examinai avec curiosité tout ce qu'elle contenait, & j'y remarquai en soupirant un clavecin que je n'y avais jamais vu. Je devinai facile-

ment qu'il n'était placé que pour Ophélia, & mes yeux se remplirent de larmes. En continuant de regarder autour de moi, j'apperçus un grand tableau, je m'en approchai, & je reconnus mon portrait qu'on avait ôté du cabinet pour le placer là. Cette vue m'émut & me surprit, & mon premier mouvement fut d'éprouver quelque joie, car je pensai que Lord Clarendon, en exposant cette peinture à tous les yeux, prouvait du moins qu'il n'avait pas entièrement renoncé à moi, & qu'il me conservait son estime. Je considérai ce tableau comme si je ne l'avais jamais vu. Je lui aurais desiré une perfection que j'y cherchais vainement. J'y découvrais avec chagrin une multitude de défauts, j'en avais été contente autrefois; mais dans ce moment je m'y trouvais enlaidie, & je m'affligeais en songeant que le peu d'agrément de cette figure, était sans doute entièrement effacé par la comparaison des charmes d'Ophélia. Enfin je m'avançai vers le cabinet; d'une main tremblante, je mis la clé dans la serrure, la

porte s'ouvrit & jentrai. Le premier objet qui frappa mes regards, fut un tableau couvert d'un voile ; un triste pressentiment ne me préparait que trop à ce que j'allais découvrir ! Malgré mon trouble & mon chagrin, je remarquai cependant avec quelque plaisir, que l'on n'avait osé mettre ce mystérieux tableau à la place qu'avait occupé mon portrait; je regardai tristement cette place vuide, qui était au-dessus du bureau de Lord Clarendon ; ce bureau toujours au même endroit, se trouvait posé de manière qu'on ne pouvait de cette place appercevoir le nouveau tableau. Je fis au moment même toutes ces observations; car l'amour presque toujours ingénieux & clairvoyant, apperçoit souvent d'un seul coup-d'œil, tout ce qui doit exciter sa jalousie, & tout ce qui peut en adoucir l'amertume. Je restai un instant immobile, comme pour rassembler toutes mes forces, ensuite je m'approchai du tableau ; alors avec autant d'émotion que de curiosité, je tirai le rideau qui cachait la peinture, &

& je vis un portrait que je ne pus méconnaître, c'était en effet celui d'Ophélia!... je m'y attendais, j'en étais sûre d'avance, mais la parfaite conviction me causa tout le saisissement de la surprise.... Ophélia, sous les traits d'une muse, était couronnée de lauriers & de roses; elle jouait de la lyre, & elle avait à ses pieds les divers attributs des arts. Cette figure me parut d'une incomparable beauté, & loin de pouvoir me flatter qu'elle fut embellie je pensais malgré moi que peut-être l'original avait encore plus de charmes. Au milieu de cette douloureuse contemplation mes regards tombèrent sur deux petites gouaches qui se trouvaient à côté du portrait. Le nom d'*Ophélia* écrit au bas de ces tableaux me les fit examiner avec attention. L'un représentait l'amour assis ayant son carquois sur ses genoux, tenant de la main gauche une palette & traçant de l'autre sur une toile avec la pointe d'une de ses fléches le profil de Lord Clarendon!.....la seconde gouache représentait les graces posant

un voile sur l'autel de l'amour; à travers ce voile léger & transparant on voyait au pied de l'autel un nid placé sur les attributs de l'amour, & dans lequel reposaient deux colombes, malgré la jalousie qui me portait à m'exagérer à moi-même les avantages que possédait Ophélia je trouvai cependant que je peignais aussi bien qu'elle; du moins dis-je, Lord Clarendon n'admirera plus ces ouvrages de ma rivale, & lorsqu'il croira les contempler, je devrai à sa prévention le bonheur d'attirer encore ses regards! en prononçant ces paroles, je décrochai les deux gouaches, je les emportai, & je sortis du cabinet. Je remontai promptement & sans bruit dans ma chambre, il était trois heures après minuit; je commençai sur-le-champ à exécuter le projet que je venais de former; je me mis à dessiner ces deux gouaches, m'attachant à les copier avec toute la fidélité possible, & à six heures du matin avant que personne fut levé je reportai les originaux dans le

cabinet. Je n'allai les reprendre les jours suivans qu'une demi-heure avant la naissance du jour, nous étions au mois d'avril, je ne travaillais à cet ouvrage que depuis cinq heures du matin jusqu'à six, afin de ne pas risquer de rencontrer quelque domestique ; mais au bout de vingt-trois jours mes copies se trouvèrent achevées, & avec une si minutieuse exactitude qu'il était impossible de les distinguer des originaux. Alors prenant une plume, grand, Dieu m'écriai-je, quel nom vais-je tracer ! ô cruel époux ! sous quel déguisement va paraître à vos yeux cette écriture qui vous fut jadis si chère !..... En parlant ainsi des larmes amères inondaient mon visage !..... j'écrivis au bas de mes copies le nom fatal d'*Ophélia*, & j'imitai parfaitement sa signature. Ensuite je détachai ses gouaches des cadres qui les renfermaient, j'y substituai les miennes, j'enfermai les originaux dans un portefeuille que je gardai, & je portai les deux tableaux de mon ouvrage dans le

cabinet de Lord Clarendon. Les veilles & tant d'agitations achevèrent d'épuiser mes forces. Accoutumée depuis longtems à passer presque toutes les nuits, j'avais absolument perdu le sommeil; j'essayais inutilement de dormir en restant la plus grande partie du jour dans mon lit, car je ne me levais communément que sur les sept heures du soir. Ce genre de vie me procurait l'avantage d'une entière solitude; depuis plus de quatre mois je n'avais reçu le Comte d'Elby que cinq ou six fois, il s'en plaignait en vain. Sa société n'était plus une consolation pour moi, & il m'était impossible de renoncer à une manière de vivre qui m'assurait une parfaite liberté.

Lord Clarendon revint de Bath après un mois d'absence, & bientôt Ophélia reparut & plus souvent que jamais. Je vis Lord Clarendon sortir un soir avec elle dans une voiture à six chevaux, & j'appris qu'il la menait dans une maison de campagne qu'il venait d'ache-

ter, sans doute pour la voir avec moins de gêne. Ma santé à la fin succomba à tant de violentes agitations. Un jour qu'en sortant de mon lit je me trouvai si mal que je fus obligée de me recoucher sur-le-champ, une de mes femmes me proposa de me veiller, je la refusai. En vérité, Milady, me dit elle, vous vous tuez. Comment? répondis-je, oui, reprit-elle, passer ainsi toutes les nuits & depuis si long-tems!.... &.... sans nulle obligation....car personne ne contraint Madame. Toutes ces précautions là ne sont guères nécessaires & donneraient plutôt à penser. Au lieu que si Milady avait un peu plus de confiance.....les choses n'en iraient que mieux. Je ne compris absolument rien à ce discours, j'en demandai l'explication; mon Dieu, Milady, reprit cette femme, on a des yeux & des oreilles....il est bien mortifiant pour moi de voir la défiance continuelle de Madame.....avec quel soin elle s'enferme la nuit dans sa chambre....mais à quoi

cela sert-il? il n'est pas difficile de deviner la vérité; quant à moi, j'ai vu dix fois Milady descendant ou remontant les escaliers au milieu de la nuit pendant l'absence de Mylord. A ces mots imaginant que cette femme m'ayant épiée, avait découvert le larcin des deux gouaches, je me contentai de lui recommander la discrétion, en ajoutant que le lendemain je lui parlerais là-dessus avec détail. Je me sentais la tête si pesante & si embarrassée que j'étais absolument hors d'état d'entrer dans une plus longue explication. Cette nuit même une fièvre ardente acheva d'épuiser mes forces; on fut chercher un médecin qui fit aussitôt avertir Lord Clarendon du danger où j'étais. Il vint, & me trouva dans les transports du délire le plus effrayant. Il me garda, me veilla & passa avec le Comte d'Elby plusieurs nuits au chevet de mon lit. Hélas! je ne pouvais jouir de ses soins, sans connaissance & presque sans vie, la fortune m'enlevait jusqu'à cette consolation qui aurait

pu peut-être réunir deux cœurs enfin éclairés par la reconnaissance & par la compassion. Cependant une crise violente décida de mon sort, & bientôt les médecins répondirent de ma guérison. Lord Clarendon dès cet instant s'éloigna du chevet de mon lit, sa place ordinaire, & caché par mes rideaux se tint à l'autre extrémité de ma chambre. Quand le retour de ma faible raison put me permettre de former une pensée & un désir, le nom chéri de Lord Clarandon fut le premier mot qui sortit de ma bouche ; le Comte d'Elby dans cet instant à côté de moi m'entendit seul, & me répondant aussitôt, voulez-vous, me dit-il, voir Lord Clarandon ? Non, non, m'écriai-je avec force, qu'il ne vienne pas, ma présence ne peut que lui être odieuse. Ces funestes paroles, dictées par la douleur, ne furent que trop entendues, & la plus aveugle prévention les interpréta pour ma perte. Lord Clarendon sortit de ma chambre sans que je susse qu'il y fût entré, & il ne reparut plus.

Ce cruel abandon imprima dans le fond de mon ame un ressentiment mêlé de désespoir & d'indignation, ce mouvement qui fut le plus violent & le plus amer que j'eusse encore ressenti. Gênée par la présence de quelques personnes de ma famille que mon danger avait rassemblé autour de moi, je n'osais parler, & dans un stupide & morne silence je considérais le Comte d'Elby : mes regards sombres & fixes exprimaient assez le trouble de mon cœur, & je croyais lire dans les siens, & sur son visage pâle & sinistre, qu'il comprenait cette muette & triste confidence. C'est ainsi que victime infortunée, arrachée au trépas, je ne revins à la vie qu'avec de nouvelles raisons de la haïr davantage. Je ne repris pas la santé, mais la fièvre me quitta ; j'assurai moi-même, pour me retrouver seule, que j'étais guérie, & je fis fermer ma porte comme de coutume. Ce jour même je fus très-étonnée de voir paraître deux femmes-de-chambre nouvelles, au lieu

de celles qui me servaient depuis mon mariage, & dont la plus âgée, protégée par l'une de mes belles-sœurs, Lady Bolton m'avait été donnée par elle. C'était précisément celle avec laquelle j'avais eu, la veille du jour où je tombai malade, l'entretien dont j'ai rendu compte, conversation dont je ne conservais alors nulle idée, car l'extrême affaiblissement de mon esprit m'ôtait à la fois la mémoire & la faculté de réfléchir. Je demandai où étaient allées mes femmes, on me répondit qu'elles m'avaient quittée, que l'une était entrée au service de Lady Bolton, & l'autre à celui de Lady Nevil, tante de Lord Clarendon. Ce procédé me parut bizarre & surprenant, mais mon apathie ne me permit pas d'en sentir les conséquences. Cependant le Comte étant venu me voir le lendemain, je l'interrogeai là-dessus; il parut étonné, devint rêveur, me répondit que ce fait lui semblait inexplicable; je cessai d'en parler, & ne me sentant même aucun besoin de me plain-

dre, dans cet état d'épuisement où l'excès de la douleur ravit jusqu'au triste espoir de la soulager en gémissant, je gardai le plus profond silence, je ne prononçai pas une seule fois le nom de Lord Clarendon. Plusieurs jours se passèrent de la sorte ; j'avais plus d'accablement que de désespoir ; mes idées étaient vagues & confuses, je n'avais ni la possibilité de les débrouiller, ni la force de m'affliger profondément. Stupide, ou pour mieux dire anéantie, mon ame n'avait plus assez de ressort pour éprouver ces douleurs aigues, ces transports violens, qui tant de fois la déchirèrent. Semblable à ces malades qui cessent presque de souffrir quand leurs blessures sont incurables ; la plaie de mon cœur, devenue mortelle, me réduisait à cet état d'affaissement où l'on perd jusqu'au sentiment de son existence & de ses maux.

J'étais encore dans cette triste végétation, lorsqu'un matin je vis tout-à-coup paraître dans ma chambre Lord

Clarendon Dans l'instant même cette vue; toujours si chère, produisit en moi la révolution la plus étonnante. Je me sentis renaître, mes idées se débrouillèrent, il me semblait que je sortais d'un long & pénible sommeil, & mon ame, en recouvrant toutes ses facultés, reprit en même tems un rayon d'espérance. Lord Clarendon, après avoit soigneusement fermé la porte, s'approcha de ma chaise longue; quand je le vis près de moi, je voulus m'élancer vers lui, ma foiblesse ne put soutenir une émotion si violente, je retombai presque sans connaissance & suffoquée par un déluge de larmes. Il me considéra d'un œil sec, & me dit d'un ton qui me glaça: j'avais à vous parler, mais vous ne me paraissez pas disposée à m'entendre, je reviendrai un autre jour. Qu'on se figure, s'il est possible, ce qu'un tel sang-froid & un semblable discours durent produire sur un cœur déjà si blessé! Jamais effet ne fut plus prompt; si j'eusse été capable de haine, je m'y

serais livrée, dans cet instant, avec autant d'emportement que j'avais su aimer. Lord Clarendon ne fut plus à mes yeux que l'objet le plus ingrat & le plus inhumain; & l'excès du mépris fit enfin taire l'amour. Une indignation violente, mais concentrée, succéda à ces mouvemens si tendres qui venaient de m'agiter; & je lui dis froidement, après un moment de silence, que j'étais prête à l'écouter. Il me répondit ces terribles paroles : vous me voyez pour la dernière fois, je ne veux ni vous importuner, ni vous tyranniser; mais l'intérêt de mon honneur & du vôtre, me force à la démarche que je fais aujourd'hui. Vous avez fui la société, elle se venge & vous accuse, on vous donne pour amant le Comte d'Elby. Croyez-moi, repris-je sans m'émouvoir, cherchez-moi d'autres crimes; cette infâme & stupide calomnie est la moins vraisemblable que vous puissiez imaginer. Elle sera démentie par le témoignage même de tous vos gens & des miens, qui diront que de-

puis plus de six mois je n'ai pas reçu cinq fois le Comte d'Elby..... Oui *le jour*, interrompit Lord Clarendon avec un sourire amer. A ces mots je restai immobile, la bouche entr'ouverte & les yeux fixés sur lui..... Je venais, poursuivit-il, avec une indulgence qu'on a rarement dans ma situation; je ne m'attendais pas à vous trouver cette intrépide audace; tant d'effronterie ne mérite aucun ménagement, sachez donc, Madame que votre conduite m'est parfaitement connue; depuis long-tems je la soupçonnais, mais je viens d'acquérir les preuves les plus complettes de votre égarement. Vos femmes, indignées de votre conduite, ont quitté votre service & déposent contre vous. Vos gens & les miens confirment leur témoignage; tous s'accordent à dire, que vous n'avez banni votre amant pendant le jour que pour le recevoir la nuit. Six domestiques de cette maison, qui vous ont épiée, vous ont vue vingt fois, pendant mon séjour à Bath, sur l'escalier au milieu

de la nuit, tenant une lanterne d'une main & de l'autre une clef, descendant ainsi dans le salon qu'il faut traverser pour aller dans le jardin, où vous vous rendiez pour y ouvrir la petite porte qui donne sur la rue; là, vous faisiez entrer votre amant..... Vous voyez, continua-t-il, que je suis bien informé. O prodige d'ingratitude! m'écriai-je. Supprimez, interrompit Lord Clarendon, supprimez ces exclamations hypocrites, elles sont absolument inutiles. Je vous ai passionnément aimée, & votre perfidie ne peut m'ôter ce souvenir, je ne veux point faire un éclat qui déshonorerait à la fois celle qui porte mon nom & l'infidelle ami qui jadis m'a sauvé la vie & dont ma sœur est l'épouse. Séparons-nous sans plainte & sans bruit, choisissez celle de mes terres que vous voulez habiter, vous y jouirez d'une parfaite liberté & de la fortune que vous avez ici. En achevant de prononcer ces paroles, Lord Clarendon me quittant aussitôt sortit précipitamment. Je restai pétrifiée d'indignation

d'indignation & de surprise. Je n'avais point encore imaginé qu'il pût être possible d'attaquer ma réputation, jamais une telle idée ne s'était offerte à mon esprit ; l'excès de ma passion pour Lord Clarendon me rassurait si pleinement à cet égard, que même, dans ce moment, j'erreur & la calomnie dont j'étais la victime ne produisaient aucune impression sur moi ; d'ailleurs j'avais un moyen certain de me justifier en montrant les deux tableaux d'Ophélia ; je produisais la preuve la plus complette, non-seulement de mon innocence, mais de la délicatesse & de la générosité d'un sentiment si tendre & si méconnu. J'étais donc sans crainte & sans inquiétude ; je n'éprouvais qu'un violent ressentiment. J'étais si révoltée de l'ingratitude & de la dureté de Lord Clarendon, que je me serais trouvée méprisable, dans cet instant, si j'avais cru l'aimer encore. Je ne pouvais former le projet de lui découvrir, de lui prouver la vérité que pour me venger & le confondre. A peine

Lord Clarendon était-il sorti de chez moi que j'envoyai chercher le Comte d'Elby. Je donnai cette commission d'un ton si fier & si impérieux, que le valet-de-chambre qui la reçut me regarda fixement, avec surprise; oui, répétai-je, allez dire, de ma part, au Comte d'Elby qu'il vienne sur-le-champ, & si vous rencontrez les gens de Mylord, rendez-leur compte de votre message. J'aurais voulu que Lord Clarendon, avant d'être éclairci, eût su cette démarche, car j'éprouvais sur-tout le desir & le besoin de le braver. Le Comte d'Elby ne se fit pas attendre, il accourut avec empressement; aussitôt que j'entendis sa voix, je fus au-devant de lui jusque dans l'antichambre, & j'affectai, devant mes gens, de le recevoir avec des démonstrations d'amitié qu'on n'avait jamais pu remarquer en moi; le Comte interdit & surpris me considérait avec saisissement. Je le conduisis dans mon cabinet, & là, sans préambule, je l'instruisis en peu de mots de la manière dont j'avais substitué

mes copies aux gouaches d'Ophélia ; il ignorait ce détail, il en fut profondément attendri, & levant au ciel des yeux remplis de larmes ; ô femme incomparable! s'écria-t-il..... Ne m'interrompez point, repris-je ; apprenez quel est le prix de tant d'amour & de fidélité. Alors je lui contai rapidement tout ce qui venait de se passer entre Lord Clarendon & moi. Après avoir écouté ce récit, le Comte, qui jusqu'alors était resté debout, éprouva une telle émotion qu'il fut obligé de s'asseoir ; & me regardant fixement, eh bien, me dit-il d'une voix tremblante, à quoi vous décidez vous ? — A me justifier ce jour même & à ne jamais pardonner. — *Jamais!* est-il bien vrai ? — N'en doutez pas. Je verrais avec dédain Lord Clarendon à mes pieds. J'ai cessé de l'estimer & de l'aimer. Vous qu'il outrage ainsi que moi, allez lui conter ce que je viens de vous apprendre ; portez-lui ces deux tableaux de sa maîtresse, qu'il les reprenne & qu'il brûle les copies que j'en

la foiblesse d'en faire. Allez, dites-lui que je renonce à lui sans retour, que je vais presser mon départ, & que je quitterai bientôt pour jamais cette odieuse & funeste maison. En disant ces paroles, je remis au Comte les deux gouaches d'Ophélia, il les reçut avec un trouble extrême, balbutia quelques mots que je n'entendis pas, & vivement pressé par moi de s'acquitter sans delai de sa commission, il me quitta au moment même. Aussitôt que je me retrouvai seule, mes dispositions changèrent tout-à-coup; je sentis l'agitation la plus violente, & bientôt l'attendrissement succéder à la colère; mon cœur palpitait avec force, mes yeux se remplissaient de pleurs, je ne pouvais rester en place; j'attendais à chaque instant le Comte d'Elby, ou pour mieux dire, j'attendais Lord Clarendon lui-même. La soirée entière se passa de la sorte. J'imaginai que le Comte n'avait pu voir Lord Clarendon, qui, sans doute, lui avait fait fermer sa porte, & j'en conclus avec chagrin, mais sans

inquiétude, que je n'aurais, peut-être, qu'au bout de deux ou trois jours la réponse que je desirais si ardemment. Le lendemain matin je reçus un billet de Lady Névil qui m'annonçait sa visite. Je desirais des conseils, je sentais que j'en avais besoin, mais ceux de l'amitié auraient pu seuls m'éclairer & m'instruire, & Lady Névil n'avait aucune des qualités qui attirent la confiance. Son esprit était aussi borné que son cœur était froid; elle se piquait d'austérité & plaçait la douce indulgence dans la classe des foiblesses. Fière de n'avoir jamais rien aimé, elle se croyait au-dessus des passions, parce qu'elle n'en avait jamais inspiré, & son ame n'était susceptible d'aucune. Scrupuleuse observatrice de toutes les bienséances, minutieusement attentive à remplir tous les petits devoirs de société, sa principale maxime fut toujours de tout sacrifier aux usages & à l'opinion; elle avait moins d'horreur pour le vice que de crainte du blâme; exacte dans ses procédés, elle pensait

que les vaines formes de l'étiquette & du cérémonial pouvaient suppléer aux sentimens. Avec ce caractère, elle acquit une excellente réputation & n'eût jamais un ami ; mais jouissant d'une grande considération, elle obtint ce qu'elle cherchait, & ne regretta point un bien qu'elle n'était pas capable d'apprécier. Je la connaissais & ne l'estimais pas, cependant elle était tante de Lord Clarendon, & je fus obligée de recevoir sa visite. Elle arriva chez moi avec un air de cérémonie, qu'elle avait composé dans l'intention d'exprimer la compassion & l'intérêt. Après quelques complimens elle me dit, que quoique je l'eusse fort négligée, ma situation présente lui faisait aisément oublier mes torts, & qu'elle venait m'offrir toutes les consolations & tous les services qui pourraient dépendre d'elle. Il ne manquait à ce discours que le ton, qui, seul pouvait y donner du prix ; mais on voyait assez que Lady Névil, guidée par la bienséance, ne songeait qu'à

remplir un devoir & n'agissait que pour le monde. Son air, le son de sa voix, ses manières étudiées, tout m'éloignait de ces effusions involontaires auxquelles on se livre si facilement dans la douleur..... Malheur à celui qui ne sait pas exciter la confiance d'un infortuné! Il faut qu'il ait sur son visage, la cruelle empreinte de l'insensibilité; en vain, par des phrases apprêtées, il s'efforcera de cacher la dureté de son cœur, son maintien, son aspect le trahit; tandis qu'un regard, un seul mot inspiré par une ame compâtissante, peut obtenir dans un instant tous les plus doux épanchemens de l'amitié. A quoi m'eût servi avec Lady Névil une confiance qu'elle ne desirait ni ne méritait? Il eût fallu lui détailler l'histoire de ma vie; c'est-à-dire celle de mes sentimens; ne pouvant les comprendre m'auroit elle cru? Non, sans doute, elle n'eût vu dans ce récit qu'un tissu mal-adroit d'artifices & de mensonges. D'ailleurs, je croyais Lord Clarendon instruit & persuadé de

la vérité ou du moins prêt à l'être. Je me contentai donc de répondre brièvement & sèchement, que n'ayant rien à me reprocher, je n'avais rien à craindre. A ces mots Lady Névil, extrêmement choquée, entra avec malignité dans un long détail des calomnies dont j'étais l'objet; voilà, poursuivit-elle, les bruits injurieux qui se répandent, je vous en avertis pour chercher les moyens de les démentir, je n'en vois qu'un seul, c'est de vous raccommoder avec un mari indulgent & doux, qu'il vous sera d'autant plus facile de regagner qu'il n'a point d'enfans, qu'il en desire, qu'il est le dernier de son nom, & que cette raison suffit pour que toute sa famille s'unisse à vous dans cette conjoncture. Je ne sais pas, Madame, repris-je, si la famille de Lord Clarendon lui desire des enfans, mais il est vrai que je sens vivement le malheur de n'en point avoir, dans le tems le plus heureux de ma vie, le doux nom de mère manquait à mon bonheur, & sans doute lui seul aujourd'hui pour-

rait me dédommager de tout ce que j'ai perdu..... Mais, interrompit Lady Névil, si vous voulez vous rapprocher de mon neveu, il faut d'abord tâcher de vous justifier à ses yeux. Me justifier, repris-je, & qui m'accuse, des domestiques subornés?..... A ce mot Lady Névil rougit prodigieusement & la fureur étincela dans ses yeux; je m'arrêtai, elle parut vouloir parler, mais la confusion maîtrisant sa colère, la parole expira sur ses lèvres; convenez, Madame, continuai-je, qu'un tel témoignage ne peut inspirer que le plus profond mépris. C'est le monde, Madame, s'écria Lady Névil en bégayant, c'est le monde entier qui vous accuse. Le monde? répondis je, depuis plus d'un an je l'ai quitté, totalement séparée de lui, a-t-il conservé le droit de me juger, lorsque je ne suis plus sous ses yeux, & qu'il ne peut connaître le moindre détail de ma conduite? enfin, Madame, je n'ai point de pardons à demander, on m'en devrait peut-être, mais je n'en exige pas,

Je recevrai avec soumission & douceur Lord Clarendon s'il revient à moi ; dans la situation où je suis, mon devoir est de l'attendre & non de le prévenir ; je ne ferai point de démarches importunes pour lui, humiliantes pour moi, voilà ma dernière & irrévocable résolution. Songez-y bien, dit avec aigreur Lady Névil en se levant, réfléchissez à l'étendue des obligations d'une femme envers un mari à qui elle doit sa fortune & son existence. Il fut un tems, repris-je où je fus aimée, voilà le seul souvenir qui puisse encore exciter ma reconnaissance, je ne m'en connais pas d'autre sujet. A cette réponse Lady Névil, malgré son immuable politesse, ne pût s'empêcher de hausser les épaules, ensuite elle me fit une profonde révérence, & me quitta pour aller se vanter de ses bons & infructueux procédés avec moi.

Cependant, n'entendant point parler du Comte d'Elby, je lui écrivis pour lui demander s'il avait vu Lord Clarendon. Au lieu de m'écrire, le Comte me

fit dire verbalement, qu'il me répondrait le lendemain dans la matinée. Dans cette attente, je ne fermai pas l'œil de la nuit. Mais quelle fut ma douloureuse surprise en me levant, lorsqu'on m'apprit que Lord Clarendon était parti avant le jour pour un très-long voyage, & que l'on ignorait absolument dans quel lieu il était allé. Cette nouvelle m'attéra & ne me fit que trop pressentir toute l'horreur de mon sort. Il m'était impossible de croire que Lord Clarendon pût conserver le moindre doute de mon innocence, si le Comte avait pu s'acquitter de ma commission; j'imaginai donc que Lord Clarendon avait obstinément refusé de l'entendre, que ce refus, accompagné peut-être de quelqu'insulte, aurait entraîné un combat dont l'infortuné Comte avait été la victime..... La fuite précipitée de Lord Clarendon & le mystère de son voyage, semblaient autoriser cette horrible conjecture. Elle se présenta sur-le-champ à mon esprit, & en y réfléchissant elle me parut certaine.

J'envisageai d'un seul coup-d'œil toute la profondeur de l'abîme où cet événement me précipitait; le Comte d'Elby n'existant plus emportait dans la tombe ma justification; & moi, seule cause de cette affreuse catastrophe, je perdais un ami fidelle que je ne pourrais pleurer & regretter toujours, sans ajouter à mon opprobre & confirmer mon deshonneur. Ah! s'il est vrai, m'écriai-je, en versant un torrent de larmes, je saurai braver l'injustice & la honte, je serai plus fière de ma douleur que de mon innocence; ô seul ami que la fortune m'eût donné! je voue à ta mémoire un deuil éternel & uniquement occupée de ta perte, je dédaignerai sans effort les vaines clameurs du monde, & je ne gémirai que sur ton funeste sort. Comme j'achevais ces paroles, on entra dans ma chambre pour me remettre un billet; je tressaillis en reconnaissant l'écriture du Comte d'Elby, je ne sais si ce billet va détruire ou confirmer mes craintes, je l'ouvre en frémissant, voici ce qu'il contenait:

« J'ai vu Lord Clarendon, & il vient „ de partir pour six *mois*!..... C'est „ vous en dire assez..... Mon cœur „ est pénétré de tout ce que le vôtre „ doit souffrir, mon unique consolation „ est de penser que votre ame est auſſi „ forte qu'elle est sensible..... Puisse „ tant d'ingratitude vous rendre enfin à „ vous-même! c'est ce que j'ose attendre „ du tems & de votre raison. „

„ Je crois que la seule preuve d'atta- „ chement qui me reste à vous donner, „ c'est de m'éloigner pour quelques an- „ nées; je quitte l'Angleterre, je vais „ passer en France, & j'irai de-là en Italie. „ Je pars dans l'instant. Adieu, Madame, „ daignez me plaindre de n'avoir pu vous „ servir mieux. Croyez, que dans quel- „ que lieu que je puisse être, je serai „ toujours à vos ordres, toujours prêt „ à vous prouver les sentimens inalté- „ rables de respect & d'admiration que „ je vous ai voués pour la vie. „

Après la lecture de ce billet je restai pétrifiée. L'excès de ma surprise me

rendait stupide & presqu'insensible; cette lettre dissipait & anéantissait pour jamais tous les rêves de mon imagination, toutes les espérances secrètes de mon cœur!.... Lord Clarendon avait reçu les preuves de ma tendresse pour lui, & par conséquent de mon innocence, & il persistait dans le dessein barbare de me fuir, de me rejeter, & il m'abandonnait mourante & deshonorée aux yeux du monde!.... Accablée par un coup si terrible & si peu prévu, je n'avais ni assez d'énergie pour me livrer à l'indignation ou même au désespoir; mon courage épuisé ne laissait dans mon ame abattue & flétrie qu'un sentiment pénible qui ressemblait à la terreur; je ne pleurais point, mais tremblante & saisie, les regards attachés à terre, j'étais plongée dans une morne rêverie, & de tems en tems je répétais en tressaillant ces seules paroles : *ô ciel! que vais-je devenir!....*

On vint me dire sur le soir que M. Summer (l'homme d'affaire de Lord Cla-

tendon) demandait à me parler. Devinant qu'il était chargé de quelque commission pour moi, j'ordonnai qu'on le fît entrer, il parut au même instant, & sans préambule me remit un billet de Lord Clarendon qui ne contenait que ces mots :

« Je désire que vous quittiez Lon-
» dres sans délai. Choisissez celle de
» mes terres où vous voulez vivre. Ins-
» truisez-en M. Summer, qui se char-
» gera de tous les arrangemens relatifs
» à votre départ & à votre voyage. »

Ce billet en reveillant toutes mes douleurs avec plus de violence que jamais, me sortit de l'espèce de léthargie où j'étais plongée ; cette écriture, ces traits jadis si chers, ranimèrent dans mon cœur les souvenirs les plus désespérans. Mon imagination compara ce cruel billet aux lettres touchantes dictées par l'amour que j'avais reçu tant de fois, & cette nouvelle preuve du changement affreux de mon sort, mit le comble à tous mes maux. L'attendrisse-

ment irrésistible que m'inspirait la vue de cette écriture suspendait en moi le ressentiment & la colère ; à travers un nuage de pleurs, je regardais fixement ce papier funeste, sans le relire, mais j'en considérais les caractères, ces caractères adorés qui m'avaient jusqu'alors causé de si douces émotions, que même en cet instant je trouvais encore quelque charme à les contempler!..... enfin M. Summer me demandant une réponse, je revins à moi-même, j'essuyai mes larmes, je lui dis que je partirais le lendemain pour le Derbyshire, & je le congédiai. Quand il fut sorti de ma chambre je me trouvai si mal, qu'on envoya chercher un Médecin, qui passa près de moi une partie de la nuit. Cependant à l'approche du jour je tombai dans un assoupissement suivi peu d'instans après d'un profond sommeil, qui mit enfin quelque trêve à mes peines. En me réveillant j'appris que M. Summer avait passé la nuit à faire tous les préparatifs de mon départ, & que tout

était prêt. Je me levai & l'on vint me prévenir que tous mes gens refusaient de me suivre parce qu'ils ne voulaient pas, disaient-ils, aller vivre en province. On ajouta que M. Summer me prêterait pour le voyage son domestique, & qu'il allait me chercher une femme de chambre. Je demandai si Tompson me quittait aussi, c'était celui de mes gens que j'aimais le mieux, on me répondit qu'il était sorti. Un instant après je le vis entrer suivi d'une jeune femme qui m'était inconnue. Voilà, Miladi, me dit-il, une femme de chambre que je vous amène, c'est ma sœur, elle vous servira bien. Mais vous Tompson, repris-je, me quittez-vous? Jamais, répondit-il, & il se détourna pour cacher quelques larmes qui s'échappèrent de ses yeux, les miennes coulèrent aussi!... je lui fis signe de me laisser seule, il sortit. Alors réfléchissant à ma situation & à l'inconcevable barbarie de Lord Clarendon, il me vint tout-à-coup la pensée la plus bizarre, & la plus extra-

vagante, & je la pris pour un trait de lumière; car mon imagination en créant des chimères est toujours ingénieuse à saisir toutes les circonstances & tous les rapports qui peuvent y donner quelque vraisemblance. Non, m'écriai-je, tant d'injustice & de cruauté ne peuvent exister; non, Lord Clarendon n'est point un monstre, tout ceci, n'est qu'une épreuve ..... il veut savoir jusqu'où peut aller mon amour, & si le ressentiment est capable de l'éteindre entièrement dans mon cœur!..... peut-être veut-il aussi me justifier d'une manière éclatante aux yeux de mes accusateurs, & dans son plan tout cet appareil de rigueur & de rupture est peut-être nécessaire. Mais il n'est point parti, il ne m'a point abandonnée, j'en suis certaine .... il est ici, dans cette maison même..... oui, je n'en doute plus, il m'attend dans son cabinet..... il sait que j'en ai conservé la clef, que j'en ai fait usage, & il ne m'a pas fait redemander cette clef, il imagine qu'avant

de partir j'y retournerai, ne fût-ce que pour voir s'il a subtitué les tableaux d'Ophélia à ceux que j'ai peints..... Il me connaît si bien, il est assuré que je ferai cette dernière démarche.... Je le trouverai là, peut-être avec sa famille assemblée..... Il veut que toute sa maison me voie descendre une clé à la main, traverser le sallon, ouvrir le cabinet ..... car voilà les choses qui m'ont fait calomnier ..... alors il contera publiquement le trait qui me justifie, il montrera les deux copies de tableaux à côté des originaux..... ô ciel! s'il est ainsi, je vais donc expirer de joie! comment soutiendrai-je une telle révolution!....

Au milieu de ce délire, Tompson rentra pour me dire que les chevaux de poste étaient arrivés & attelés. Allons, m'écriai-je, mon sort va donc être éclairci! à ces mots je tirai de ma poche la clef du cabinet de Lord Clareudon, & je sortis de ma chambre dans un état impossible à décrire. A peine

convalescente d'une longue & dangereuse maladie, ma foiblesse était si grande que je ne pus descendre l'escalier que soutenue & presque portée par deux personnes. Il fallait passer devant l'appartement de Lord Clarendon, qui, comme je l'ai dit, était au rez-de-chaussée. Quand je fus vis-à-vis sa porte, je recouvrai toutes mes forces. Je me débarrassai de mes conducteurs; & j'entrai précipitamment dans le salon. Je jetai les yeux sur le lambris où j'avais vu mon portrait; il n'y était plus! j'avance en chancelant vers le cabinet fatal, j'en ouvre la porte & j'y entre..... hélas je n'y trouvai qu'une affreuse solitude, j'y cherchai vainement le cruel auteur de mes maux!... enfin, je m'approche des petits tableaux, je ne pouvais confondre les originaux avec mes copies, j'avais des signes imperceptibles aux autres yeux mais infaillibles aux miens, pour les distinguer je les regarde!.. ! que devins-je en reconnaissant les deux gouaches d'Ophélia!.... je tombai sur une

chaise & j'y restai quelques minutes plongée dans le plus profond anéantissement..?. ensuite j'errai dans ce cabinet comme une insensée. Mes pas se portèrent vers le bureau, je m'y arrêtai, & je vis près de l'écritoire une foule de lettres déployées avec soin, rangées les unes sur les autres; une petite figure d'albâtre représentant *le mystere* était posée sur cette pile de papiers, & la fixait sur la table. J'avais vu & imité avec soin la signature d'Ophélia, il ne me fut pas difficile de reconnaître son écriture.... j'allai détacher de la serrure la clef du cabinet, je revins au bureau, j'ôtai la figure du *mystère* & je mis à sa place sur les lettres d'Ophélia la clef funeste que j'abandonnais pour jamais; ensuite fondant en larmes, & la mort dans le cœur, je sortis du cabinet. En traversant le sallon, je rencontrai un valet de chambre de Lord Clarendon, qui me demanda d'un ton insolent & mocqueur ce que je voulais. Cette question & l'air dont elle fut faite me cau-

sèrent le premier mouvement d'humiliation que j'eusse encore éprouvé ; je vis que je n'étais plus qu'une étrangère, & qu'un objet de mépris dans cette maison, dont la plus odieuse ingratitude me bannissait sans retour, & je connus qu'on peut rougir de honte sans être coupable. J'appelai Tompson qui me conduisit ou plutôt me traîna vers ma voiture. Je trouvai dans la cour, dont les portes étaient ouvertes, une foule de peuple amenée par la curiosité qu'inspirent les malheureux ; on se pressait pour me voir, on m'examinait avec malignité, & l'ironie la plus cruelle & la plus insultante se peignait sur tous les visages. J'entendis distinctement des discours aussi grossiers qu'injurieux, mais, ce qui me frappa le plus, fut ce propos d'une femme à sa fille. *Vois-tu, mon enfant*, lui dit-elle, *comme le vice enlaidit, regarde, regarde comme elle est changée !* qu'il est affreux d'être l'objet d'une telle leçon, elle m'avilit à mes propres yeux, & dans ce moment me rendit presqu'inu-

tile & vain, le consolant témoignage d'une conscience pure. On peut sans s'émouvoir supporter la haine & la persécution, mais qui sait braver le mépris quand on le croit véritable, & qu'on ne peut l'attribuer ni à la méchanceté qui le feint, ni à l'envie qui veut s'abuser?

Je n'entreprendrai point de dépeindre tout ce que j'éprouvai en sortant de Londres; il me semblait que je m'arrachais à moi-même, & chaque pas qui m'éloignait, m'ôtait une partie de ma force & de mon courage. Mais quelles vives & cruelles émotions allaient ranimer & déchirer mon cœur! je pris une route de traverse pour ne pas me retrouver dans les mêmes auberges où j'avais séjourné avec Lord Clarendon, ce qui prolongea beaucoup mon voyage, qui fut aussi long que pénible & fatigant. J'arrivai enfin au lieu de mon exil; l'aurore commençait à paraître, quand mes yeux baignés de pleurs, purent distinguer le séjour autrefois si cher, où s'écoulèrent les seuls beaux jours de ma vie!.....

Déjà je découvre le bois charmant où je passai des soirées si délicieuses, nous côtoyons la prairie qui le termine ; c'est là qu'existe un arbre sur lequel l'amour traça lui-même des sermens oubliés & trahis. Chaque objet me rappelle les plus doux souvenirs. Tout me parle de mon bonheur passé, tout me le peint d'une manière si frappante, que je ne puis concevoir qu'il soit évanoui comme un songe..... Hélas ! ces lieux n'ont point changés, j'y rapporte les mêmes sentimens, & cependant ils ne sont plus pour moi qu'un désert affreux !.... Au moment où j'apperçus le château, j'éprouvai un battement de cœur & une oppression qui m'ôtèrent presqu'entièrement la faculté de respirer. Je ne réfléchissais plus, je ne pensais plus ; mais je me sentais défaillir, & sans pouvoir verser une larme, je suffoquais & n'avais pas même la force de me plaindre. J'arrivai, le concierge qui était venu au devant de moi, hésita à me reconnaître, il me considérait avec attendrissement, en répétant

tant : quoi ! c'est la Milady Clarendon ! ... On me descendit de voiture, on me conduisit à mon appartement, sans que je susse comment tout cela s'était fait. Cependant en jettant les yeux sur ce qui m'entourait, je revins bientôt à moi-même. Je me trouvai dans un cabinet dont Lord Clarendon avait fait peindre la boiserie, & auquel j'avais travaillé moi-même. Chaque panneau représentait quelque trait intéressant de notre histoire. Par-tout se retrouvaient sa figure & la mienne ; par-tout il était à mes pieds, on s'occupait de moi ; je me voyais adorée, heureuse, la fraîcheur, la jeunesse, le bonheur brillaient sur mon visage ; un tableau sur-tout fixa toute mon attention ; il avait pour titre : *Les adieux de l'amour*. On y voyait Lord Clarendon me serrant dans ses bras avec l'expression de la douleur ; au bas du tableau, ces mots qu'il m'avait dit lui-même, étaient écrits de sa main : *songez-vous, que c'est pour huit jours !...*

O Dieu ! m'écriai-je, & je viens de le

quitter pour jamais ! il m'a bannie avec ignominie, il m'a vu partir mourante, désespérée, & je n'en ai reçu que des témoignages de haine & de mépris !... Ah malheureuse ! quel séjour ai-je choisi pour dernier asyle ! est-ce donc pour mieux connaître, pour mieux sentir tout ce que j'ai perdu !... En prononçant ces paroles, je tournai les yeux par hazard vers une glace qui se trouvait à côté de moi ; depuis long-tems malade & accablée de douleur, je n'étais pas en état de m'appercevoir du changement de ma figure, & je n'y avais fait qu'une très-légère attention. Mais dans cet instant j'en fus vivement frappée. Je me comparais à moi-même & ne pouvais me reconnaître ! une maigreur excessive, en défigurant mes traits, m'ôtait à-la-fois la fraîcheur & la jeunesse ; au lieu de ces couleurs si vives que j'admirais dans mes portraits, je ne voyais sur mon visage qu'une pâleur mortelle ; une physionomie sombre, des yeux éteints avient succédé à l'air riant & animé, aux re-

gards vifs & brillans, qui dans ces tableaux exprimaient si bien l'amour & le bonheur. Cette triste comparaison m'inspira un sentiment de compassion pour moi-même, qui d'abord acheva d'énerver mon courage; je me trouvai si à plaindre, que je ne pus envisager d'autre terme à mes peines que la mort. La situation où je me voyais, me persuada que je ne l'attendrais pas long-tems, & cette idée, malgré l'excès de ma douleur, me frappa & ne me consola point. J'étais peut-être cependant plus affligée & d'une manière plus profonde que dans les premiers instans de mon désespoir; mais je m'attendrissais sur ma destinée; cet instinct secret qui nous retient à la vie, anéantissait déjà dans le fond de mon cœur, des résolutions insensées & violentes; j'avais invoqué la mort, & je ne la desirais plus; je l'attendais aveo résignation, mais son idée commençait à me troubler, & sans m'en appercevoir, ma sensibilitè peu-à-peu se tournait sur moi-même. Je restai quelques jours dans

cette situation pénible & douloureuse; mon ame & mon imagination refroidies ne me livraient plus à ces transports impétueux que j'avais pour ainsi dire épuisés; enfin la fièvre & le délire des passions m'avaient quittée; mais faible, languissante & découragée, la vie ne m'en était pas moins insupportable. Je ne pouvais m'occuper, j'éprouvais un serrement de cœur continuel, & je ne crois pas avoir passé dans ces premiers quinze jours plus d'une demi-heure sans pleurer. Tout m'ennuyait ou me désolait; mes gens osaient à peine m'approcher & me parler, le peu de tems que j'employais à ma toilette, me causait une mortelle contrariété. Sombre, morne & farouche, je me fesais une peine véritable de la nécessité d'articuler quelquefois un *oui* ou un *non*. Après le dîner, j'ordonnais qu'on me laissât seule, & que sous aucun prétexte on ne rentrât dans ma chambre du reste de la journée; &, lorsque mes gens sortaient, & que je les entendais fermer toutes les portes, ce bruit

m'attristait ; je me considérais seule, isolée dans ce vaste appartement ; il me semblait que j'étais délaissée, abandonnée de la nature entière ; mes pleurs alors recommençaient à couler ; hélas ! m'écriai-je avec amertume, on me hait, on me noircit ou l'on m'oublie à Londres, personne au monde ne me plaint & ne s'occupe de moi, & je ne trouve ici qu'une affreuse solitude !... Je suis étrangère à tout ce qui m'entoure ; on me fuit, on me laisse, & je terminerai une vie si déplorable sans avoir jamais inspiré le plus léger mouvement de compassion. C'est ainsi que les jours s'écoulaient pour moi dans les larmes & les gémissemens : quelquefois je me promenais dans ma chambre, mais si mes regards se portaient sur un miroir, je m'arrêtais & je passais souvent un quart d'heure à me considérer avec un étonnement douloureux qui se renouvellait toujours aussi vivement : ensuite levant au ciel des yeux inondés de pleurs, grand Dieu ! disais-je, est-ce bien moi

que je vois dans cette glace, qui me représentait il y a deux ans une figure si différente .... Enfin tout m'affectait ou produisait dans mon esprit quelques réflexions affligeantes. Dans de certains momens, je ne pouvais entendre le plus léger bruit du dehors, sans tressaillir & sans recevoir une impression désagréable. Si l'on parlait dans ma cour, si je distinguais quelques mots prononcés sous mes fenêtres, sur-tout si j'entendais rire ou chanter, l'impatience me gagnait; il me semblait qu'on insultait à mes peines. Dans d'autres instans, le calme & le silence me causaient une sorte d'effroi, & redoublaient ma tristesse; mon ame abattue devenait susceptible d'une infinité de caprices & de petitesses qui sont les suites ordinaires d'un long chagrin joint au dépérissement de la santé. Je veillais toujours, je ne me couchais qu'avec une répugnance extrême; renfermée dans mes rideaux, j'avais encore moins de distractions, & j'étais livrée plus entière à ma douleur. Quelquefois l'accr

blement me procurait par intervalles quelques heures d'un sommeil agité ; l'instant où je sentais que j'allais m'endormir, me causait le seul mouvement de joie dont je fusse susceptible; enfin je vais cesser, me disais-je, de penser & de souffrir!... Mais hélas ! je retrouvais dans mes songes, l'image cruelle de mon sort.

Cependant, ma santé s'altérant & dépérissant chaque jour, je vis la mort de plus près, & l'idée de ma totale destruction m'émut & m'occupa bientôt entièrement. Quoi ! m'écriais-je, cesser d'exister avec une réputation injustement flétrie, & mourir à vingt & un an !.... Cette pensée me conduisit insensiblement à des réflexions nouvelles, dont je tirai quelque fruit. Voilà donc, me disais-je, l'effet terrible des passions violentes qu'on n'a jamais tenté de réprimer ! La mienne est légitime, mais l'excès peut-il jamais l'être ? C'est un époux que j'aime ; mais s'il ne l'eût pas été?... j'aurais su me vaincre.... eh ! suis-je

maîtresse de régler mon cœur, puis-je triompher du sentiment qui le domine, ai-je su modérer le désespoir qui me conduit enfin aux portes du tombeau ?... je ne suis qu'une femme faible & insensée. Celles qui sont coupables, que leur fallait-il pour ne pas succomber ? du courage & de la raison, & j'ai manqué de l'un & de l'autre. On doit me ranger dans leur classe; du moins, si je ne suis pas criminelle, je n'ai point les vertus qui préservent de l'être, & je ne puis en remercier que mon destin. Si je n'eusse pas été la femme de Lord Clarendon, l'aurais-je vu désespéré à mes genoux sans m'oublier; avec une ame si passionnée & si peu d'empire sur moi, aurais-je enfin rempli mon devoir ? qui ne sait pas se surmonter, qui n'a pas la force en partage, ne peut posséder que des vertus imparfaites & fragiles, & les circonstances seules le font honnête ou coupable. Eh quoi ! ne devrais-je pas être détrompée ? qui m'inspira des sentimens si tendres & si profonds ?

était-ce seulement l'attrait d'une figure charmante ? serais-je assez méprisable pour qu'une telle cause eût produit un penchant qui décidât du destin de ma vie ? non, non ce fut la certitude d'être aimée uniquement, ce fut cette intime persuasion que je régnais à jamais sur un cœur aussi délicat que sensible ; cette erreur subsiste-t-elle encore ? qui peut donc m'excuser ? Ici tout me parle de Lord Clarendon, tel qu'il se crut autrefois, tel que je le crus moi-même ; mais enfin, ce n'est plus qu'une chimère, cet amant fidèle & passionné n'existe plus, il est mort pour moi, je ne puis pleurer sa perte ; mais je dois oublier celui dont l'ingratitude, l'inconstance & la cruauté ont fait un autre homme indigne d'être regretté. Cette dernière idée frappa si vivement mon imagination, que par la suite je parvins réellement à former deux êtres de Lord Clarendon ; quand je me le représentais tel que je l'avais laissé à Londres, je n'éprouvais que de l'indignation & du res-

sentiment, & je ne croyais pas m'abuser en pensant que je le reverrais ou me rapprocherais de lui avec répugnance; mais ne pouvant l'estimer, & n'osant m'avouer que je l'aimais tel qu'il était; je me retraçais ce qu'il fut autrefois, je séparais cette idée de la sienne; ce n'était plus cet époux dédaigneux & cruel qui fesait couler mes pleurs; c'était un amant chéri & digne de l'être, dont le souvenir n'excitait en moi que l'attendrissement & la reconnaissance, & pour que rien ne manquât à ma folie, je supposais sa mort, & je la plaçais au tems où nous partîmes pour Londres. Ces idées ne me vinrent que successivement & après de longues & fréquentes rêveries; d'abord je ne m'en occupai que comme d'un roman; mais, peu-à-peu, sans pousser l'extravagange jusqu'à me persuader qu'elles fussent réelles, je n'eus plus d'autres pensées, & donnant ainsi le change à ma douleur, je pleurais un être imaginaire, & je croyais oublier Lord Clarendon. Il est peut-être moins

affreux de gémir de la mort de son amant que de son inconstance ; ce combat crue de sentimens contraires qu'entraîne l'infidélité, ce mélange de colère, de ressentiment, d'humiliation & d'amour, est sans doute l'état le plus violent où se puisse trouver un cœur sensible & fier.

Fin du premier volume.

00102609

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015